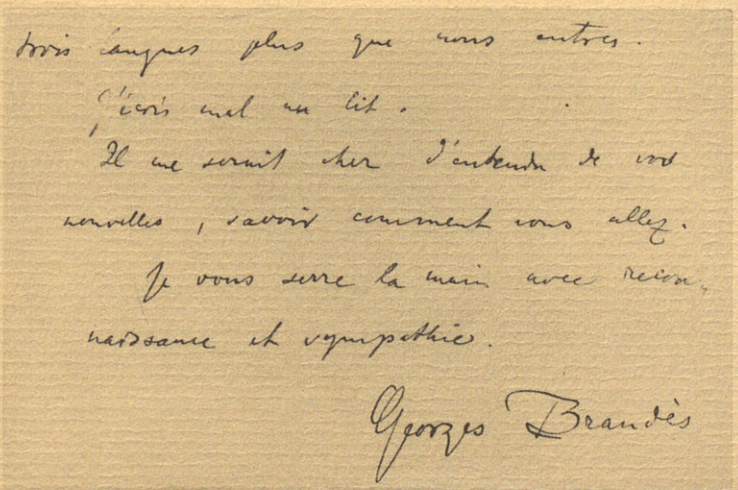
ARCHIVES
DU
FUTUR

Zsuzsanna Bjørn Andersen

IL Y A CENT ANS, LA BELGIQUE

Textes et documents de
Georg Brandes

EDITIONS
LABOR


trois années plus que vous autres.
J'écris mal au lit.
Il me serait cher d'entendre de vos nouvelles, savoir comment vous allez.
Je vous serre la main avec reconnaissance et sympathie.
Georges Brandès

MLA
18669

IL Y A CENT ANS, LA BELGIQUE

Couverture et mise en page : Mega-L-Una (Stefan Loeckx)
© Editions Labor, Bruxelles, 1990
ISBN 2-8040-0534-8
D/1990/258/37
L 906321
Publié avec l'aide de la Communauté française
Imprimé en Belgique

Zsuzsanna Bjørn Andersen

Il y a cent ans, la Belgique

Textes et documents du critique danois Georg Brandes

Archives du futur

LABOR

Il y a cent ans,
la Belgique

Terre et économie
de critique dans
Georg Brandes

Archives du futur

A Georg Brandes
Le 4 février 1912

Sur vos cheveux, ô Maître, ont neigé les années
Sans éteindre le feu qui jaillit de votre âme
Pour consumer sottise, idoles surannées,
Et préjugés cruels et tyrannie infâme,
Tout ce qui ment, tout ce qui hait, tout ce qui nuit;
Mais aussi pour verser la lumière en dictame,
Comme un rayon d'espoir à tous ceux qu'on poursuit,
Pour éclairer, pour réchauffer, vivante flamme,
Les esprits et les cœurs assiégés par la nuit.

Ah! que pour la pensée, ah! que pour la justice,
Longtemps encor la flamme et brûle et resplendisse,
Flambeau de vérité!
Flambeau de liberté!

Paul Verrier

L'étude de Zsuzsanna Bjørn Andersen, les quatre articles de Brandes et l'extrait de son autobiographie ont été traduites du danois en français par Didier Hespel.

La plupart des lettres de Brandes sont écrites en français. Nous en avons conservé les particularités stylistiques et les fautes éventuelles.

L'auteur tient à remercier très chaleureusement:

Frans De Haes, Premier Assistant aux Archives et Musée de la Littérature.

Marc Quaghebeur, Directeur de recherche des Archives et Musée de la Littérature.

Paul Paludan, Professeur de danois à l'Ecole européenne d'Uccle.

Per Dahl, Professeur à l'Université de Aarhus.

Herman Liebaers, Commissaire général d'Europalia.

Adrienne et Luc Fontainas.

Det danske Undervisningsministerium (Ministère danois de l'Education).

Le Commissariat Général aux Relations Internationales de la Communauté Française de Belgique.

Statens humanistiske Forskningsråd.

La Bibliothèque Royale Albert Ier, Bruxelles.

Det kongelige Bibliotek, Copenhague.

Archief en Museum voor het Vlaamse Cultuurleven, Antwerpen.

Georg Brandes et la Belgique

par Zsuzsanna Bjørn Andersen

Le « bon européen »

Voilà soixante ans que disparaissait Georg Brandes, le célèbre critique littéraire danois. Au fil de ces années, l'intérêt pour son œuvre n'a cessé de croître. Après une période de silence dans les années trente et la forte manifestation de malveillance à son égard pendant l'occupation allemande (qui culmina avec l'interdiction de célébrer le centième anniversaire de sa naissance), les études sur Brandes ont connu un véritable renouveau. Depuis les années cinquante, on a publié en Scandinavie plusieurs ouvrages importants[1] concernant les traits fondamentaux de son œuvre littéraire. La publication de la correspondance de Brandes[2] avec des personnalités culturelles de son temps permet au lecteur d'aujourd'hui de se faire une idée d'une époque révolue en Europe. On s'étonnera à chaque fois des nombreux contacts que ce critique danois avait dans le monde entier.

Au fil du temps, Brandes reçut différents noms : Nietzsche l'appela « le bon européen » et « le missionnaire de la culture » ; René Wellek le surnomma, dans son *History of Modern Criticism* (1965), « the lonely Dane » ; Hendrik Pontoppidan le compara à un étalon arabe qui ne voulait pas couvrir les juments danoises et Pil Dahlerup le consacra en 1893 « critique littéraire patriarcal »[3]. Si l'on considère toutes ces facettes, on obtient une véritable mosaïque avec de profonds contrastes. Ces opinions sont soit contradictoires, soit contredites par les faits. Mais c'est justement cela qui est intéressant dans sa personnalité : elle suscite constamment le débat et l'engagement.

---

[1] — Bertil Nolin, *Den goda européen. Studier in Georg Brandes' idéutveckling, 1871-1893*, Stockholm, 1965.
— Hans Hertel et Sven Møller-Kristensen, *Den politiske Georg Brandes*, Copenhague, 1973.
— Hans Hertel et Sven Møller-Kristensen, *The Activist Critic. A symposium on the political ideas, literary methods and international reception of Georg Brandes*, Copenhague, 1980.

[2] *Correspondance de Georg Brandes*, Lettres choisies et annotées par Paul Krüger, 1-4, Copenhague, 1952-1966.

[3] Pil Dahlerup, *Det moderne gennembruds kvinder*, Copenhague, 1983.

Nombreuses sont ses idées qui ont une valeur permanente, ce qui permet de lire et de relire ses œuvres sous des éclairages sans cesse nouveaux. Ce qui est frappant chez Brandes, c'est sa perception inégalée des phénomènes de son temps. Il est un observateur remarquable et un analyste sûr. Ces qualités donnent à son œuvre une fraîcheur d'esprit qui est encore en mesure d'inspirer le lecteur d'aujourd'hui.

Georg Brandes (1842-1927) fut élevé à Copenhague dans une famille de grossistes juifs qui appartenait au camp plutôt libre-penseur de la bourgeoisie. Sa mère, Emilie Brandes, née Bendix, était une personnalité forte et marquante ; ses trois fils, Georg, Ernst et Edvard, tous des enfants doués, l'admiraient beaucoup. Mais Georg était son préféré et la relation mère-fils fut marquée d'une confiance extraordinaire, ce qui apparaît d'ailleurs dans leur correspondance. Les trois garçons grandirent sans contact avec la religion. En 1859, Georg Brandes termina l'école secondaire et commença ses études à l'Université de Copenhague, d'abord en droit, ensuite en esthétique, en histoire culturelle et en philosophie. En 1864, il devint maître d'esthétique, avec une quasi-ovation de la part de ses examinateurs. Il poursuivit ses études sous la direction compétente du professeur de philosophie Hans Brøchner (1820-1875). Cette personnalité influente joua un rôle décisif dans le développement intellectuel du jeune Brandes. Brøchner l'encouragea à revendiquer « le droit inconditionnel à la recherche libre et la primauté de l'humanité sur tous les dogmes »[1]. Parmi les influences philosophiques auxquelles Brandes fut exposé dans sa jeunesse, il faut citer Søren Kierkegaard, Feuerbach et surtout Hegel. De ce dernier, le disciple danois a repris la croyance en l'universalité de la raison. Brandes prit parti dans la guerre entre la foi et la science au cours des années soixante, et ceci évidemment en faveur de la science. En 1866, il publia son premier livre, *Le dualisme dans notre nouvelle philosophie*, qui était un règlement de compte avec l'antirationnel. Ce faisant, il prit le contrepied de l'idéalisme qui avait marqué la vie culturelle danoise pendant plusieurs siècles.

Peu après la publication de son livre, Brandes entreprit son premier voyage à l'étranger pour se rendre à Paris. Le jeune esthète, poussé par la curiosité, fit de riches expériences culturelles dans la « ville des villes ». Ceux qui l'impressionnèrent le plus furent les critiques Taine (1828-1893) et Sainte-Beuve (1804-1869). Il étudia avec intérêt le positivisme et le naturalisme, ce qui lui fit abandonner l'esthétisme spéculatif pour une nouvelle critique littéraire historico-psychologique. Sa thèse de doctorat fut consacrée aux théories de Taine et portait le titre *L'esthétisme français de nos jours*

[1] Georg Brandes, *Samlede Skrifter*, t. IV, Copenhague, 1900, p. 12.

(1870). L'aspect psychologico-historique, qu'il avait appris de Sainte-Beuve, apparaît clairement dans son recueil d'essais *Critiques et Portraits* (1870), dont le titre indique déjà la parenté.

Un an auparavant, en 1869, Brandes avait traduit *Subjection of the women* de Stuart Mills. Dans ce livre, Mills déclarait son engagement en faveur de l'émancipation féminine néolibérale et exigeait la liberté et l'égalité pour les deux sexes dans tous les domaines. Ces revendications plurent à Brandes, pour qui le concept de liberté était fondamental. Son libéralisme en matière d'égalité des sexes fut violemment attaqué plus tard dans « la grande guerre nordique de la morale sexuelle »[1] à laquelle participèrent les auteurs scandinaves de l'époque, les grands et les moins grands. Ce conflit connut son apogée en 1887 lorsque Brandes rompit avec Bjørnstjerne Bjørnson. Alors que le dramaturge norvégien se faisait l'avocat de l'abstinence sexuelle pour les hommes comme pour les femmes dans sa pièce *En Hanske* (*Un gant*), Brandes, quant à lui, restait fidèle à la « morale du gant retourné », à savoir la liberté érotique tant pour les hommes que les femmes. C'est ainsi que le critique danois fut qualifié d'« apôtre de l'immoralité ».

1870 et les années qui l'entourent sont une étape importante dans le développement intellectuel de Brandes, dans la mesure où subitement il ne se sent plus à l'aise dans un Danemark empreint d'esprit bourgeois et lance de violentes attaques contre la conception nationale-libérale de la culture, avec ses fondements idéalistes et religieux. « De tout mon cœur, je serai toujours d'accord avec Voltaire : 'Ecrasons l'infâme !' »[2] écrit-il à sa mère, Emilie Brandes, alors qu'il déclare la guerre au protestantisme nordique.

Après cette croisade, Brandes se lança dans une autre lutte, sous la forme d'une série de conférences données à l'Université de Copenhague en 1871 sous le titre *Les grands courants littéraires au 19ème siècle*. Il s'est inspiré du manuscrit de ses conférences pour réaliser son œuvre (6 volumes) parue par étapes avec de longs intervalles. Cet immense projet se compose de : *La littérature des émigrants* (1872), *L'école romantique en Allemagne* (1873), *La réaction en France* (1874), *Le naturalisme en Angleterre* (1875), *L'école romantique en France* (1882) et *La jeune Allemagne* (1890). Tout fut très rapidement traduit en allemand, ce qui le fit connaître dans l'Europe entière. Plus tard il fut traduit dans toute une série de langues. Pour beaucoup, *Les grands courants* de Brandes furent une riche source d'inspiration et cela le rendit célèbre immédiatement. Il s'agit toutefois d'un ouvrage

[1] Elias Bredsdorff, *Den store nordiske krig om seksualmoralen*, Copenhague, 1973.
[2] Georg Brandes, *Breve til Foraeldrene*, 1859-1871, t. I-III, publiées par Morten Borup, Copenhague, 1978, t. II, p. 431.

essentiellement historico-culturel et non historico-littéraire, où il s'efforce surtout de montrer l'évolution de la littérature européenne comme une lutte entre les attitudes réactionnaires et les conceptions progressistes. Il applaudit à l'esprit de révolte, au concept de liberté et à la représentation de la réalité. Dans le contexte de ce formidable développement, il se rend compte subitement que la littérature danoise et le climat culturel au Danemark sont désespérément arriérés. Contrairement à la pensée moderne européenne, la littérature danoise subissait encore le contrecoup du romantisme et était seulement une littérature d'imitation.

En tant que conférencier, Georg Brandes était très intéressant, presque enchanteur. On admirait sa faculté de captiver son public comme par ensorcellement. Ses conférences introductives aux *Grands courants* furent un véritable événement à Copenhague. Rétrospectivement, ses exposés prirent une importance encore plus grande, car ils furent considérés comme le coup d'envoi de la « percée moderne » dans la littérature scandinave. En critiquant la situation au Danemark, Brandes cherchait en fait à susciter une littérature à thèmes, réaliste et naturaliste, correspondant aux grands exemples européens, particulièrement au modèle français. Il était évidemment inévitable que l'appel passionné de Brandes à suivre le mouvement européen suscitât des oppositions dans les milieux nationaux-libéraux de Copenhague. La lutte culturelle s'enflamma entre ceux qui défendaient la « danoisité » et ceux qui souhaitaient des liens plus étroits avec les nouvelles tendances venant de l'étranger. Georg Brandes et ses partisans sortirent provisoirement vaincus de ce combat culturel. Sa candidature à une charge à l'Université de Copenhague fut rejetée et, déçu, il partit en voyage, loin du Danemark.

De 1877 à 1882, et mis à part quelques brefs séjours au Danemark, Brandes vécut à Berlin où il collabora entre autres au magazine international *Deutsche Rundschau*. Cet important journal avait de nombreux lecteurs en Belgique. C'est à Berlin qu'il publia une série d'articles notamment sur les naturalistes français, mais il fit aussi connaître des poètes scandinaves, comme Oehlenschlaeger, Tegnér et Holberg. Il parvint à attirer l'attention de l'Europe sur la nouvelle littérature scandinave, avec Ibsen, Jens Peter Jacobsen, Bjørnstjerne Bjørnson, Holger Drachmann et beaucoup d'autres. Après son retour au Danemark, il publia une collection de portraits d'auteurs scandinaves sous le titre *Les hommes de la percée moderne* (1883) qui est un résumé de sa théorie du réalisme, de sa foi en la littérature moderne, nouvelle tant dans le contenu que dans la forme.

Au cours de ses années militantes (1871-1877), tout comme pendant son séjour à Berlin, Brandes a énormément écrit. Avec son frère Edvard, il a édité le périodique *Le 19ème siècle*, où débutèrent de nombreux jeunes

auteurs contemporains. Au même moment, il écrivit des biographies très personnelles de Lassalle et de Disraeli et traça des portraits de Tegnér et de Søren Kierkegaard. Il entama aussi ses longues tournées de conférences qui le menèrent jusqu'en Pologne et en Russie. Ces séjours à l'étranger se reflétèrent dans des livres de souvenirs et des récits de voyage : *Impressions de Russie* et *Impressions de Pologne*. La précision de ses descriptions, qui n'ont pas perdu toute leur fraîcheur aujourd'hui, démontre son sens de l'actualité et sa perception du présent, qui sont sans pareils.

Vers la fin des années quatre-vingts, Brandes prit ses distances par rapport aux problèmes sociaux et politiques. Le militant et le radical fut touché par de nouvelles idées. Après avoir lu les livres de Nietzsche, il se sentit subitement ensorcelé par leur force spirituelle. Le jour de l'an 1886, Brandes nota dans son journal : « Au fond de mon âme, j'en reviens intérieurement de plus en plus à mon « hero worship », le culte de quelques-uns qui produisent et comprennent. C'est exactement le sentiment que j'avais lors de mon dix-septième anniversaire. (...) A présent, mes cheveux grisonnent et je me sens pareil. A l'époque, j'avais plutôt tendance à donner et à servir un génie plutôt que de régner moi-même. Cette révélation est venue avec la maturité. Il n'y a qu'une chose qui compte sur la terre : la volonté, conduite par l'intelligence »[1]. Son enthousiasme pour Nietzsche se traduisit dans un cycle de conférences, qui fut retravaillé plus tard pour devenir un essai intitulé *Le radicalisme aristocratique* (1889). Comme il avait lancé Ibsen quelques années auparavant, il faisait connaître maintenant le nom de Nietzsche en Europe. L'écrivain et philosophe allemand devint brusquement source d'inspiration littéraire pour une nouvelle génération d'auteurs : les symbolistes.

Au cours des trente années suivantes, Brandes publia une série de biographies de génies de la poésie. C'était son tribut « au grand homme comme source de culture » et il le coucha sur papier dans des ouvrages monumentaux : *William Shakespeare* (1895-1896), *Cajus Julius Caesar* (1918), *Goethe* (1914-1915), *Voltaire* (1916-1917), *Michel-Ange* (1921).

La guerre mondiale ébranla le bon européen. Il était profondément pacifiste. Alors que d'habitude, il refusait d'écrire en faveur de tel ou tel intérêt politique, il s'exprima toutefois à de rares occasions, mais, comme toujours, les réactions polémiques ne se firent pas attendre. Ce fut aussi le cas pour un article que Brandes avait écrit dans le journal *Tilskueren* en mars 1919 et où il abordait le problème de l'Escaut, question particulièrement délicate pour la Belgique. Son attitude pro-hollandaise fut immédiatement

[1] Georg Brandes, *Levned*, t. III, p. 151.

attaquée avec force par l'écrivain danois Friis-Møller[1]. Les articles de Brandes sur la guerre furent rassemblés dans les volumes *La guerre mondiale* (1916-1917) et *Le deuxième acte de la tragédie* (1919).

Pendant les trente dernières années de sa vie, il déploya une activité débordante. Il entreprit une série de voyages malgré des handicaps physiques et une santé précaire. Il écrivit vite et beaucoup. La guerre mondiale mit temporairement un terme à ses voyages, mais il poursuivit sa grande correspondance avec une précision et un zèle incroyables. Ses derniers livres furent à sa façon des œuvres personnelles : *Hellas* (1925), *La Légende du Christ* (1925), *Pierre* (1926), *Le Christianisme primitif* (1927). Georg Brandes s'éteignit le 19 février 1927.

Brandes fut une des rares personnalités danoises qui jouèrent un rôle important à l'étranger. Il fut l'avocat infatigable du libre-arbitre de l'individu, du renouveau de la pensée et d'une forme d'internationalisme. On peut à juste titre qualifier Brandes d'européen convaincu qui avait un don inné d'intermédiaire. Jamais la littérature scandinave n'avait connu une unité comme celle de la période de la « pensée moderne ».

Pour l'Europe, le Nord était devenu subitement une source de nouvelles inspirations. Ibsen et Strindberg marquèrent de leur empreinte toute la scène européenne et Kierkegaard se fit un nom dans l'histoire moderne de la philosophie.

Le « missionnaire de la culture »

Brandes, qui a produit au cours de sa vie plus de 20.000 pages, s'est consacré, à côté de cet énorme investissement intellectuel, à des activités multiples, voyages et conférences. Les voyages jouaient pour lui un rôle important : ils représentaient un aspect particulier de son activité, tant comme critique littéraire que comme activiste politique. Il reprenait là une tradition qui était auparavant réservée à des virtuoses de toutes sortes et lui

[1] Kai Friis-Møller, *En pilgrimsfaerd til Nord-Frankrig og Belgien*, Copenhague, 1919, pp. 107-110.

donna un nouveau contenu. Il s'agissait simplement d'une forme d'épanouissement artistique, où le divertissement du public était un but en soi. Pour Brandes, qui n'était pas moins virtuose à la tribune comme conférencier, les tournées de conférences n'étaient pas uniquement une activité artistique. Son but principal était d'introduire et de faire progresser des idées nouvelles et des mouvements nouveaux dans de nouveaux milieux. Mais en même temps il étudiait ces milieux avec précision et se laissait influencer par l'humeur du public et la température politique de l'endroit. Lors de ses séjours à l'étranger, il propageait à nouveau les impressions recueillies de cette façon. Chacun s'entend à reconnaître les paroles bien connues de Nietzsche qui qualifient Brandes de « missionnaire de la culture », et cela dans le plus pur sens du terme.

Pour ses lecteurs étrangers, rencontrer Brandes en personne était un encouragement supplémentaire à lire ses œuvres. Sa prose était haute en couleurs et captivante et il faut reconnaître que son style oratoire l'était tout autant. C'est à la tribune que Brandes était dans son élément. Un de ses contemporains, Henri Nathansen, décrivit Brandes alors âgé de 42 ans comme suit :

> « Brandes se tient debout là-haut. Pâle, jaunâtre à la lumière de la lampe à gaz qui se répand sur ses cheveux à la fois souples et denses, et d'un brun luisant. (...) Il porte l'habit et le plastron, se croise les mains dans le dos ; il est élancé et mince... Je vois devant mes yeux des images de jeunes animaux... une antilope, une jument, une panthère (...) Sa voix est douce et ferme en même temps, souple et élastique ; ce n'est pas seulement la sonorité qui est jolie... mais la musicalité séduisante pour les sens et l'imagination. (...) Tout est soigneusement préparé, chaque accent, chaque pause, chaque crescendo et chaque chute ; tout est calculé comme dans le cas d'un acteur qui apprend son rôle. Mais cette « étude de rôle » n'est que la *forme*, figée et inviolable ; elle lui permet de contrôler la situation. Le contenu, le « jeu », est inspiré par un état d'abandon et de possession, état dans lequel son être s'épanouit et s'étale dans toute sa richesse brillante, étincelante et d'un éclat sombre, pendant qu'il parle.[1] »

Que l'on se distancie de cette description très personnelle et légère-

[1] Henri Nathansen, *Georg Brandes*, Copenhague, 1929, p. 21.

ment idéalisée du conférencier Brandes ou que l'on s'y rallie, il faut reconnaître que le contact direct avec le public était une corde supplémentaire à son arc, qu'il savait faire vibrer avec une virtuosité tout à fait particulière.

Ses voyages servaient, en fait, à deux choses. D'abord ils le transportaient à l'étranger, où il pouvait se familiariser brièvement, mais intensément avec la vie culturelle et politique des pays respectifs ; ensuite ils permettaient au critique de formuler ses appréciations littéraires et de présenter la littérature scandinave à ses auditeurs étrangers. Il parvenait à se plonger dans «l'élément étranger»[1], mais en même temps «il développait une activité personnelle sur la base des impressions recueillies»[2]. C'était là le schéma qu'il suivait dans la plupart de ses voyages. Ce double objectif a été particulièrement atteint dans ses voyages en Russie et en Pologne. A la fin du siècle dernier, ces deux pays se trouvaient à la périphérie de l'Europe et Brandes se sentait à juste titre un esprit de pionnier quand il acceptait des invitations et partait faire ses tournées de conférences en Europe. Ses voyages en Pologne et en Russie entre 1885 et 1887 trouvent leur trace littéraire dans les livres *Impressions de Russie* (1888) et *Impressions de Pologne* (1888). Ils ont joué un rôle important dans la vie de Brandes. Dans *Levned* (*Une Vie*), il écrit :

> «Si mon séjour à Varsovie ne saurait avoir une grande importance pour la Pologne, il m'a en revanche beaucoup apporté. Il m'a rendu mes forces et ma confiance à les retrouver ; cela m'a fait revivre. Il ne faut pas croire que le profit que j'en ai tiré s'est limité à une série d'expériences de salon et à quelques triomphes vaniteux. Du fait que je ne connaissais pas bien la langue, je n'ai évidemment pas pu étudier les gens et le pays à fond. Mais, à travers la littérature polonaise, j'ai pu me faire une bonne idée de l'esprit de ce peuple et c'est justement cet esprit que j'ai perçu comme une brise revigorante dans le visage en pleine capitale de la Pologne russe.[3]»

En été 1885, alors que Brandes était encore totalement plongé dans les souvenirs de sa tournée de conférences en Pologne, il reçut à l'improviste une lettre d'un écrivain flamand qu'il ne connaissait pas : Pol de Mont. Ce dernier lui parlait avec enthousiasme d'un nouveau mouvement littéraire en

[1] Georg Brandes, *Samlede Skrifter*, Copenhague, 1902, t. XI, p. 215.
[2] Idem.
[3] Georg Brandes, *Levned*, Copenhague, 1905, pp. 162-163.

Flandre, « si vivace et si intense, depuis 1830, que ne lui est-il réservé de fixer quelque jour l'attention d'un critique, de même taille que l'auteur de cette superbe histoire littéraire du 19ème siècle ! »[1].

A première vue, on peut s'étonner qu'un jeune écrivain flamand inconnu s'adresse à Brandes. Mais si l'on se met à la place de l'auteur de la lettre, on doit reconnaître qu'il avait choisi la personne idéale pour réaliser son dessein. Brandes était à la hauteur de sa renommée. Dans l'Europe tout entière, il était considéré comme une « institution » littéraire : il était l'accoucheur des nouveaux mouvements littéraires, l'inspirateur des nouveaux talents et le « commercialisateur » de littératures nationales qui n'avaient jusque-là jamais été à la mode en Europe. C'est en fait de propos délibéré que l'écrivain flamand prenait la plume pour écrire au critique danois :

> « C'est ma ferme conviction : il serait d'une haute signification en même temps que d'un bon augure pour la littérature de ma patrie, si un écrivain justement célèbre en toute l'Europe faisait ressortir dans quelque grande revue (allemande par ex.) les différents caractères du mouvement littéraire néerlandais, tout autant pour y discerner ce qui est vieillot, démodé, anachronique, que ce qui pousse vers l'avenir en éclairant le présent.[2] ».

Pol de Mont, le jeune flamingant, parvint à susciter l'intérêt de Brandes. Le critique danois lui répondit quinze jours plus tard dans les termes suivants :

> « On m'a beaucoup parlé de la littérature flamande et depuis longtemps j'ai eu le désir de la connaître. J'avoue mon ignorance, mais j'ai la bonne volonté d'apprendre. Cet hiver j'étais invité à Varsovie pour y faire quelques conférences en langue française ; depuis ce temps j'ai lu tout ce que j'ai pu me procurer de traductions de la littérature polonaise et j'ai fait des conférences sur la Pologne ici à l'Université. La littérature néerlandaise a bien plus d'affinité avec les littératures scandinaves que celle de la Pologne. Aussi ni l'intérêt ni la sympathie me feront défaut. Seulement comme je suis énormément occupé, je ne pourrai vous promettre d'écrire quelque chose sur vous tout

[1] Lettre de Pol de Mont à Georg Brandes, 21.6.1885, cfr infra, pp. 67-69.
[2] Lettre de Pol de Mont à Georg Brandes, op. cit.

de suite. Mais pourtant, comme j'ai un journal à ma disposition, je pourrai facilement y placer un article.[1] »

Personne ne s'étonnera du fait que Brandes ait accepté de servir d'intermédiaire. Ainsi que les recherches l'ont abondamment souligné, il avait un sens profond du besoin de publicité pour les petites cultures. La Flandre était, comme la Pologne, une zone culturelle périphérique qui n'avait pas fait entendre sa voix jusque-là. Brandes se sentit attiré par les perspectives idéologiques qui sous-tendaient le mouvement « Jong Vlaanderen » et il contribua à ce que la littérature flamande fasse son entrée sur la scène européenne.

Pol de Mont reçut une réponse de Brandes, qui acceptait d'analyser la jeune littérature flamande en qualité de critique étranger reconnu sur le plan européen. Dès ce moment, un groupe d'écrivains libéraux commença à lui envoyer des échantillons de leurs œuvres. Il ne se passait pratiquement pas une semaine sans que la poste n'apportât une nouvelle contribution ou une lettre passionnée. Brandes se fit adresser la plupart des œuvres de Pol de Mont, aussi bien sa poésie que sa prose. De Mont fit en sorte que Brandes ait, en outre, une vue générale de la jeune littérature flamande, en lui procurant un choix de textes incluant des œuvres de Teirlinck-Stijns[2], Segers[3], van Beers[4], de la Montagne[5], O. Wattez[6], Elseni[7] et Sleeckx[8]. Ils étaient tous membres de *Het Taalverbond*, une académie libre, née en signe de protestation contre l'Académie Royale Flamande, majoritairement catholique. Cette association, dont Pol de Mont était le président, fonctionna comme une sorte d'« anti-académie » libérale. Sans le vouloir, Brandes fut entraîné dans la lutte politico-culturelle flamande, dans laquelle les jeunes auteurs libres-penseurs se battaient contre la littérature ancienne, d'inspiration religieuse.

C'était pour Brandes un gros travail que de lire tous ces livres à l'aide d'un dictionnaire et d'une grammaire que l'écrivain Omer Wattez lui avait envoyés au Danemark. Mais Brandes était persévérant et il écrivit à Pol de Mont :

---

[1] Lettre de Georg Brandes à Pol de Mont, 7.7.1885, cfr infra, p. 69-70.
[2] Isidoor Teirlinck (1851-1934) et Reimond Stijns (1840-1905).
[3] Gustaaf Segers (1848-1930).
[4] Jan van Beers (1821-1888).
[5] Victor A. de la Montagne (1854-1915).
[6] Omer Wattez (1857-1935).
[7] J. Elseni (J.B. Janmoulle) (1847-?).
[8] Damien Sleeckx (1818-1901).

« Depuis plusieurs mois déjà j'ai vos livres. Pendant le voyage de cet été, j'ai essayé de les comprendre, mais la langue m'était trop difficile ; je n'ai vraiment compris que les quelques morceaux traduits, et pas trop bien traduits je crains. Pourtant vous m'avez inspiré un intérêt très vif. Et maintenant pendant tout le travail qui m'occupe, je sens la tentation d'écrire au moins un petit article sur vous et vos compatriotes.[1] »

L'article de Brandes sur Pol de Mont et le mouvement flamand fut publié dans le journal danois *Politiken* le 26 décembre 1885. Il fut rapidement traduit en allemand et reproduit dans la *Frankfurter Zeitung* du 7 février 1886. Brandes envoya immédiatement la version danoise à Pol de Mont, accompagnée de quelques paroles modestes sur son essai :

« Vous ne devez pas vous attendre grand'chose de ce qui paraîtra demain et dont vous aurez volontiers quelques exemplaires. Ce n'est que trois colonnes, dans lesquelles j'ai dû raconter d'avance ce que c'est le mouvement flamand, nommer quelques noms, citer quelques mots, enfin vous nommer, les dates principales de votre vie et pour la fin un brin de critique sur plusieurs de vos productions.[2] »

Pol de Mont fit l'éloge de l'esquisse de Brandes et ajouta :

« Ce qui m'a ravi surtout, ç'a été votre analyse si serrée de mon poème *De Kinderen der Menschen* et votre jugement sur *Lentesotternijen*. C'est étonnant de voir que vous, étranger, vous ayez pu si bien approfondir ces deux poèmes d'ailleurs compliqués de forme.[3] »

Pourquoi Brandes s'est-il donné tant de mal ? Il n'était nullement obligé d'écrire sur Pol de Mont, ni sur le mouvement flamand. Il le fit cependant parce qu'il prenait son rôle de missionnaire de la culture très au sérieux. Cette confrontation inattendue avec la jeune littérature flamande lui plut. On savait déjà qu'il avait beaucoup de bienveillance pour les peuples opprimés à la recherche de leur identité. Il est important de se rappeler que

[1] Lettre de Georg Brandes à Pol de Mont, 21.10.1885, cfr infra, p. 71.
[2] Lettre de Georg Brandes à Pol de Mont, 25.12.1885, cfr infra, p. 73.
[3] Lettre de Pol de Mont à Georg Brandes, 9.2.1886, cfr infra, p. 73.

la plus grande partie de la correspondance entre Brandes et Pol de Mont se situe en 1885, soit l'année où Brandes se rendit pour la première fois en Pologne, où ses conférences devaient être approuvées par la censure avant d'être présentées au public polonais. C'est dans ce contexte que, dans l'esprit de Brandes, le mouvement flamand fut associé au mouvement de libération des Polonais. Dans *Levned*, il écrivit :

> « Ce qui me tenait à cœur, ce n'était pas seulement l'amélioration de la condition des indépendantistes et la liberté absolue de la science et de l'art, mais plutôt l'indépendance d'un peuple opprimé et malmené, la préservation d'une chose aussi précieuse que l'identité du peuple et qui restera toujours précieuse pour celui qui craint que de l'élimination des différences ne résulte un appauvrissement de la vie. J'ai bien compris que l'étouffement de toute vie intellectuelle libre était le meilleur moyen de perpétuer un quelconque type d'esclavage. Mais œuvrer pour la liberté de la pensée ne suffisait pas ; il fallait aussi travailler à la libération des individualités nationales.[1] »

Avec un tel programme libéral, l'essai sur Pol de Mont et le mouvement flamand prit contenance. Brandes choisit comme point de départ la prose mélodieuse de l'auteur flamand national-romantique Henri Conscience et montra que la langue flamande, que beaucoup considéraient à l'époque comme un dialecte de paysans, pouvait devenir une langue littéraire moderne et cultivée. Brandes releva aussi que très tôt la jeune littérature flamande « se mit à défendre les ouvriers et devint libre-penseuse »[2] ; elle s'appuyait d'ailleurs sur le peuple. Mais il attaque le pouvoir clérical qu'il tenait pour le principal ennemi du mouvement flamand. Il se référa au poète De Geyter[3] qui, « dans une colère ardente, dirigea ses vers retentissants contre Bruges, cette ville qui fut au 14ème siècle la capitale des bourgs flamands libres et un des grands centres européens, et qui, maintenant, la ville des couvents, était tombée bien bas »[4].

Dans sa critique de la production littéraire de Pol de Mont, qui n'avait que 28 ans, Brandes tint évidemment compte de l'évolution idéologique subie par le fils d'un paysan, élevé dans un catholicisme strict. A propos de son poème narratif *De Kinderen der Menschen*, Pol de Mont explique

---

[1] Georg Brandes, *Levned*, op. cit., t. III, p. 110.
[2] Georg Brandes, *Samlede Skrifter*, op. cit., t. XI, p. 208.
[3] Jan (Julius) De Geyter (1830-1905).
[4] Georg Brandes, *Samlede Skrifter*, t. XI, p. 208.

lui-même qu'il est « ouvertement libre-penseur, même athéiste, sans toutefois aller jusqu'à nier l'existence de Dieu »[1]. Il fut naturellement attaqué pour avoir pris de telles positions et lorsque plus tard, dans un article, il attira l'attention sur l'école réaliste en France et chanta chaleureusement les louanges de Zola, il fut accusé dans des pamphlets anonymes de vouloir corrompre et déchristianiser le peuple flamand.

Le groupe formé autour de Pol de Mont comprenait de jeunes auteurs lyriques, hommes et femmes, et une série de romanciers. Tous étaient bilingues et utilisaient le français dans leurs contacts avec l'étranger. Brandes écrivit : « Il ne faut pas confondre d'une part la lutte vivace contre l'oppression wallonne, qui est certes présente dans le chef des représentants du mouvement flamand, et d'autre part une aversion contre la langue française et la culture française en tant que telles »[2]. Le français était toujours la langue de communication avec l'Europe.

L'essai sur Pol de Mont et le mouvement flamand est un bel exemple du talent inégalé que possédait Brandes pour se plonger dans un thème d'actualité. Malgré sa grande sympathie pour le mouvement, il ne resta pas sans critiques dans ses appréciations. Pour Brandes, l'avocat de la liberté, la recherche consciente par les Flamands de leur identité linguistique et spirituelle était le témoignage de leur lutte de libération politique et sociale. Il écrivait que ce pays, « qui avait oublié sa langue et où l'art des mots s'était éteint avec la disparition de la liberté, était sur le point de sortir de son sommeil de Belle-au-bois-dormant »[3]. L'engagement de Brandes découlait de son aptitude à percevoir ce qui se passait autour de lui. Une nouvelle littérature était en train de naître. S'il n'en était pas le père, il lui assura néanmoins une introduction sur le marché européen de la littérature. Le missionnaire de la culture avait rempli sa vraie mission.

[1] Idem, p. 210.
[2] Idem, p. 211.
[3] Georg Brandes, *Pol de Mont, Den flamske Bevægelse*, dans *Samlede Skrifter*, t. XI, p. 207.

La Belgique de Georg Brandes

Sa première rencontre avec le pays

Après quelques années au Danemark, Georg Brandes fut «taquiné à nouveau par le démon du voyage» (comme il l'écrit dans *Levned*[1]) et décida de partir pour Belgique. Le 28 mai 1891, il envoie une lettre à sa vieille connaissance Pol de Mont, dans laquelle il écrit: «... j'irai peut-être ce printemps voir la Belgique et la Hollande que je ne connais pas encore. Comment d'après vous faudrait-il faire le voyage? Vous trouverais-je à Anvers ce juin?[2]» Cette lettre fut évidemment source de joie pour Pol de Mont qui répondit aussitôt à Brandes en allemand: «Es wird mir ein Vergnügen sein, Sie mit allem Merkwärdigen in unserem Vlämischen Antwerpen bekannt zu machen und, wenn überhaupt — und dies hoffe ich sehr — mir möglich und Ihnen selbst angenehm, Sie meinen besten Kunstgenossen und Kampfbrüdern vor zu stellen»[3].

Son éternelle curiosité le poussait à voyager à nouveau. Cette fois il se rendit dans un pays qu'il ne connaissait que par les descriptions des autres. Qu'est-ce qu'il espérait y trouver? Pourquoi justement ce pays-là et pourquoi justement au début des années 1890?

Sa correspondance avec le flamingant Pol de Mont lui avait donné suffisamment de matière à réflexion. Des lettres du jeune Flamand, il retint que des transformations importantes étaient en train de se produire dans la société belge des années quatre-vingts. C'était la «jeune Flandre» qui s'éveillait. La bourgeoisie francophone avait finalement dû reconnaître que son monopole du pouvoir était de plus en plus attaqué par différents groupes au sein de la société belge. Ceux-ci se sentaient suffisamment forts et mûrs pour entamer la lutte pour le pouvoir politique. Les mouvements nationalistes qui avaient enflammé la plus grande partie de l'Europe au 19ème siècle atteignirent aussi la Flandre. A l'image d'autres peuples qui, en dépit d'un passé marqué de fierté et de gloire, subirent les aléas de l'histoire et furent soumis par des groupes linguistiques plus dominants, les Flamands commençaient à retrouver leur identité. Pour Brandes, ce mouvement politico-linguistique était un symbole de liberté.

Les dernières décennies du 19ème siècle furent pour la Belgique une période tourmentée à de nombreux égards — «une période d'exploration et

[1] Georg Brandes, *Levned*, t. III, Copenhague, 1908, p. 305.
[2] Lettre de Georg Brandes à Pol de Mont, 28.5.1891, cfr infra, p. 83.
[3] Lettre de Pol de Mont à Georg Brandes, 31.5.1891, cfr infra, p. 84.

d'expansion, économiquement et géographiquement, à l'intérieur du pays comme à l'étranger». Le cinquantenaire de l'indépendance du pays fut l'occasion d'une démonstration somptueuse du potentiel national. On érigea plusieurs constructions prétentieuses pour marquer cet anniversaire important. Bruxelles devint une capitale européenne, réalisant ainsi les idées de grandeur de Léopold II. Le Musée des Beaux-Arts ouvrit ses portes le 1er août 1880. L'élégante avenue de Tervueren débouchait à présent sur le joli parc du Cinquantenaire et son arc de triomphe. Les boulevards du centre furent aménagés et l'avenue Louise fut percée en direction du Bois de la Cambre. La Bourse et le Palais de Justice furent construits et inaugurés au cours de cette période et contribuèrent à souligner la nouvelle dignité de Bruxelles en tant que capitale nationale.

Le développement culturel du pays ne le cédait en rien au développement matériel; tel fut l'avis de Brandes lorsqu'il arriva à Bruxelles. A la fin du 19ème siècle, les Belges assistaient à «la naissance d'une série de nouvelles revues qu'aucun pays, pas même la France, ne pouvait égaler»[1]. On vit un renouveau de la littérature francophone, dans laquelle on put percevoir «l'affirmation énergique du principe de la liberté, de l'indépendance et de l'originalité de l'artiste». Les jeunes talents se rassemblèrent autour des périodiques les plus modernes de l'époque: *La Jeune Belgique*, *L'Art Moderne* et *La Wallonie*. Parmi ce large éventail d'écrivains qui étaient, d'après leurs propres termes, «vigoureux et fidèles», on trouvait notamment Max Waller, le directeur de *La Jeune Belgique*, Georges Eekhoud, Iwan Gilkin, André Fontainas, Georges Rodenbach, Emile Verhaeren, Camille Lemonnier, Maurice Maeterlinck et, bien sûr, Edmond Picard. La plupart étaient Flamands d'origine, mais écrivaient en français.

Le nom de la revue *La Jeune Belgique* fut choisi avec soin. Il rappelait les mouvements nationalistes européens. L'allusion à *Junges Deutschland*, *La Giovina Italia* et *La Jeune France* était voulue de la part de la rédaction. Mais *La Jeune Belgique* s'était fixé d'autres objectifs que ceux de Heine et de Börne en leur temps. Le slogan de la revue, qui traduisait bien sa position idéologique, était «Soyons nous». «Quant à la devise des nouveaux croisés, «Soyons nous», elle permet une assimilation équivoque du mouvement au nationalisme littéraire, alors que le propos visait la promotion d'une expression artistique personnelle, capable de se libérer des tyrannies d'école, comme des poncifs académiques.[2]»

Il est frappant de constater que cette forte insistance sur le libre

[1] Christian Rimestad, *Belgiens store Digtere*, Copenhague, 1923, p. 20.
[2] *Alphabet des lettres belges de langue française*, Bruxelles, 1982, pp. 29-30.

épanouissement de l'individu et le combat annoncé par *La Jeune Belgique* — libérée des influences extérieures et de l'étroitesse d'esprit doctrinaire — interviennent à peu près au même moment que la parution de deux œuvres importantes de Brandes, à savoir tout d'abord une longue étude sur Nietzsche et ensuite un ouvrage intitulé *Le Grand Homme, origine et fin de la civilisation*. Pour les jeunes Belges, il s'agissait d'affirmer une littérature nationale, une « littérature originale, essentiellement autochtone ». Leur premier objectif, le plus important, était donc de libérer la littérature « de l'imitation des Français », car, comme l'écrivait Lemonnier, « la pire annexion n'est pas celle d'un coin de terre. C'est celle des esprits. Nous-mêmes ou périr »[1]. Mais éviter l'influence française n'était pas chose aisée, alors que le pays était si proche de la France, géographiquement et linguistiquement. *La Jeune Belgique* reconnaissait que la plupart des jeunes auteurs belges étaient « contaminés » par Paris. Littérature nationale ou influence française furent l'objet de nombreuses interventions passionnées dans ce débat. Le moteur de la revue symboliste *La Wallonie*, le poète et critique Albert Mockel, prit position comme suit : « Je ne pense pas qu'il y ait des différences plus tangibles entre la littérature française pure et la littérature éclose en terre wallonne, qu'entre celle-ci et la littérature française des Flamands »[2]. En 1884, Edmond Picard, mécène et personnalité influente sur la scène culturelle, déclara que si *La Jeune Belgique* souhaitait créer des œuvres originales, il fallait qu'elles aient une portée sociale et qu'elles reposent sur une base nationale : « La littérature belge doit chercher dans le pays toutes ses inspirations, voir le milieu belge, penser en Belge »[3].

Picard joua à plusieurs égards un rôle prédominant dans la vie littéraire belge. Avec le critique d'art Octave Maus, il fonda le périodique *L'Art Moderne* qui s'opposait au profil idéologique de *La Jeune Belgique*, c'est-à-dire à son attitude abstraite de « l'art pour l'art ». Edmond Picard était un militant socialiste qui rêvait d'une nouvelle littérature belge, s'inspirant du sentiment national et s'engageant socialement et politiquement. Il voulait créer un art social, fondé sur la réalité belge. Sous l'influence de Picard, Lemonnier, Verhaeren et Rodenbach quittèrent *La Jeune Belgique* en 1886 ; dans le climat politique de l'époque, ces jeunes écrivains avaient la conviction de plus en plus ferme que la nouvelle littérature belge devait avoir une vision culturelle plus sociale.

Les quinze dernières années du 19ème siècle furent une véritable

[1] Joseph Hanse, *« La Jeune Belgique » et « L'Art Moderne »*, op. cit., p. 344.
[2] Idem, p. 345.
[3] Idem, p. 343.

période d'effervescence littéraire. En octobre 1887 parut un recueil, *Parnasse de la Jeune Belgique*, qui reprenait les textes de dix-huit auteurs. En 1888, Edmond Picard publia son *Anthologie des prosateurs belges*. « Jamais l'activité littéraire n'a été aussi intense, aussi « jeune » et aussi « libre » en Belgique. »

En 1897, *La Jeune Belgique* cessa de paraître. Mais, pendant seize ans, elle avait marqué la vie littéraire partout en Belgique, tant en Flandre qu'en Wallonie ; « elle a fait naître de nombreuses vocations, surtout de poètes, soutenu les efforts d'une jeunesse exceptionnelle, suscité une production abondante et souvent remarquable, secoué l'apathie du public, celle du gouvernement, des autorités religieuses, des jurys officiels, de la grande presse, éveillé même l'intérêt de l'étranger »[1].

C'est dans cette atmosphère de bouillonnement culturel que Brandes découvrit la Belgique à son arrivée en 1891.

Son séjour en Belgique

L'essai de Georg Brandes sur la Belgique parut en 1892, c'est-à-dire moins d'un an après son voyage dans ce pays. On peut supposer qu'il s'est fondé sur ses expériences personnelles, sur des conversations avec les gens et des rencontres avec des amis et des connaissances. Il rend en fait un instantané de la réalité belge, pris au vol au cours de ses deux semaines de séjour. Aujourd'hui, le récit de Brandes fascine par sa nouveauté et la grande justesse de ses observations.

Cet essai traite essentiellement de la situation dans le pays, telle qu'elle fut vécue par un voyageur réceptif et curieux. A travers les yeux de critique de Brandes, le lecteur suit les différentes images que son séjour relativement court lui a permis de voir. Mais ce n'est pas la durée du séjour qui compte, c'est l'intensité de l'expérience vécue. Pendant ses quinze jours en Belgique, Brandes est parvenu non seulement à visiter les principales curiosités, mais aussi à rencontrer et à dialoguer avec la plupart des personnes qui jouaient un rôle quelconque dans la vie politique et culturelle. C'était une de ses qualités particulières et que beaucoup lui enviaient.

Brandes n'est toutefois pas venu en Belgique sans préparation. Depuis 1885 il avait reçu des lettres, des articles et des livres de la part de ses relations flamandes et wallonnes, ce qui lui avait permis de connaître à l'avance la situation politique du pays. Il ne s'écoula que peu de temps entre sa décision d'entreprendre le voyage en Belgique et en Hollande et la date de son départ.

[1] Idem, p. 352.

Le 28 mai, il écrivait à Pol de Mont qu'il se rendrait « peut-être » en Belgique et ceci au cours du « printemps », et le 21 juin, il quittait déjà le Danemark. Après une courte étape à Brême, il s'arrêta à Liège. Brandes n'a donc pas suivi l'itinéraire via la Hollande que lui avait proposé Pol de Mont. Il voulait aller en Belgique d'abord.

A Liège, le tour de la ville fut organisé par Charles Saroléa, un étudiant de 21 ans, qui avait correspondu avec Brandes, qui avait appris le danois et écrit un petit volume sur Ibsen. Brandes, en fin observateur qu'il était, perçut rapidement l'atmosphère de la ville. Il voit la population ouvrière, surmenée et surexcitée, faire la grève et défiler dans les rues. Il visite la vieille université décrépite, où se trouve la faculté de philosophie. Dans la salle de lecture, il ne trouve que les revues les plus conservatrices. Brandes constate une stagnation dans les domaines philosophiques et littéraires, due selon lui à l'attitude du pouvoir clérical qui étouffe toute vie intellectuelle qui n'est pas en rapport avec les sciences naturelles. Dans le texte de Brandes, on perçoit les allusions à la situation au Danemark.

Brandes visite aussi la très jolie région liégeoise : il admire la cascade de Coo et se promène le long de l'Amblève. A Liège, il parcourt la grande Exposition coloniale, dont l'exotisme coloré le captive. Dans son essai, il décrit de façon vivante les pièces exposées : instruments de musique africains, fétiches guerriers et figurines en bois sculpté.

De Liège, il se rendit à Anvers, un autre monde, comme il l'écrit. Brandes dépeint avec une précision frappante les grandes différences entre les modes de vie flamand et « roman ». C'est à Anvers qu'il eut l'occasion de rencontrer ses amis flamands et ce fut la tâche de Pol de Mont d'introduire l'invité danois auprès des militants du mouvement flamand. Le jeune écrivain flamand accueille Brandes le 27 juin sur le « sol flamand ». Il l'emmène visiter la nouvelle collection de tableaux au Musée des Beaux-Arts, faire une excursion sur les rives de l'Escaut et enfin lui présente les auteurs et patriotes flamands. Le 1er juillet se tient une grande fête en l'honneur de Brandes, avec « les peintres, les écrivains, les poètes, les compositeurs, les amis de la littérature, tous flamingants, tous radicaux »[1]. « Pol de Mont prononce un beau discours en français »[2] ; Max Rooses, l'historien d'art et spécialiste de Rubens, en fit « un autre en flamand, tout aussi beau en raison de la splendeur et de l'éclat de la langue »[3] et Jan van Ryswyck, le beau bourgmestre qui ne manquait ni de prestance ni de sens de l'humour, parla dans cette même

[1] Georg Brandes, *Levned*, t. III, p. 306.
[2] Idem.
[3] Idem.

langue « sur le ton de la plaisanterie et de la bonne humeur »[1]. Brandes quant à lui exprime l'espoir que « les génies respectifs des peuples néerlandais et scandinaves qui avaient tant en commun et qui étaient pourtant si regrettablement distants, créent entre eux des liens plus étroits et chaleureux »[2].

On lui organisa une visite du musée Plantin-Moretus sous la direction compétente de Rosseels, « l'attachant patriarche »[3]. Tout le beau monde anversois s'arrachait le célèbre invité. Parce qu'il était considéré comme un vrai « confrère » du mouvement flamand, tous voulaient le voir et entendre son avis. Ce ne sont pas les invitations qui manquèrent ! Brandes accepta notamment celle du dramaturge Frans Gittens. Il était français de naissance et ce n'est que relativement tard qu'il apprit à écrire en flamand ; néanmoins, ses drames historiques passaient pour les meilleurs du temps. La visite à Gittens est décrite dans l'essai de Brandes comme un charmant tableau de genre d'une époque révolue.

Le séjour de Brandes à Anvers fut une des étapes les plus importantes de son voyage, car sa rencontre avec les représentants du mouvement flamand lui fit découvrir aussi d'autres aspects qui ne se décèlent normalement pas dans le cadre d'une visite privée. Le critique danois fut accueilli comme « le grand avocat de la liberté », un libéral révolutionnaire ! En d'autres termes, Brandes fut reçu en Flandre avec des slogans tels qu'il en avait déjà utilisés dans l'introduction à la *Littérature des Emigrants*. Il s'agissait de distinguer « la poésie dans les trois unités, une déité dans la trinité, le bonheur de l'amour dans le mariage conventionnel, la vérité dans les dogmes, l'égalité dans les différences de classe, la liberté devant toutes les contraintes des convenances, de la société et de la morale sociale »[4].

On peut à juste titre se demander comment ces auteurs connaissaient Brandes. Il apparaît dans la correspondance qu'ils le lisaient en allemand et qu'ils trouvèrent chez lui plusieurs idées qu'ils pouvaient facilement transposer et littéralement utiliser dans leur situation historique actuelle. Pour eux, il était le légataire moderne du testament spirituel de *Junges Deutschland*, le pionnier de la bourgeoisie révolutionnaire — un vrai « citoyen » qui revendiquait la liberté pour l'individu, la liberté pour les nations et la libération par rapport aux autorités, aux dogmes et aux conventions. C'est pourquoi il était d'une importance capitale de pouvoir accueillir ce militant danois dans leur propre cercle.

D'Anvers, il se rendit à Bruges, la ville avec ses « magnifiques maisons

[1] Idem.
[2] Idem.
[3] Georg Brandes, *Samlede Skrifter*, t. XI, p. 226.
[4] Georg Brandes, *Emigrantenlitteraturen*, dans *Samlede Skrifter*, t. IV, pp. 12-13.

à pignons le long des canaux »[1] et « ce charme pittoresque et tranquille avec ses coins et recoins »[2]. Rapidement l'humeur de Brandes se modifie : il ne camoufle pas son irritation devant l'omniprésence du catholicisme. Pour Brandes, Bruges est une ville morte, où « les vieilles femmes, telles des fantômes, se promènent habillées de manteaux de religieuses, étranges et noirs, comme au Moyen Age »[3]. Il voit partout « la terreur du pouvoir catholique »[4], le règne de l'ignorance et de la foi aveugle et inconditionnelle ; les nonnes vivent « une discipline conventuelle stricte qui casse la force du corps et dessèche l'âme, jusqu'à ce que l'abrutissement envahisse leur esprit et qu'elles vivent éteintes ou ravagées »[5]. Cette description partiale de Bruges ne surprendra pas le lecteur qui sait à quel point Brandes rejette catégoriquement tout ce qui est religieux. Mais derrière ce portrait noir se cache aussi un dessein plus subtil. En 1883 un autre auteur danois, Holger Drachmann, appartenait au mouvement créé autour de Brandes. Au cours de son voyage, il prit ses distances vis-à-vis de Brandes. Les relations entre les deux hommes étaient complexes et il est évident que Brandes a utilisé son essai sur la Belgique pour poursuivre la polémique avec Drachmann. D'après Brandes, Drachmann avait trahi l'idée de la percée moderne en « se convertissant à une religion du cœur et des sentiments »[6]. Brandes, le libre-penseur, s'était senti profondément blessé par la volte-face religieuse de Drachmann. On peut à bon escient considérer la description de la situation à Bruges comme une intervention bien sentie dans le débat danois entre progressistes et réactionnaires sur la religion et la libération sexuelle, et sur la littérature moderne, qu'il s'agissait de libérer de la conception philosophique du dualisme.

Son étape suivante fut Gand. Dans cette ville, Brandes eut l'occasion de visiter « la coopérative de consommation et de production Vooruit »[7]. On entend l'admiration contenue dans la voix de Brandes lorsqu'il dépeint ce petit état socialiste « qui paie bien ses travailleurs et qui, en cas de maladie ou de décès, s'occupe des malades, des veuves et des orphelins »[8].

Après une courte visite au musicologue Edmond van der Straeten à Audenaerde, il se rendit à Bruxelles. Il s'écriera avec admiration : « Paris, en format de poche ; et en ce qui concerne l'art et la nouvelle poésie, les Belges

---

[1] Idem.
[2] Idem, p. 232.
[3] Idem.
[4] Idem, p. 232.
[5] Idem, p. 233.
[6] Idem, p. 233.
[7] Idem, p. 235.
[8] Idem, p. 236.

ont une longueur d'avance sur Paris[1] ». Il passe en revue la nouvelle littérature francophone. Chez Picard, Brandes rencontrera toute « la jeune Belgique ». C'est ici qu'il fera la connaissance d'Emile Verhaeren. Leur courte rencontre à Bruxelles est le début d'une amitié qui durera toute une vie ; leur correspondance soutenue en témoigne. Le ton extraordinairement chaleureux de ces lettres prouve qu'il ne s'agissait pas d'écrits de circonstance ou d'affaires.

A plusieurs égards, Verhaeren, qui était de treize ans le cadet de Brandes, se sentait dans une sorte de communion spirituelle avec le critique danois. Tout comme Brandes, le poète avait lui aussi défini pour la littérature un nouvel objectif : la libérer du romantisme national et la mettre au service de la société, ceci en entretenant des contacts avec les courants européens. Il envoyait systématiquement ses œuvres à Brandes, qui suivait avec respect et intérêt son évolution poétique. Une seule fois le critique danois proposa une modification de la traduction d'un poème extrait du recueil *Les Heures claires* ; la traduction fut corrigée conformément à ses indications.

Brandes expédiait également des livres en Belgique. En 1903, il envoya à Verhaeren une traduction française dédicacée de la longue étude *Le Grand Homme, source de culture*. Mais ce ne sont pas seulement ces envois qui ont permis à Verhaeren de connaître l'œuvre de Brandes. La visite de Brandes à Bruxelles a sans aucun doute joué un rôle majeur. Huit ans après leur première rencontre, Verhaeren écrivait encore à Brandes : « Oh le bon souvenir que moi aussi j'ai gardé de notre entretien déjà si loin dans le passé ! C'est vous le premier qui me parlâtes de Nietzsche et dont l'ardeur pour Ibsen me fut heureusement contagieuse »[2].

Les mots de Verhaeren sur son collègue danois sont une illustration sans pareil du talent d'intermédiaire de Brandes. Aujourd'hui, tout le monde sait que c'est lui qui a fait découvrir Ibsen et Nietzsche en Europe. Mais dans la lettre de Verhaeren, nous trouvons un exemple concret de son rôle.

La correspondance de Brandes représente une somme de documents humains importants qui révèlent différents aspects de l'accueil que lui a réservé la Belgique. Elle permet également au lecteur moderne de se faire une idée du monde intellectuel et émotionnel de l'auteur de ces lettres. S'il fallait déterminer la tonalité fondamentale de ces lettres, on écouterait avant tout la phrase rétrospective qui s'arrête au souvenir de sa conversation avec Brandes à Bruxelles en 1891. Pour Verhaeren, Brandes devint une source

[1] Idem, p. 238.

[2] Emile Verhaeren à Georg Brandes, 13.4.1899, cfr infra, p. 97. Romain Rolland déclare aussi que c'est Brandes qui parla de Nietzsche à Verhaeren. Cfr Romain Rolland, A Rilke. Souvenir de son voisin, dans *Rilke et la France*, Paris-Bruxelles, 1943, p. 220.

d'inspiration qui lui fit connaître de près les courants culturels européens.

Malgré son attitude quelque peu réservée à l'égard des tendances modernes, Brandes parlera de la littérature belge moderne avec intérêt et intuition. L'article de Brandes sur Verhaeren parut dans le journal *Politiken* du 8 juin 1903 et traitait essentiellement de son œuvre dramatique. Cette préférence (peu courante) était due au fait que le lyrisme très marqué de Verhaeren rendait sa poésie pratiquement intraduisible et difficilement accessible; elle s'adressait en fait à un public restreint. Brandes est plein d'éloges pour la richesse des images et les effets sonores qui «sonnent toujours pleins, parfois rêches»[1]. Pour parler de l'œuvre dramatique de Verhaeren, Brandes choisit de mettre l'accent sur *Le Cloître* et *Les Aubes*. Brandes qualifie cette dernière pièce d'œuvre allégorique et la considère comme «son œuvre la plus étonnante et la plus importante»[2]. Il y décèle «une légère ressemblance avec la pièce d'Edvard Søderberg, *Et Oprør* (Une Révolte)»[3]. Le personnage principal des *Aubes* est présenté comme un héros positif, une grande personnalité, l'homme de tout un peuple. Brandes se devait de souligner que, dans cette pièce, Verhaeren «s'était battu autant pour la liberté politique qu'artistique»[4]. C'est justement en raison de cette attitude militante que Brandes éprouvait quelque chose de commun avec Verhaeren, qui, avec l'écrivain Georges Eekhoud et l'homme politique Emile Vandervelde, travaillait à la création de la Maison du Peuple, où il avait une activité sociale de caractère pratique.

Le 7 juillet 1891, au cours de son séjour en Belgique, Brandes rencontra l'écrivain Georges Eekhoud, qui était professeur de littérature et spécialiste du théâtre élisabéthain. Comme beaucoup de ses contemporains, il était impressionné par la grande monographie que Brandes avait consacrée à Shakespeare et il voulait la faire connaître aux lecteurs belges. Il choisit un des grands moments de l'œuvre, le chapitre sur les sonnets de Shakespeare, et le traduisit en français[5].

Parmi les relations qu'entretenait Brandes dans le monde littéraire belge, il faut citer également le poète Maurice Maeterlinck, mais ses contacts avec lui ne furent jamais aussi cordiaux qu'avec Verhaeren. Les trois lettres de Maeterlinck à Brandes qui ont été conservées (mais en très mauvais état)

---

[1] Georg Brandes, *Emile Verhaeren som dramatiker*, dans *Samlede Skrifter* t. XVI, Copenhague, 1903-1910, p. 97.
[2] Idem, p. 98.
[3] Idem.
[4] Idem.
[5] *Les Sonnets* de Shakespeare, traduction à partir d'une version allemande parue dans le journal *Wiener Freie Presse*. Le manuscrit se trouve aux Archives et Musée de la Littérature, Bibliothèque Royale Albert Ier, Bruxelles.

sont uniquement des lettres d'affaires qui traitent de problèmes pratiques de droits d'auteur.

Toutefois, le modernisme poétique de Maeterlinck n'échappa pas à l'attention de Brandes. S'il regrette certes l'absence chez Maeterlinck de la représentation réaliste des choses et s'il estime que la poésie moderne est « un art de l'intellect, que l'on a voulu poser et affirmer comme successeur du réalisme »[1], il écrit néanmoins avec beaucoup de nuances sur le « remarquable poète belge ». Chez Verhaeren, Brandes avait choisi un genre second de son œuvre littéraire, c'est-à-dire le théâtre ; il fait de même pour Maeterlinck en se concentrant davantage sur sa prose que sur ses pièces de théâtre.

Le départ de Brandes le 15 juillet 1891 ne fut pas du tout un adieu définitif à la Belgique. Les contacts qu'il avait établis au cours de son séjour furent maintenus pendant de nombreuses années. Et de nouveaux liens s'y ajoutèrent. En 1892, Brandes reçut de l'Université de Gand une lettre dans laquelle les « étudiants libéraux » s'adressaient à Brandes, le militant politique, pour obtenir son soutien dans leur action, qu'ils appelaient « une révolution politique qui se prépare dans notre chère Belgique »[2].

En 1911 encore, Verhaeren priait Brandes d'entrer dans un comité d'honneur pour la célébration de la bataille de Jemappes, car « les idées modernes avaient pour la première fois pris le pas sur la coalition du pouvoir passé »[3]. Brandes accepta bien évidemment cette invitation. En 1924, l'écrivain Fernand Séverin établit une liste de personnalités étrangères qui devaient se prononcer « sur le rôle international de la langue française ». Le premier nom cité est celui de Georg Brandes[4]. Si cet événement n'était pas très important, il prouve quand même que Brandes ne s'était pas évanoui dans la mémoire des Belges.

Pour qui le cœur de Brandes battait-il le plus fort ? Penchait-il pour les Wallons, inspirés par la France et orientés vers l'Europe, ou pour les Flamands, plus lourds et moins raffinés ? Il dit très élégamment que les deux groupes lui sont également sympathiques. Mais il y a évidemment des raisons différentes à la base de son vif intérêt pour les deux milieux. Il était attiré par le mouvement flamand à cause de sa lutte pour la souveraineté nationale et était séduit surtout par la mentalité commerçante et libérale qui régnait à Anvers. Par contre, il ne pensait pas grand bien de la population rurale catholique, « qui est devenue de par des siècles d'oppression un veule

---

[1] Georg Brandes, *Paul Claudel*, dans *Samlede Skrifter*, t. XIV, pp. 105-110.
[2] A. Verbruggen à Georg Brandes, Brandes-Arkivet, Det kgl. Bibliotek, Copenhague.
[3] Lettre d'E. Verhaeren à Georg Brandes, Brandes-Arkivet, Det kgl. Bibliotek, Copenhague.
[4] Lettre de Fernand Séverin à un inconnu, Archives et Musée de la Littérature, Bibliothèque Royale Albert Ier, Bruxelles.

instrument du clergé »[1] et qu'il considérait comme « profondément ignorante et épouvantablement superstitieuse »[2]. Les Wallons, en revanche, avaient gagné sa sympathie parce qu'il se sentait à l'aise parmi eux. Ils étaient en effet contaminés par la libre pensée française et le républicanisme, ce qui correspondait au propre crédo idéologique de Brandes.

Toutefois, Brandes confia à Georges Noufflard, un de ses amis fidèles, que, alors qu'il avait écrit nettement plus sur la France que sur tous les autres pays réunis, il était très peu connu dans la tradition de la critique française. Il en allait tout autrement en Belgique. Il déclarait avec fierté : « Quand j'avais écrit un seul article sur les Flamands, on était prêt à m'ériger des statues en Flandre ; tous les poètes m'envoyaient leurs œuvres, tous les journaux parlaient de moi »[3].

Dans l'introduction à son essai sur la Belgique, Brandes affirme qu'un voyageur averti devrait toujours avoir sur soi deux montres, l'une fonctionnant à l'heure de son pays d'origine, l'autre réglée sur le pays que l'on visite. Ainsi serait-il toujours en mesure de s'investir suffisamment dans le pays étranger pour le comprendre vraiment et garder quand même la virginité d'esprit nécessaire pour l'apprécier et peut-être le juger[4]. Il apparaît que Brandes a essayé de mettre en pratique ses principes.

[1] Georg Brandes, *Belgien*, dans *Samlede Skrifter*, t. XI, p. 217.
[2] Idem.
[3] Lettre de Georg Brandes à Georges Noufflard, 26.1.1888, cf. *Correspondance de Georg Brandes*, Lettres choisies et annotées par Paul Krüger, I, *La France et l'Italie*, Copenhague, 1952, p. 131.
[4] Georg Brandes, *Belgien*, op. cit., p. 215.

GEORG BRANDES
Essais et correspondance

La Belgique[1]

On ne sait pas toujours très bien pourquoi on se décide à voyager. On le fait quand on en ressent le besoin ; le besoin de partir, de s'arracher à son train-train quotidien, de vivre aujourd'hui la vie de plusieurs semaines, voire de plusieurs mois. Si on a la chance d'être connu là où l'on se rend, on aura le plaisir de s'asseoir chaque jour à la table d'une autre famille, jusque-là inconnue ; en peu de temps on enrichit son expérience de nombreuses impressions nouvelles ; on mène une existence infiniment plus riche, que l'on ne perçoit par ailleurs que lorsqu'on est pris d'un sentiment profond ou d'une puissante créativité intellectuelle.

Mais nul ne ressentira un véritable plaisir du voyage s'il n'est pas prêt à recevoir les impressions, ni d'ailleurs si sa propre personnalité est trop faible par rapport aux impressions reçues. Il faut s'immerger entièrement dans l'expérience nouvelle, tout en préservant son moi.

Lorsque je partis en voyage un soir de juin 1891, je rencontrai un Ecossais dans le train, un homme des plus ordinaires, qui faisait le tour de l'Europe du Nord en voyage d'affaires. Il avait une montre dans la poche de son gilet, une autre dans celle de son pantalon. Dans celle-ci, il avait une simple montre Waterbury qu'il réglait constamment d'après les diverses heures des régions et pays traversés. Mais, dans le gilet, il portait une élégante montre anglaise au bout d'une belle chaîne ; cette montre-là, il n'y touchait pas et, pendant tout le voyage, elle lui donnait invariablement l'heure de son pays natal. C'était authentiquement britannique.

Le voyageur devrait ainsi toujours emmener deux montres, s'investir suffisamment dans le pays étranger pour le comprendre vraiment et garder quand même la virginité d'esprit nécessaire pour l'apprécier et peut-être le juger.

---

[1] Article publié dans *Kjøbenhavns Børs-Tidende*, 2.7.1891 et 17.7.1891 et réédité dans *Tilskueren* (L'Observateur), février-mars 1892, pp. 156-181. Voir aussi dans les *Samlede Skrifter*, t. IX, pp. 207-214.

1

Les Pays-Bas m'attiraient. Depuis trop longtemps je ne les connaissais que de nom. Ce qui m'attirait, c'était ma passion ancienne mais vivante pour l'art flamand et hollandais, mon travail plus récent sur la langue et la poésie flamandes, le fait tout simplement qu'il existait de petits peuples comme les Scandinaves, avec des littératures dans une langue apparentée à la nôtre. Il me semblait qu'il devait y avoir là des similitudes avec notre situation tant vers l'extérieur que vers l'intérieur ; et cette production littéraire n'avait eu aucune réciprocité avec la nôtre au cours de toute l'époque contemporaine.

Pourtant les Pays-Bas ont été dans le passé d'une importance non négligeable pour nous, tant sur le plan politique qu'économique ou artistique. Il y eut Christian II et ses Dyveke, Sigbrit et les paysans d'Amager, Christian IV et Rosenborg, Frederiksborg, la Bourse et la musique flamande. Il y a la flotte de Tromp et de Ruyter, les peintres néerlandais appelés par les rois du Danemark, et les peintres danois, élèves des maîtres néerlandais. S'il y a eu des contacts, la véritable vie culturelle néerlandaise n'a influencé le Danemark que très peu et de moins en moins ; les littératures nationales sont restées soigneusement isolées.

Le peuple belge est divisé en deux, les Wallons et les Flamands, qui s'affrontent âprement, dans la mesure où les Flamands aspirent à ce que leur langue soit mise sur un pied de totale égalité avec le français, alors qu'elle a été longtemps considérée comme un dialecte pour le peuple et que les Wallons le pensent encore. Toutefois les rapports entre les deux peuples ne sont en rien comparables avec les relations entre Français et Allemands en Alsace ou la situation des Russes et des Polonais en Pologne. En privé, Wallons et Flamands se traitent en concitoyens, voire — ce qui n'est pas rare — en amis ; ils ne s'affrontent que comme groupes politiques et se donnent des sobriquets : flamingants et fransquillons.

Mais cette division politique se traduit aussi par une division religieuse. Dans ce pays, les partis politiques correspondent exactement aux convictions religieuses. Les noms des partis eux-mêmes sont éloquents : « les Catholiques » ou « les Libéraux », c'est-à-dire les partisans de l'Eglise et les libres-penseurs, qui se combattent avec une haine passionnelle. Or, à la Chambre, il n'y a pas moins de cent libéraux wallons, alors qu'il n'y a pas un seul libéral flamand ; on pourrait donc croire que le mouvement français est totalement libéral, le mouvement flamand entièrement religieux. Cela paraît d'autant plus singulier que les Wallons s'appuient sur la France, qui est quand même avant tout un territoire catholique, alors que les Flamands se réclament de la Hollande qui, bien que la population soit mélangée, se pose en puissance protestante.

Cette situation — comme toutes les situations de ce genre — ne s'explique que par l'histoire. Les Wallons sont, dans leur essence, un peuple qui a été fortement influencé par les libres-penseurs et les républicains français. D'autre part, il y a la vaste population rurale des Flandres et du Brabant, qui représente la majorité des Flamands. Cette population rurale, profondément ignorante et épouvantablement superstitieuse, est devenue de par des siècles d'oppression un veule instrument pour le clergé. En fait, elle est plutôt païenne que chrétienne : ses coutumes et cérémonies, les prières aux carrefours, l'adoration de figurines (des fétiches), qui se sont perpétuées depuis les temps anciens sous des formes à peine modifiées, sont justement des usages que combattaient les plus anciens apôtres chrétiens (saint Eloi et les autres). Il y a encore des régions où les prêtres utilisent pour bénir non pas une croix, mais un marteau.

Ce sont les voix de cette population rurale qui écrasent les votes des citadins flamands libéraux. Il n'y a que la ville d'Anvers qui vote majoritairement libéral, mais les votes libéraux sont noyés sous ceux des paysans catholiques.

2

Liège, capitale des Wallons, est une ville purement française, où personne, pas plus au centre qu'à la périphérie, ne parle, ni même ne comprend un mot de flamand. Si on monte à l'énorme citadelle, on voit la ville blottie au fond de la vallée, un peu comme on domine Stockholm depuis la colline de Hissan. On y compte une trentaine d'églises catholiques, deux protestantes et, au centre de la ville, la cathédrale qui semble dominer tout. Le cœur de la cité est traversé par les méandres du large fleuve qu'est la Meuse, que franchissent six ponts et passerelles ; parmi eux les ponts de fer, qui vus d'en haut ressemblent à des toiles d'araignées.

Tout autour de Liège, les grandes usines crachent des flammes. Dans la ville même, les travailleurs crachent le feu ; ils sont surmenés et surexcités. La preuve toute récente en sont les grandes grèves avec manifestations dans les rues et affrontements avec les forces armées.

L'Université est vieille et sombre ; c'est un bâtiment usé avec comme d'habitude des murs chaulés et nus et des bancs en bois. Mais il n'y a ici que le siège de la faculté de philosophie, dont les membres et les étudiants sont peu respectés. En Belgique actuellement le pouvoir religieux encourage toute forme de vie intellectuelle qui ne soit pas liée aux sciences naturelles : on enseigne ici une philosophie d'Etat officielle, basée sur la vieille sagesse

sélective de Cousin. Le professeur de littérature moderne, un homme érudit, allemand de naissance et qui s'appelle Kurth, ne va guère au-delà de Dante. On peut qualifier d'exceptionnel le fait qu'un jeune universitaire, Charles Saroléa, ait publié un bon livre sur Hendrik Ibsen. Dans la salle de lecture de l'Université, on trouve une demi-douzaine de mensuels catholiques, mais, parmi les plus modernes, il n'y a que les plus connus et les plus conservateurs : la *Revue des deux mondes* (pas la *Nouvelle Revue*), le *Edinburgh Review* (pas le *Fornightly*) et pas un seul périodique flamand. Sur le plan philosophico-littéraire, c'est le règne de l'immobilisme le plus total.

En revanche, les sciences naturelles sont florissantes. Les professeurs de ces disciplines disposent chacun d'un bâtiment monumental avec laboratoires, musée et logement gratuit pour le professeur lui-même. Il y a sept immeubles d'apparat pour les sciences suivantes : zoologie, physiologie, anatomie, botanique, chimie, pharmacie et électrotechnique. Ce dernier institut a été offert à la ville par M. Montefiore, un des plus riches citoyens liégeois, qui avait invité à ses noces d'argent, l'été dernier, l'ensemble du parti libéral, soit quelques milliers de personnes.

Le revenu annuel des professeurs est de 16 000 francs belges en numéraire, auxquels s'ajoutent des revenus accessoires de natures diverses. Il est relativement facile d'accéder au professorat dans ce petit pays qui compte quatre universités, beaucoup de bons postes bien payés et relativement peu de candidats. Cet accès facile à la promotion, à part ses avantages, a l'inconvénient de raréfier l'originalité plus encore qu'ailleurs.

Liège est caractérisée par un patriotisme local très développé. On se targue d'être non pas Belge, mais « Liégeois pur sang », c'est-à-dire d'avoir du sang purement wallon dans les veines. Jadis Liège a d'ailleurs été la capitale de presque toute la Belgique actuelle et les princes-évêques étaient des hommes particulièrement puissants et belliqueux ; de Quentin Durward, on se souviendra du sanglier des Ardennes, un homme avec qui il ne fallait pas plaisanter. Ceux qui sont nés ici considèrent Liège moins comme leur ville que comme leur patrie et ils n'aiment pas aller habiter ailleurs. Le professeur de sanscrit à l'Université de Bruxelles, lors de sa nomination, demanda à donner ses cours dans la capitale les vendredis et samedis, de façon à pouvoir habiter ici les autres jours ; et c'est un homme très jeune qui n'est pas, en raison de son âge, ennemi du changement. Dans cette partie de la Belgique, on entend parler partout et à tout propos de « mon pays », même de « ma patrie » pour désigner la région où l'on est né.

Le fils le plus célèbre de la ville est le compositeur Grétry, qui, pour le reste, vécut en France. Son souvenir est honoré par une statue et dans son sillage s'est développée une riche vie musicale.

Les environs de Liège sont encore plus beaux que la ville elle-même. Montagneux et couverts de forêts, ils rappellent par endroits la Suisse saxonne. Dans la vallée de l'Amblève, à Coo, la rivière se jette en deux fortes cascades à travers des gorges creusées dans la falaise, dont l'une a été élargie en arc artificiel. Les deux chutes sont à la fois hautes et larges, mais ne sont pas aussi sauvages que celles de Trollhätta et n'ont ni le caractère grandiose ni l'empreinte de la beauté enchanteresse et pittoresque des cascades de Tivoli. Est-il vraiment impossible que Ruysdael les ait vues ou est-ce uniquement sur les tableaux norvégiens de Everdingen qu'il a vu ces chutes qu'il ne s'est jamais lassé de peindre avec tant de virtuosité?

A Liège s'est tenue une grande exposition congolaise. Comme on le sait, le Roi des Belges s'est constitué en Afrique un domaine qui est 15 fois plus grand que son royaume en Europe, afin de donner à son pays si fortement peuplé un débouché pour son esprit d'entreprise. Il a tout payé de sa propre poche, qui était d'ailleurs bien garnie grâce d'une part à l'héritage paternel et d'autre part à sa plantureuse liste civile. L'entreprise commence à présent à être rentable pour lui; il est gros actionnaire dans toutes les sociétés congolaises.

Le but de l'exposition congolaise était d'une part d'élargir l'intérêt pour les affaires africaines, d'autre part de donner aux commerçants liégeois l'occasion de promouvoir les marchandises qu'ils exportent au Congo. Les armes et instruments de musique qu'on y voyait étaient déjà connus des musées ethnographiques. Mais ce qui était amusant, c'était la caricature sculptée sur bois d'un soldat indigène en service européen; elle était tellement bien faite et tellement malicieuse qu'elle montrait le mépris du nègre libre pour son compatriote ayant l'habitude des coups. En revanche, on peut qualifier d'intéressante une paire de fétiches de guerre indigènes, de petites figurines en bois avec d'affreux visages sanguinaires; tout le corps était planté de dents d'animaux et de clous, sans doute pour souhaiter le même sort à l'ennemi.

Ce n'est pas sans inquiétude que la Belgique a vu son Parlement accepter l'offre du Souverain de transférer à l'Etat la propriété de l'« Etat libre du Congo ». La crainte était que la Belgique neutre pourrait souffrir de complications politiques au niveau européen, surtout s'il devait s'avérer que la France avait déjà acquis un droit de préemption au cas où la Belgique devrait procéder à la vente.

Liège est fière de n'avoir jamais envoyé aucun catholique au Parlement. Lorsque le gouvernement clérical est arrivé au pouvoir, la grosse majorité des 1 500 étudiants de l'Université était libérale. Grâce aux révocations et aux nominations de professeurs, le gouvernement est parvenu, au

cours de ses huit années de pouvoir, à créer une université presque totalement cléricale. L'Université de Louvain est quant à elle tout à fait catholique. Par contre, l'Université de Gand et l'Université libre (c'est-à-dire créée par des particuliers) de Bruxelles sont indépendantes sur le plan scientifique. Toutefois ces universités sont françaises. Le parti flamand ne dispose d'aucun organe scientifique. On a certes créé il y a quelques années une Académie flamande à Gand comme pendant à l'Académie française de Bruxelles, mais, cette académie étant purement cléricale, aucun des dirigeants du parti flamand n'a voulu y entrer, de sorte que, dès sa création, elle a sombré dans le mépris. Un seul flamingant connu, l'archiviste anversois C.J. Hansen, y a demandé et obtenu une charge, ce qui l'a isolé de façon presque gênante au sein des milieux flamands.

3

Il faut quelques heures seulement au voyageur pour se rendre de Liège à Anvers, un monde totalement différent. Tout ce qui a trait à la vie culturelle et civile est aussi flamand ici que roman là-bas. La Belgique a ceci de particulier que, sur un territoire aussi petit, elle rassemble deux populations en opposition, deux langues avec leurs dialectes et deux littératures captivantes ; mais en même temps elles sont étroitement liées dans la vie publique et sociale. A Anvers, on se trouve en vieux terrain flamand. Ici tout est « vlaams », simplement avec un petit côté curieusement anglo-saxon. Les personnes instruites parlent toutes, outre le français et le flamand, un anglais pur comme on en entend rarement dans un pays non anglophone ; les liens avec l'Angleterre sont si vivants que même les basses couches de la population parlent couramment une sorte d'anglais. Tous les étrangers se font systématiquement aborder dans cette langue par l'homme de la rue.

Mais quelle richesse inépuisable que cette terre flamande ! Que n'a-t-elle pas dû se laisser fouler sans que son pouvoir germinatif n'ait été anéanti pour autant ! Alors que, à la suite des persécutions religieuses, la fertilité flamande semblait réduite à néant, c'est justement ici que sont nés les artistes qui, de nos jours, sont les gloires de la Flandre ; et chaque fois que ce pays presque constamment opprimé est passé des mains d'un maître étranger à celles d'un autre, il a ressurgi de ses cendres. Ce peuple doit être d'une ténacité et d'une fougue comme peu d'autres pour conserver encore son identité, alors que, au cours des temps modernes, il n'a presque jamais été indépendant. Il a vécu sous les dominations espagnole, autrichienne, française, hollandaise et — plus récemment — wallonne. Quand il était exploité,

il a fait de la résistance et il a succombé ; mais, malgré son avilissement, il a gardé une réserve secrète de vitalité.

Il est peu de pays où un début de mouvement de la Réforme ait été anéanti dans le sang et dans l'horreur aussi profondément qu'ici. Le protestantisme a été éliminé bien plus fort qu'en France. A Audenaerde, lorsqu'on a voulu me montrer la chose la plus curieuse de la région, on a attelé une voiture et on m'a conduit à plusieurs milles dans la campagne, dans le petit village de Sint-Maria-Hoorebeke pour me montrer une communauté protestante. J'avais devant moi les derniers descendants des Gueux, qui s'étaient battus là sous le commandement de Bloemaert. C'était une petite communauté protestante pauvre, rassemblée autour d'une petite église de fortune, qui ressemblait à une école de village. Le nom de Bloemaert était encore porté par le jeune président qui, avec ses traits fins et ses belles mains, se distinguait nettement des paysans. Les persécutions les plus atroces ne leur ont pas fait renier leur foi. Ces pauvres gens vivaient encore dans le souvenir très vif de leurs luttes et racontaient notamment que, de mémoire d'homme, les catholiques, par fanatisme religieux, avaient exhumé les morts du cimetière et les avaient placés le dos à la porte de l'église. Il est étrange de nos jours d'imaginer une telle haine théologique fondée sur des divergences dogmatiques entre catholiques et calvinistes, qui nous semblent aujourd'hui bien minces.

A l'époque de la terrible tyrannie espagnole, tous ceux qui pouvaient porter les armes, tous ceux qui avaient courage et endurance s'en allèrent au Nord rejoindre l'armée hollandaise. Plus tard, alors que la répression culturelle continuait, tous ceux qui savaient penser et chercher, écrire et enseigner émigrèrent en Hollande. Il fut un temps où l'Université de Leyden ne comptait pas moins de 17 professeurs flamands.

C'est avec nostalgie que les Flamands ardents et insatisfaits disent aujourd'hui : « Nous sommes malheureusement les descendants de ceux qui, il y a 300 ans, sont restés, de ceux qui étaient trop faibles ou trop peureux ou trop innocents ou trop épuisés pour quitter le pays ». Il n'est donc pas étonnant qu'un peuple qui a souffert pendant des siècles sous le joug de la domination étrangère porte aujourd'hui encore dans bien des domaines les cicatrices de l'assujettissement. On pourrait plutôt s'étonner qu'une grande ville comme Anvers, qui est tout à fait flamande, vote cependant contre le pouvoir clérical.

« La nouvelle Carthage » est le nom qu'a donné à la ville d'Anvers un de ses fils, non par flatterie, mais plutôt par colère et par fierté. Il y a du vrai dans le nom choisi par Georges Eekhoud. La ville, qui fut jadis également célèbre pour le commerce et l'art, vit de nos jours la vie intense

d'un centre commercial et industriel. Son port et son commerce sont internationaux. Anvers était déjà importante avant que Londres ne devienne une ville commerçante. Après le blocus maritime des Allemands pendant la guerre de 1870-71, la ville est redevenue particulièrement florissante. Il est presque symbolique que la Bourse ressemble à une immense tente de fer déployée dans laquelle on pénètre par les quatre points cardinaux.

Le port, situé sur le fleuve, l'Escaut, avec son ancienne forteresse espagnole sur la rive, a quelque chose d'impressionnant, même pour celui qui a déjà vu la Tamise. Pour se faire une idée des quantités de marchandises qui y sont importées et exportées, il faut faire le grand tour de tous les bassins de l'Escaut avec leurs hangars en fer et leurs entrepôts. Il faut avoir vu le panorama sur les forêts de mâts, mâture contre mâture, aussi loin que porte la vue ; il faut avoir mesuré d'un coup d'œil ces montagnes de fûts de pétrole, ces stocks de bois exotiques, et observé la sympathie constante avec laquelle la population voit sortir du port chaque grand voilier, pour avoir une image exacte de ce qu'Anvers représente en tant que ville de commerce, à savoir un monde de puissance commerciale, rude, aimant l'argent et infiniment fort.

Anvers est la ville portuaire internationale de Belgique. Le dernier vaurien sur le port parle plusieurs langues. Les gens qui traitent constamment et directement avec les bateaux étrangers comprennent aussi bien les Espagnols et les Anglais que les Suédois, les Norvégiens ou les Danois et les Français qui accostent sur les rives de l'Escaut.

Le commun des hommes ne parvient évidemment pas à participer à la chasse à l'argent que mènent les classes moyennes. Cela donne une impression joviale et insouciante. Quand, par un beau soir d'été, on traverse le fleuve par le ferry à vapeur afin de jouir depuis l'autre rive de la vue sur la ville et ses environs, l'ambiance évoque les vieilles kermesses. Sur le bateau, les passagers sont tellement serrés les uns contre les autres qu'on ne peut presque pas bouger d'un centimètre et ils entretiennent de toutes parts la conversation animée typique des Flamands. Sur l'autre rive, on joue de la musique et on chante ; et le soir, quand on rentre des lieux de divertissement, on traîne dans les rues, en bandes, menées par ceux qui chantent et font de la musique, sans pour autant que la police ne s'en mêle. Finalement on a l'impression à l'étranger que le Danemark, la Prusse et la Russie sont les pays d'Europe où la vie à l'extérieur est la plus limitée. Tout le monde sait quel a été le rôle d'Anvers comme ville d'art ; c'était le cœur de l'école de peinture flamande. Ce n'est pas sans raison que les places et marchés sont ornés de statues de Quentin Metsys, Rubens, Teniers et autres Jordaens. Elles représentent le souvenir des grands moments de la ville. C'est l'art avant tout autre pouvoir qui a donné à la Flandre son envergure.

Anvers est la ville de Rubens, son pays natal ; c'est ici que se trouva son berceau et c'est ici que se trouve sa tombe. Anvers possède peu d'œuvres de Rubens par rapport à Munich ; il y en a à peine autant qu'au Louvre. Mais c'est ici que sont exposés son chef-d'œuvre, la Descente de Croix, et, au rez-de-chaussée du Musée, la collection complète (constituée et classée par Max Rooses) de gravures ou — dans les cas où elles font défaut — des photos de l'œuvre complète de Rubens (plus de 1 100 feuillets). On voit aussi la belle maison paternelle sur la Place du Meir, ainsi que les vestiges de sa propre maison dans une rue latérale toute proche ; c'est la ville où il a débuté et où il a travaillé le plus longtemps.

On s'attarde longuement dans la cathédrale — des heures d'affilée — devant la Descente de Croix ; Fromentin, avec ses particularités, voulut sérieusement lui préférer son pendant, la Crucifixion, une toile bien moins importante. Quelle puissance et quelle vérité dans cette œuvre éternelle ! Ici — et ici seulement ou presque — Rubens est tendre, voire délicat dans sa puissance. Que de naturel dans le mouvement de cet homme qui tient le linceul dans lequel on descend le corps ; quelle expression dans la posture de Marie-Madeleine qui soutient tendrement la jambe au pied blessé, bleui et perforé, qui frôle ses épaules nues presque comme une caresse ! Toute la sensibilité fugitive de Rubens, qui apparaît si rarement, se retrouve dans cet effleurement imperceptible, qui en dit long sans en dire trop et qui touche l'âme du spectateur.

Et même le panneau central — en raison de la nature du thème — n'est pas aussi frais, printanier et resplendissant de santé que le volet gauche qui représente la *terrible* visite de Marie à Elisabeth, un régal pour la vue.

Rubens, le dramaturge déguisé en coloriste, est l'expression de la richesse du sol flamand et de l'ardeur du peuple flamand, si actif, si travailleur et si artistique. Quand on est jeune et qu'on aime tout ce qui est coloré et charnel, on ne peut être que frappé d'admiration. Rubens impose par son trop-plein de force et sa splendeur des couleurs de la tempête. Après, l'admiration demeure ; mais Rubens n'est pas de ceux qu'on vient à aimer vraiment. Il fut un grand maître sans être un grand cœur. Il a l'esprit artistique, l'intelligence, le génie, la virtuosité, une perception pénétrante et une créativité multiple, mais il n'a pas de sensibilité et il ne faut pas chercher chez lui le sentiment. On en est d'autant plus surpris quand on découvre subitement ce sentiment, vrai et riche, comme dans la Descente de Croix, cette merveille dont la Terre ne possède pas sept pareilles.

A Anvers, la langue flamande est tellement prédominante que, quand il y a des rassemblements, on n'entend pratiquement pas un mot de français. Toutefois, la population des faubourgs ne parle pas le flamand, mais l'anver-

sois, un dialecte «mal sonnant».

Anvers est le siège principal des activités linguistiques et littéraires des flamingants. Il s'y déroule — tantôt à découvert, tantôt clandestinement — un combat pour vaincre et écarter la francité, et les Néerlandais du Sud font preuve vis-à-vis des étrangers qui apprennent leur langue et lisent volontiers leurs livres, de la bienveillance d'un peuple petit et combatif.

Même ce que l'on appelle le flamand n'est au fond qu'un dialecte qu'on veut à tout prix imposer comme langue littéraire ; en Brabant on parle déjà un autre dialecte, plus à l'Est encore un autre. Les objections des opposants sont donc de la même nature que celles qui se manifestent à l'égard de la «langue nationale» en Norvège. Il faut remarquer qu'une langue littéraire naît toujours quand un dialecte s'impose au détriment des autres ; on l'a vu en Allemagne, quand Luther a fait du plus affreux dialecte allemand, le saxon, la langue littéraire de tout le peuple allemand.

Le mouvement flamand a ses convaincus, ses croyants, ses enthousiastes et ses fanatiques. Il est si naturel et justifié qu'il doit avoir un avenir devant lui, alors que son présent n'est pas brillant ; actuellement il est presque à l'arrêt.

Pour les tenants du mouvement, la révolution de 1830, qui a enfanté la Belgique, fut une bêtise et une catastrophe. Si elle fut certes causée par une série d'actes irréfléchis et provocateurs de la part du gouvernement néerlandais, les agitateurs français et les capitaux anglais ont été les instruments extrêmement efficaces de son déclenchement. Deux faits ont largement contribué à la produire : d'une part, la haine du clergé catholique pour la Hollande anticléricale et, d'autre part, la répugnance des grandes puissances étrangères à voir dans les Pays-Bas une nouvelle puissance relativement grande. Au fond, ce fut une révolution purement théologique contre les libertaires, comme celle du siècle dernier en Belgique contre l'empereur Joseph II lorsqu'il tenta d'introduire des réformes. Elle se déroula sous la direction du clergé et ce sont finalement l'égoïsme français et la jalousie anglaise à l'égard des Pays-Bas qui en ont récolté les fruits.

Il est aisé de comprendre pourquoi les amis du mouvement flamand regrettent profondément cette révolution. Ces hommes constatent aujourd'hui encore avec nostalgie que, depuis, la Hollande a gardé une certaine rancœur à l'égard de la Belgique et ne considère toujours pas ceux qui parlent et écrivent le flamand comme des frères et des égaux. Mais plus significative est la tendance, même parmi les Wallons, à considérer la révolution à laquelle la Belgique doit son indépendance comme une entreprise stupide et néfaste. C'est elle qui donna aux Belges leur hymne national, la Brabançonne, un texte fade sur une musique fade, composée par un acteur du théâtre français

à Bruxelles, c'est un chant qu'aucun flamingant n'entonnera jamais. Non, si les flamingants sont bien en train, ils chanteront soit l'hymne national néerlandais (d'ailleurs en tous points aussi médiocre), le « Wien Neerlandsch bloed dooer de aadren vloiet » de 1814, soit le vieux chant de guerre des Gueux datant de 1570 (« Help nu u zelf »), soit encore la naïve chanson populaire du Transvaal de 1830 :

« Di vierkleur van ons dierbaar land,
Di waai weer o'er Transvaal »,

écrite dans une sorte de touchant petit nègre hollandais, sans déclinaisons.

Ce que veulent ces hommes, c'est simplement conserver leur langue, la remettre à l'honneur, maintenir ou créer des liens avec leurs frères de langue en Hollande. La différence entre le flamand et le hollandais n'est d'ailleurs guère plus importante qu'entre le norvégien et le danois parlés. Alors qu'en Norvège toutes les évolutions linguistiques vont à l'encontre du danois, les Flamands ont harmonisé l'orthographe avec la Hollande.

Les flamingants des couches sociales supérieures sont des hommes enthousiastes et éloquents. Ils sont fiers de leur peuple, de leur pays, de leur art. Ils souffrent de la domination de la langue française et nourrissent un amour exalté pour leur propre langue.

Parmi les plus éminents flamingants anversois, il faut mentionner l'adorable Rosseels, le patriarche du mouvement flamand, un vieux poète et narrateur aux cheveux blancs, devenu directeur du Musée Plantin-Moretus ; ensuite l'historien d'art Max Rooses, conservateur du même musée, si joli et instructif, qui se trouve dans le bâtiment même où vécut le célèbre imprimeur Christophe Plantin, son beau-fils Jean Moretus et ses descendants de 1576 jusqu'en 1876. C'est un véritable trésor d'œuvres d'art et de souvenirs historiques que Rosseels et Rooses ont quotidiennement sous les yeux. On se plonge dans l'atmosphère rien qu'en s'arrêtant dans la cour du bâtiment et en regardant les élégantes colonnes qui supportent les arcades sur lesquelles repose le musée avec ses vieux murs rouges, complètement recouverts de plantes grimpantes qui entourent les fenêtres aux vitres enchâssées dans le plomb. Et l'intérieur est un vrai petit Rosenborg, avec ses pièces artisanales et ses œuvres d'art de premier rang.

Alexandre Kielland, qui a décrit le musée dans son amusant et curieux livre *Des hommes et des animaux*, n'a pas rendu justice à la dynastie d'imprimeurs qui l'a fondé. Il se trompe lorsqu'il écrit : « Pas un tableau, pas un souvenir, pas une trace dans cet univers d'imprimeurs de ceux sur les pensées desquels repose toute cette magnificence. » Il y a des tableaux

d'orientalistes, de philologues, de géographes et de médecins des temps anciens. Ces imprimeurs n'étaient pas des ignares qui se sont enrichis en exploitant les génies. C'étaient des hommes de bien et plusieurs furent poètes et savants. Qu'on lise simplement le petit recueil — si délicieusement présenté — des poèmes du fondateur Christophe Plantin, que Max Rooses a édité et que la direction de l'Imprimerie nationale à Lisbonne a mis un point d'honneur à imprimer aussi joliment que possible. Il y a parmi ces rimes des vers qui ne porteraient pas ombrage à un quelconque poète professionnel. Je ne citerai que le sonnet « Le bonheur de ce monde ». Kielland a par trop jugé la situation de l'imprimerie à l'époque à la lumière de temps plus récents.

Max Rooses voue à Rubens une véritable passion : C'est lui qui a rassemblé la collection complète de ses œuvres en reproductions et il est l'auteur de cet ouvrage colossal qu'est *L'œuvre de Rubens*. Il écrit avec une égale facilité le français et le flamand et il faut dire que, dans sa bouche, cette dernière est une bien belle langue.

Parmi les meilleurs hommes du mouvement flamand, il faut compter également Frans Gittens, un homme d'entreprise. Il est membre actif du conseil communal. Il a conçu à lui seul et fait réaliser l'idée de l'Exposition universelle d'Anvers, qui fut tellement avantageuse pour la ville il y a quelques années. Il a écrit les meilleures pièces de théâtre que compte la littérature flamande, des drames historiques pour la plupart, des études dans le style shakespearien, dont les meilleures sont *Parisina* et *Jane Shore*, toutes deux jouées au théâtre flamand d'Anvers (Nederlandsch Schouwburg).

Ce n'est cependant que depuis peu que les Belges qui parlent le flamand ont un théâtre national. Il fut inauguré en octobre 1853. Anvers avait néanmoins déjà fourni avant cela des contributions considérables à l'art dramatique des Pays-Bas. Le fondateur de la littérature hollandaise, Just van Vondel, naquit à Cologne de parents anversois. Son style dramatique fut influencé par l'étude de Sénèque, mais il est considéré comme l'écrivain national néerlandais par excellence. Il occupe également une place importante au niveau européen, notamment par sa profonde influence sur Milton. Willem Ogier est en ordre d'importance le deuxième dramaturge qu'Anvers ait produit ; une de ses pièces fut montée il y a quelques années dans son village natal, en plein air, sur une scène dans le style d'antan. Ensuite l'art dramatique s'éteignit subitement en Hollande et en Belgique. Ce que fit ici le catholicisme fanatique avec une tyrannie politique des plus dures, le fanatisme protestant le fit à lui seul en Hollande. Pendant les siècles où l'influence du théâtre français dominait l'Europe, le théâtre du cru aux Pays-Bas était au creux de la vague. Même dans les villages des Flandres, c'était Voltaire qu'on jouait. C'est alors que le mouvement de libération

linguistique débuta sous l'impulsion du tenace et obstiné Willems, qui raviva l'intérêt pour la vieille littérature flamande. Le sol flamand a vu naître des poètes (comme van Duyse), des narrateurs (comme Conscience). Les anciennes « Chambres de rhétorique » ont repris vie et les premières pièces originales ont été écrites par Jacob Cats à Bruxelles, Edward Rosseels (*De Muziekles*), van Duyse (*Rubens' Menschlievendheid*). Finalement, en 1853, le Théâtre National était fondé à Anvers avec une troupe d'acteurs, composée des membres de trois sociétés dramatiques d'Anvers et de Gand.

La maison de Gittens est modeste, mais pleine de bon goût. Elle est composée de petites cabines de bateau où chaque pièce est aménagée ou décorée de façon tout à fait originale : des fauteuils aussi larges que des lits matrimoniaux français, des tableaux rares, des fenêtres bariolées couvertes d'images et d'inscriptions qui rappellent la vie du maître de maison, des tapis vivants dans le style Kakemono reprenant les noms des grands dramaturges entre les arabesques, une petite cour qui ressemble à un jardin avec quelques statuettes dans des niches, le tout minuscule, mais original et amusant.

Gittens est né Français et n'a appris à écrire le flamand que relativement tard. Il a le don des langues, si fréquent chez les Néerlandais, et parle par exemple aussi bien le norvégien que le suédois, et ce avec une étonnante facilité et une totale correction.

Une autre figure de proue du parti est Jan van Ryswyck, avocat et membre du conseil communal d'Anvers ; il a d'une certaine façon pris sa position dirigeante en héritage de son extraordinaire père, Théodore van Ryswyck, qui, en son temps et dans la haine et la méconnaissance, a poussé le mouvement flamand qui était encore tout jeune. Dans la maison du fils se trouve une statuette du père ; c'est une des plus étranges et des plus vivantes que j'aie vues au cours de ma vie. Il est représenté marchant, habillé d'un manteau d'été ouvert et couvert d'un chapeau de soie poussé sur la nuque, balançant sa canne. Van Ryswyck junior est un homme à l'esprit posé et ferme, à l'humeur gaie et au calme imperturbable, qui aura toujours de l'ascendant sur un groupe d'hommes du Nord.

A côté de ces hommes, il y a des écrivains, comme l'excellent auteur lyrique Pol de Mont, comme Vuylsteke ou de Geyter, des savants comme Fredericq le Gantois ou Sabbe le Brugeois, des compositeurs tels Peter Benoît, qui est tellement passionné qu'il ne mettra jamais en musique un texte qui ne soit écrit en flamand ; autour de ceux-ci, une foule de jeunes exaltés, des hommes de la trentaine, des physiques carrés, des têtes claires, des langues acérées avec un sentiment national parfois fanatique.

Tout ce mouvement est naturel dans le fond, toutefois on ne peut nier que souvent, dans ses manifestations extérieures, il paraît artificiel. Beaucoup

de gens ont adhéré au mouvement par conviction, alors que, de par leur naissance et leur éducation, ils auraient occupé une autre place. Gittens a appris le flamand trop tard pour l'écrire vraiment comme un indigène. Helene Swarth a composé ses poèmes pendant plusieurs années en français, jusqu'à ce que Pol de Mont la convainque d'écrire en flamand. La situation de ces gens rappelle les Fennomans, Suédois d'origine. Encore maintenant, les fransquillons prétendent avec une exagération amusante, que, quand les Flamands doivent dire quelque chose en vitesse à leur femme, ils le disent en français.

Le flamand étant une langue utilisée par choix ou par volonté délibérée, il comporte aussi des lacunes. Parmi les plus anciens écrivains flamands, certains, comme Jan van Beers par exemple, en sont restés au fond à Millevoye (mort en 1816) à une époque où la poésie française avait déjà dépassé Victor Hugo. Van Beers et ses amis écrivaient dans leur jeune langue des élégies et de petits poèmes mélancoliques dans le style ancien. Aujourd'hui encore il y a des esprits qui accordent tellement d'attention à se libérer du français qu'ils ne pensent même plus à la libération du contenu intellectuel. Mais ce n'est évidemment pas en la comparant à Victor Hugo ou à ses successeurs qu'on fondera une poésie néo-flamande. Il est inévitable d'ailleurs que ce mouvement, comme tous les autres, ait ses caricatures vivantes. De telles caricatures, on en trouve tant en Scandinavie parmi les partisans du retour à la langue originelle en Norvège et en Finlande, qu'en Belgique parmi les flamingants. C'est le genre de personnes qui rejettent toute la culture française pour porter aux nues les félibres de Provence. Ils sont partout où un dialecte parlé se rebelle contre une langue écrite et ne reconnaissent pas du tout la richesse culturelle des grands pays, qu'ils dédaignent. Il y a sans doute parmi les Flamands quelques fanatiques calculateurs qui travaillent plus à leur gloire personnelle qu'à l'avancement de la cause, mais la très, très large majorité de ces hommes sont des natures enthousiastes et tout à fait désintéressées.

Ne dites surtout pas aux Flamands qu'ils sont en fin de compte un petit peuple qui, de surcroît, n'est jamais parvenu à conquérir son indépendance politique. Ils vous répondront que leur nation n'est nullement petite, que la langue qu'ils parlent et écrivent est — à quelques écarts insignifiants près — la même qu'en Hollande, et que la langue écrite ne diverge que très peu de Claus Groth et de Fritz Reuter. Il y a aussi des Néerlandais en France ; environ 250 000 personnes — en Flandre on dit volontiers 500 000 — dans le Nord de la France parlent encore le flamand et, parmi les flamingants, beaucoup espèrent qu'un jour la France devra les leur céder. Les Néerlandais d'Afrique parlent la même langue au Transvaal. Il arrive dans les milieux

flamands, quand l'humeur est gaie le soir autour d'un verre de vin, qu'on évoque avec émotion cette belle langue qui se parle dans tout le bas pays de Dunkerque à Riga ; parfois on entend des déclarations comme celle-ci : « Quelle bêtise Napoléon a-t-il commise quand il a créé en Allemagne une alliance rhénane sans cohésion interne au lieu de constituer un grand empire bas-allemand, qui, grâce à sa langue, aurait pu avoir une unité nationale ! » Il y aurait à présent deux empires allemands.

C'est dans de telles rêveries que se berce le sentiment national exaspéré et insatisfait. Pour le moment, il a un bel avenir grâce aux énormes problèmes linguistiques. Même les Flamands ne lisent pas ce qu'écrivent leurs auteurs. En Flandre (comme d'ailleurs en Belgique de langue française) on tire les livres à raison de 100 à 300 exemplaires, généralement des tirages à part de revues ; il n'y a actuellement aucun auteur, ni flamand ni wallon, qui puisse vivre de sa plume sans être journaliste. L'attitude plus que réservée de la France à l'égard de la littérature française de Belgique d'une part et, d'autre part, l'indifférence du peuple flamand — sans parler des Hollandais — vis-à-vis de la production littéraire flamande ont induit le même résultat. C'est pourquoi, parmi les flamingants, Gittens en est à présent réduit à gagner son pain comme courtier maritime, et de Lattin, auteur de vaudeville, comme cordonnier (et il parvient à entretenir voiture et cheval grâce au produit de ses quatre magasins de chaussures) ; c'est également pour cela que les autres écrivains flamands sont professeurs dans des écoles supérieures ou à l'université, ou encore directeurs de musée, avocats, libraires ou juges de paix.

Ils ne sont cependant pas du tout dans le besoin : ils ont tous largement de quoi vivre, comme tous les membres de l'heureuse classe moyenne de ce pays ; mais la littérature ne leur rapporte pas un sou. La situation a au moins un bon côté : ils apprennent à connaître minutieusement le public pour qui ils écrivent.

Les Flamands vivent donc bien, parfois richement dans leur pays d'abondance. Aux Pays-Bas, comme en Angleterre et dans certaines villes allemandes (Brême par exemple), chaque famille habite sa propre maison. Il n'y a pas ou peu d'immeubles de rapport et la maison, qui est le foyer de chaque famille, est généralement coquette et agréable.

En voyage, on a souvent des moments creux, des entractes ; on a les déplacements eux-mêmes et la tristesse des hôtels, le dégoût des garçons et les épuisantes conversations avec les importuns, les curieux, les fous, etc. Un beau matin, dans le salon d'un jeune conseiller communal à Anvers, j'ai passé, pour la première fois en voyage, une heure avec la sensation que je vivais pleinement, totalement, sainement, richement, sans regret ni excita-

tion. L'homme, élégant et beau comme un vieux portrait de patricien de Van Dyck, allait et venait sans bruit sur les tapis feutrés. La maîtresse de maison, une imposante flamande, qui ressemblait étonnamment à la fille du Titien, était au piano et s'accompagnait en chantant d'une voix pure et pleine. De beaux enfants aux cheveux bouclés couleur d'or étaient encore assis à la table du déjeuner et jouaient avec les fruits du dessert. On était frappé par les vieilles armoires flamandes de l'époque Renaissance, richement sculptées ; des tableaux exquis, modernes et anciens, parlaient littéralement, et brillaient de tous les espaces libres sur les murs. Le jardin, ample, coquet et sentant bon les fleurs, s'étendait devant la véranda. De l'autre côté, à travers les portes à battant joliment marquetées, on voyait une pièce éclairée par le soleil comme dans les tableaux de Pieter de Hoogh. D'un coup, je m'étais retrouvé quelques centaines d'années en arrière, dans la Flandre d'antan, celle dont parlaient les vieux tableaux néerlandais qui ornaient ces pièces.

Les gens croient que tous les Flamands sont corpulents et blonds, sanguins et hardis. Il y en a cependant beaucoup qui sont foncés et ont les traits marqués. Je m'en rappelle un qui était vif comme un Italien, éloquent comme un Français, rapide, ambitieux comme un véritable arriviste et qui avait l'intelligence un peu raisonnée des gens du Sud. Les gens croient aussi que les femmes flamandes sont grosses, larges et lourdes, comme dans les tableaux de Rubens ou de Jordaens. Mais il y en a de tous les genres. Je me souviens d'une d'entre elles, une vraie Flamande, mince comme une aiguille, svelte comme un roseau, coquette comme un diable, calme, entière, séduisante et fausse, fascinante comme un vin doux et capiteux.

Dans chaque grande ville, les distinctions raciales se perdent, la culture les efface, les mélange ou les échange ; elle affine et raffine.

4

Ecoutez les carillons de douze églises sonner simultanément leurs douze mélodies, voyez le formidable beffroi s'élever au-dessus des halles sur la grand-place et contemplez ces vieilles ruelles avec leurs magnifiques maisons à pignon le long des canaux, tout ce charme pittoresque et tranquille avec ses coins et recoins, où l'on s'appuie sur la balustrade d'un vieux pont à côté de sombres murs d'une église ou d'un couvent et où les arbres se penchent au-dessus de l'eau. Cinq cents maisons anciennes sont plantées là, vénérables et pleines de caractère, épargnées tant par les incendies que les canons ennemis. Tout cela, c'est Bruges, la Pompéi du Moyen Age en Belgique, le Nuremberg des Pays-Bas. C'est une ville assoupie, qui parfois

semble morte, où des femmes, telles des fantômes, se promènent habillées de manteaux de religieuses, étranges et noirs comme au Moyen Age, mais qui servent aujourd'hui d'habits aux femmes laïques ; une ville qui s'enorgueillit du tombeau de Memling et de sa Vierge à l'enfant, tout en rondeur, exécutée d'après Michel-Ange, l'unique ; une ville qui ressemble à un écrin, décoré par des peintres primitifs, un petit monde de charme désuet.

Le jour, c'est le silence et, le soir, la musique sur la grand-place, où d'horribles touristes anglais, affublés de knickerbockers et de petites casquettes, se promènent, se saoulent et se comportent comme s'ils étaient les seigneurs de la ville.

C'est ici que viennent les jeunes peintres des environs et on découvre volontiers la Bruges contemporaine en leur compagnie. La ville abrite des érudits, des philologues, comme Sabbe ou Deflou. Avec eux, on se replonge avec plaisir dans la Bruges d'antan et, grâce à eux, on apprend en quelques jours à connaître la langue bien mieux qu'en plusieurs semaines dans des livres. Ce sont des hommes qui vous initient aux finesses de la langue néerlandaise, qui vous expliquent par dérivation l'histoire des mots au fil des temps, et qui connaissent suffisamment de langues pour tirer des parallélismes entre leur langue et le danois.

L'étranger se fera une idée de la vie quotidienne de cette ville en parlant avec des personnes âgées et sérieuses. Une chose étonne immédiatement : le catholicisme en tant que pouvoir dans cette région. L'ignorance et la bigoterie des classes supérieures remplissent les couvents. Les pères livrent leurs jeunes filles à l'incarcération à perpétuité et les mères frivoles, qui vont quant à elles au bal, parlent les yeux rayonnants et avec fierté de leur fille qui est devenue une sainte. Enivrée par l'un ou l'autre ecclésiastique, la jeune fille, en pleine exaltation juvénile, prononce ses vœux, ce que très souvent elle ne manquera pas de regretter toute sa vie durant. Les religieuses dorment sur un grabat ; elles se lèvent pour prier à 4 ou 5 heures du matin. Jamais de distractions, jamais un livre ! Une discipline conventuelle stricte qui casse la force du corps et dessèche l'âme, jusqu'à ce que l'abrutissement envahisse leur esprit et qu'elles vivent éteintes ou ravagées.

En revanche, les ecclésiastiques célibataires contaminent la société d'une sensualité malsaine et vile. Les écarts des prêtres vis-à-vis des enfants dont on leur confie l'éducation semblent plus nombreux en Belgique qu'ailleurs parce qu'ils ne sont jamais punis. Cet été on a appris qu'un prêtre avait abusé de plus de cent enfants, mais il ne fut pas condamné ; l'Eglise y a veillé. Dans de tels cas, les supérieurs font toujours disparaître le coupable dans un autre couvent situé dans une autre ville. Et cette « maladie », les prêtres la communiquent à leurs admirateurs et amis.

La haute société catholique de cette ville religieuse avec ses multiples couvents est probablement à certains égards la plus corrompue d'Europe. Sa nourriture spirituelle est composée presque exclusivement d'un certain genre de journaux et de livres français, dont les relations sexuelles malsaines et contre nature sont le thème principal. Certains livres et journaux français, inconnus en Scandinavie, jouent en Belgique un rôle surprenant et on leur prête une influence sur les mœurs qui ne manque pas d'étonner l'étranger. L'irritation à l'égard de cette emprise supposée a provoqué l'interdiction aussi sévère qu'exagérée de certains illustrés français. Un paquet de dessins de Forain dans le *Courrier Français*, qui m'avait été envoyé de Paris à Bruxelles en poste restante, ne m'a jamais été délivré, mais a été renvoyé à l'expéditeur.

La belle société religieuse vit, à Bruges et dans une petite ville des environs, dans une oisiveté qui s'est maintenant généralisée et — d'après la description des habitants de la ville eux-mêmes — dans un état de communauté d'hommes et de femmes dénuée de toute passion. Toutefois l'impudence des excès rapportés est particulièrement surprenante.

Une dame de la bonne société avait une liaison avec un compositeur. Il rompit. Pour se venger, elle lui écrivit pour l'inviter à une dernière rencontre et le laissa seul avec sa fille de 9 ans pendant une demi-heure, simulant d'être sortie ; mais elle avait appelé la police qui fit irruption dans la pièce. Le compositeur fut condamné à 3 ans de travaux forcés. Elle connaissait parfaitement les goûts de son ex-ami.

Une autre dame de la haute société avait envoyé les photos de ses deux jeunes filles — avec leur consentement — à un café bruxellois qui possédait un album de portraits de belles femmes de toutes les villes belges. Si un client faisait son choix, on télégraphiait à la dame en question. Cette mère-ci, qui était riche et de bonne famille, ne donnait ses filles qu'à la condition expresse d'être présente à chacune de leurs rencontres avec l'étranger.

C'est beau, Bruges, la Pompéi du Moyen Age, mais on a envie d'aller respirer l'air ailleurs, cette odeur d'encens et ces mœurs sexuelles dépravées teintées de piété vous coupent le souffle.

Ostende à présent, et la mer qui roule ses vagues et souffle sa brise sur la terre ferme. Ostende est à moins d'une heure de distance.

Qu'il est bon de voir le ciel immense et ample, gris comme dans les tableaux de Dubbels, et la mer, elle aussi vaste et large, presque sans bateaux ; on en a une vue dégagée depuis la haute digue, pavée de terre cuite, qui fait tout le tour de la ville et domine la large plage dorée, dépourvue de tout arbre ou bosquet. A gauche se trouvent les splendides villas et le grand établissement thermal et tout le public balnéaire très européen avec sa coquetterie

et son ennui estival. Mais il y a au moins l'air frais, et, même si le mondain se transforme ici comme partout en snob et demi-mondain en chasse d'une aventure lucrative, il y a quand même la mer, le soleil, la plage et la brise fraîche qui emplit et gonfle les poumons.

En une heure et quart, le tram à vapeur vous mène d'Ostende à Blankenberghe. Même vue, même plage, même ciel, même mer, même digue et une rangée de maisons très ressemblantes le long de la plage. Toutefois la vie est moins somptueuse qu'à Ostende. A Ostende, les vitrines montrent toutes sortes d'images légères et frivoles de femmes gaies en costume de bain et on dit qu'il y a même des dames qui vont dans l'eau avec leur corset sous le maillot pour bien présenter. Il me semble qu'ici les mœurs sont plus égales, les prix moins élevés et les dames équivoques plus rares.

Mon souvenir de Blankenberghe est indissolublement lié à un couple d'amoureux qui étaient avec moi les seuls passagers du tram et que j'ai rencontré au hasard de mes déplacements dans les environs de Bruges. Il avait l'air d'un étudiant en médecine de Paris, plus tout jeune, et elle, son amie, d'une jeune fille vendeuse dans l'un ou l'autre magasin. C'était touchant de voir comme elle était amoureuse. Elle ne quittait pas son étudiant des yeux, elle le regardait dans les yeux, avalait du regard sa barbe noire et mettait avec une charmante tendresse son bras autour de son manteau usé. Lorsqu'ils se promenaient sur la digue, on sentait que, pour elle, Blankenberghe, c'était le paradis.

5

A Gand, la ville de Jacob van Artevelde, on perçoit encore comme le souffle de l'ancienne indépendance bourgeoise et républicaine. Van Artevelde, le preux chevalier, le brasseur, gouverna la ville de 1336 à 1345 en tant que syndic des 35 corporations gantoises et comme capitaine de la garde civique. Une statue de fantaisie le représentant domine la plus grande place de la ville. Il fit sonner le tocsin, il secoua le joug du comte d'Artois et du roi de France. Le peuple l'éleva au rang de régent et il apporta au pays paix et prospérité, jusqu'à ce que la population se laisse dresser contre lui sous prétexte de ses relations avec l'Angleterre, le déclare traître à la patrie et l'assassine dans une colère aveugle. De nos jours, le leader socialiste Anseele occupe à Gand une position à peine moins importante que van Artevelde à l'époque. Cet homme, qui est un orateur hors pair tant en flamand qu'en français, a fondé *Vooruit*, la célèbre coopérative de consommation et de production. Alors qu'en Angleterre seuls les travailleurs relativement aisés

peuvent entrer dans les « trade unions », cette organisation-ci est tout ce qu'il y a de plus populaire. Du point de vue économique, elle repose sur les recettes provenant d'une gigantesque boulangerie. Chaque semaine, les travailleurs paient leur pain à l'avance ; à la fin de la semaine, on fait le calcul du coût de production du pain et l'excédent est réparti entre les travailleurs en proportion de la quantité de pain consommée. Ils ne reçoivent pas d'argent, mais le droit d'acheter toutes sortes de marchandises (viande, beurre, cigares, vêtements, chaussures) au prix le plus bas, le tout fabriqué ou préparé pour le compte de *Vooruit*, sans qu'aucun capitaliste n'intervienne comme intermédiaire entre le producteur et le consommateur. *Vooruit* est donc en quelque sorte un petit état socialiste, qui paie bien ses travailleurs et qui, en cas de maladie ou de décès, s'occupe des malades, des veuves et des orphelins.

On s'attarde longuement devant l'hôtel de ville de Gand, comme d'ailleurs devant tous les autres hôtels de ville des Pays-Bas. Sa vaste salle est admirable avec ses larges embrasures de fenêtre qui enferment l'ancien escalier sculpté, qui est un peu étroit et qui, à l'époque — par un esprit servile très significatif à l'égard de Napoléon Ier — n'a pas été trouvé assez beau pour que l'Empereur l'emprunte ; cela explique qu'on ait percé le plancher et placé un large escalier en plein milieu.

Cet hôtel de ville, tout comme ceux de Bruges, d'Anvers, de Bruxelles, d'Audenaerde ou de Louvain, n'est pas seulement une superbe construction monumentale, mais l'expression claire et nette de l'ancien esprit républicain des villes-Etats.

Dans ces villes, être échevin ou conseiller est la dignité suprême. Participer à la gestion de la ville ne donne pas seulement un titre un peu comique comme les « bormester » au Danemark, mais une véritable situation de prestige. Quand quelqu'un, même dans une petite ville comme Hasselt, devient échevin, il organise une grande fête familiale pour célébrer sa désignation. Et sur les cartes de visite, on lira toujours ces titres d'« Echevin de la ville » ou de « Membre du Conseil communal ».

De Gand, je poursuivis mon voyage — sur invitation et en charmante compagnie — vers Audenaerde, connue pour son hôtel de ville exceptionnel.

6

D'Audenaerde à Bruxelles ! Audenaerde, petite ville tranquille où l'herbe pousse dans les rues et où le jeune Charles Quint partagea dans un calme idyllique une petite maison le long du canal avec la jolie Johanna van

der Gheenst, qui lui donna Marguerite de Parme. Quelques heures séparent cette bourgade de Bruxelles, un Paris en plus petit, plein de lumière et de bruit. Ici on ne parle que le français.

Cette ville aussi possède encore beaucoup de vieux quartiers et elle est belle dans son style néerlandais. Il y a les anciennes maisons des corporations, datant du Moyen Age et ceinturant la Grand-Place, et dont les façades à pignons redorées brillent aujourd'hui encore. Mais la vie y est extrêmement moderne et la vie culturelle est tellement avancée que, en matière d'art contemporain et de jeune poésie, Bruxelles a une bonne longueur d'avance sur Paris.

Les noms des écrivains sont encore essentiellement flamands (Eekhoud, Verhaeren, Maeterlinck), mais tous, même ceux d'origine flamande, écrivent exclusivement en français et, de leur propre aveu, n'ont appris que quelques mots de flamand pour parler avec les domestiques lorsqu'ils étaient enfants.

A Bruxelles, c'est le règne de la culture française, avec toutefois un côté « citoyen du monde » plus prononcé qu'en France, et ceci tant parmi les gens qui se rassemblent autour du vieux Charles Potvin, éditeur de *La Revue belge*, l'organe de l'ancienne génération, que parmi ceux qui gravitent autour des éditeurs des deux revues *La Société nouvelle* et *La Jeune Belgique*.

Un quart d'heure après mon arrivée, je fus accueilli par le professeur Paul Fredericq de Gand, qui me conduisit à l'Académie belge où se tenait justement une réunion et où je fis immédiatement la connaissance d'une série de personnes très intéressantes. L'Académie est organisée selon le modèle français et se compose d'hommes de science, d'écrivains, de journalistes. J'y rencontrai entre autres van der Kindere, dont la traduction de la *Maison de Poupée* d'Ibsen est actuellement jouée à Bruxelles et qui fait partie de ces nombreux Néerlandais connaissant les langues et les littératures scandinaves.

Charles Potvin, qui a succédé à Conscience à la sinécure qu'est la direction du Musée Wiertz, nous enleva, mon accompagnateur et moi, pour nous emmener chez lui, près du musée. Je ne nourris pas spécialement une grande admiration pour l'art de Wiertz ; cet artiste singulier est comme le résultat d'un croisement entre Rubens et Delacroix avec beaucoup d'idéalisme germanique dans les veines. Trop d'intellectualisme, trop d'emphase. Malgré cela, Wiertz éveille une certaine sympathie pour sa quête artistique enthousiaste, un peu comme Overbeck.

Potvin, qui fut le meilleur ami de Wiertz, est un vieil homme charmant et intelligent, qui possède une connaissance extraordinaire des littératures germaniques grâce essentiellement à sa femme qui est allemande. Il connaît également toutes les personnalités importantes de son temps, ce qui fait de

lui une mine d'anecdotes. Tous les grands écrivains et hommes politiques qui sont passés à Bruxelles ont été ses hôtes, particulièrement tous les grands Français qui y ont séjourné soit à cause de leur exil, soit en raison de leurs dettes. Victor Hugo a longtemps vécu en Belgique pour la première raison, Dumas dans ses vieux jours pour la seconde.

La revue *La Société nouvelle* aligne côte à côte les articles des leaders socialistes César De Paepe ou Domela Nieuwenhuis et les textes des poètes et écrivains généralement très raffinés de la jeune école, comme Eekhoud, Maurice Warlomont, Maeterlinck ou Camille Lemonnier.

Parmi ceux-ci, Maeterlinck est devenu célèbre ces dernières années. Un article d'Octave Mirbeau dans *Le Figaro* l'a fait connaître en dehors des frontières de son pays natal grâce à des éloges flatteurs, mais exagérés. Il l'appela le « Shakespeare belge », ce qui était quand même fort déraisonnable. Dans ses deux petites pièces *L'Intruse* et *Les Aveugles*, il a montré une capacité très singulière de créer une atmosphère sinistre tout à fait poignante. Sa symbolique a incontestablement quelque chose de particulièrement flamand ; il semble suivre des tendances qui existent depuis la nuit des temps dans la peinture belge. Le thème des *Aveugles*, par exemple, est clairement inspiré du célèbre tableau du même nom de Pieter Brueghel, qui d'une part montre de la même façon comment la mort du guide cause la perte de tous les aveugles et d'autre part constitue une métaphore de la vie sur terre. Maeterlinck est l'écrivain de l'originalité tranquille et élémentaire, mais en même temps il n'est pas sans affectation, ni répétitions.

Parmi les autres jeunes, Georges Eekhoud est le plus remarquable, un talent solide, plein de caractère et un peu lourd, un narrateur à la satire morale aiguë et au sentiment sans sentimentalité, un esprit singulièrement tortueux, un style viril et cru. Il faut lire sa *Nouvelle Carthage* ou *Les Fusillés de Malines*.

Son ami et contraire, Emile Verhaeren, est un bon auteur lyrique, qui s'exprime par des mots étranges et des mélodies anciennes, dans le style décadent ; son recueil *Les Apparus dans mes Chemins* a un parfum plus délicat et une sonorité plus recherchée que la plupart des recueils français de la tendance post-Verlaine.

Et finalement, le grand avocat Edmond Picard, un auteur aux multiples facettes, dont la maison représente le centre de l'art progressiste dans la Belgique de langue française.

En ce riche pays, il n'est pas rare que les maisons particulières soient de vrais musées — la maison du millionnaire van Branteghem contient par exemple des terres cuites grecques que le Musée de Berlin lui-même ne peut se permettre d'acquérir — mais la maison de Picard, située avenue de la

Toison d'Or, renferme sans aucun doute la collection d'art la plus moderne de Belgique, pleine de tableaux et de statuettes de la plus jeune école française. On y trouve également quelques Goya, un Gervex, des œuvres de tous les impressionnistes et toute une série de lithographies et de dessins complètement fous mais infiniment intéressants d'Odilon Redon, un ami de la maison.

Moderne dans ses goûts, extrêmement radical dans sa politique, millionnaire au plus haut degré et artiste de haut vol, Picard l'écrivain est un maître en son genre. Comme pour les autres auteurs belges, ses livres se vendent mal. Mais il ne veut pas non plus vivre de sa plume. Ses livres, en général, il les offre. Il les fait tirer à 250 exemplaires sur du beau papier hollandais avec des marges larges comme un bras, de beaux grands caractères noirs et des illustrations spirituelles de Redon ou de Theo van Rijsselberghe. Il a un style profondément personnel, étincelant de haine pour tout ce qui est usage et tradition.

Sa maison est habitée de l'esprit français, sans les préjugés français et sans l'ambiance germanophobe. Tous les peuples, toutes les littératures et les arts de tous les pays sont chez lui sur un pied d'égalité. Dans son entourage, on connaît très bien la peinture danoise et norvégienne, et pas seulement les œuvres de Krøjer et Johanson ou les Werenskjold et Thaulow, mais aussi celles des plus jeunes comme Willumsen.

Les Belges qui écrivent en français ont un avantage sur ceux qui ont choisi le flamand : ils disposent d'une langue tellement plus développée, qui est une matière beaucoup plus malléable et, en outre, ils possèdent à Bruxelles un centre culturel. Mais les deux groupes sont également attachants.

La Belgique, qui a la plus grande densité de population au monde, est aussi un des pays les plus riches. Cette richesse, intérieure et extérieure, frappe l'étranger partout. C'est d'autant plus surprenant que ce pays a été si longtemps dominé par des puissances étrangères.

Cependant il faut reconnaître qu'il existe un pays encore plus attrayant et plus envoûtant que la Belgique ; un pays qui, alors que les Pays-Bas du Sud étaient sous la botte, a conquis une totale liberté et qui est devenu le refuge culturel du Nord de l'Europe. Plus encore que la Belgique, la Hollande séduit et attire.

Pol de Mont et le mouvement flamand[1]

1

La littérature flamande, jadis si vivante, s'est éteinte lorsque, à l'issue du soulèvement des Pays-Bas contre l'Espagne au 16ème siècle, les provinces du Nord fondèrent la république hollandaise et que celles du Sud, après avoir vu mourir les meilleurs de leurs hommes et émigrer 70 000 familles, ployaient sous le poids du joug espagnol et de la religion catholique. Toutes les associations littéraires, que l'on appelait Chambres de Rhétorique, fuirent vers le Nord et, alors que la Hollande connaissait son âge d'or poétique au 17ème siècle avec Vondel, Hooft, Brederoo et Dame Tesselschade Vischer (qui était aussi réputée pour sa beauté que pour sa poésie), la Flandre gisait tel un pays ayant oublié sa langue et où l'art des mots avait disparu avec la liberté.

Au fil du temps, le pays passa des mains des Espagnols à celles des Autrichiens, pour se retrouver dans celles des Français. Lorsque, après la chute de Napoléon, les Flandres furent réunies à la Hollande, les Wallons, qui ne parlaient pas le néerlandais, et le clergé catholique, qui exécrait le protestantisme hollandais, avaient repris le pouvoir à tel point que les Flamands, sous leur direction, mirent en scène une reproduction de la révolution de juillet à Paris afin de se libérer de ce peuple, composé des parents de leurs aïeux et qui parlait la même langue. Il est probable que jamais trois millions d'hommes n'auront regretté aussi amèrement une révolution que les Flamands celle de 1830.

Toutefois, l'Etat belge était à peine créé (notamment à cause de l'amertume consécutive à la déclaration du gouvernement précédent, selon laquelle le néerlandais devait devenir la langue officielle), que les nouveaux

[1] Article publié dans *Politiken*, 26 décembre 1885 et réédité dans *Kritiker og Portraiter*, 1870, pp. 372-86. Voir aussi dans les *Samlede Skrifter*, t. XI, pp. 207-214.

dirigeants francophones se sont vus confrontés à une résistance linguistique croissante. C'est en effet contre le gouvernement que le « mouvement flamand » s'est révolté, faiblement et modestement au début, mais en inspirant rapidement le respect ; par dérision, le parti dominant l'appelait le mouvement flamingant. Mais, après quelques hésitations, on décida qu'il était plus sage de soutenir ce mouvement dialectal que de le combattre. Ce mouvement s'est fort développé sous le couvert d'un encouragement un peu timoré et d'un soutien un peu réservé de la part des dirigeants du pays. Dans un premier temps, on a réédité les monuments littéraires du Moyen Age, le Roman de Renart et les vieilles chansons flamandes ; ensuite les poètes et les prosateurs (Henri Conscience est le plus connu) ont suivi les traces des philologues. Enfin, dans le courant des années 1850, le mouvement flamand a produit une riche littérature moderne.

Ce mouvement politico-linguistique des Flamands avait pour objectif d'élever le patois flamand au rang de langue écrite et parlée au même niveau que le français, en se fondant sur la Constitution belge, qui n'accorde de préséance à aucune des deux langues parlées en Belgique. A l'exception de quelques particularités orthographiques (qui sont maintenant corrigées), il n'existe aucune différence entre le flamand et le hollandais comme langues écrites et, dans la langue parlée, les écarts ne sont guère plus importants que ceux qui distinguent le danois parlé à Christiania et celui de Copenhague. La littérature flamande d'après 1830 a donc trouvé son point d'appui naturel dans le pays frère, la Hollande.

Dès le départ, l'amour de la liberté amena les poètes flamands à chanter la révolution qui les avait libérés de leurs anciens parents. Par la suite, le grand souffle romantique de Byron et de Victor Hugo atteignit cette jeune littérature grâce aux poèmes de Ledeganck. Très tôt, elle prit le parti des ouvriers et fut marquée de la libre pensée ; elle s'appuyait d'ailleurs sur le peuple et, pour le mouvement flamand, le pouvoir clérical était le principal adversaire qu'il s'agissait de combattre dans le cadre de l'alliance avec la Hollande, toute vouée à la Raison. Vuylsteke devint le poète des ouvriers et de Geyter, dans une colère ardente, dirigea ses vers retentissants contre Bruges, cette ville qui fut au 14ème siècle la capitale des bourgs flamands libres et un des grands centres européens, et qui, maintenant, la ville des couvents, était tombée si bas que l'existence d'un tiers de ses habitants dépendait de la charité. Il rappelait à Bruges le souvenir du temps où Jeanne de Navarre, voyant l'attitude et la splendeur des fières dames, s'était écriée : « Je croyais être la seule reine ici, mais je vois des centaines de reines autour de moi. » Il exprimait l'espoir que vienne le temps où plus aucune cloche de couvent n'y sonne, qu'y disparaissent l'oisiveté et la mendicité, mais que l'ère

de l'héroïsme et de l'art flamand séculaire ressurgissent du tombeau. L'antimilitarisme et l'attachement à la libre pensée trouvèrent rapidement un autre avocat brillant en la personne d'Omer Wattez et la jeunesse entonnait son refrain :

« Het heeft een wonderbare macht
't wapen van het vrij gedacht ! »

Très vite, l'auteur hollandais Multatuli, valeureux adepte de la libre pensée, usa de toute l'influence que ses extraordinaires capacités lui avaient assurée. Le temps était à présent venu pour les écrivains flamands de ne voir dans leurs parents hollandais que des compatriotes et des frères, même si, en raison de la situation politique, ils continuaient à considérer ceux qui parmi eux étaient nés en Belgique comme un groupe distinct.

2

C'est à ce moment qu'un personnage s'est détaché de ce groupe important et dense pour en devenir la figure de proue. Et cela pas seulement parce que son nom a une meilleure consonnance que ceux de ces compagnons : ceux-ci, avec une unanimité et une chaleur qui n'ont pas manqué d'étonner l'auteur de ces lignes, citent encore et toujours le nom de Pol de Mont comme celui de leur confrère le plus doué. Mes expériences personnelles m'ont appris à quel point, en dehors de toute jalousie, son grand talent est apprécié et estimé en Flandre. En effet, à partir du moment où Pol de Mont avait vu exaucé son vœu de soumettre son œuvre à l'appréciation d'un critique étranger, j'ai reçu à Copenhague de toutes parts en Belgique et pendant plus de six mois, des grammaires et des dictionnaires, ainsi que des contributions de toutes sortes pour faciliter la compréhension et l'appréciation de l'œuvre de l'auteur favori du monde littéraire flamand. Il ne s'est presque jamais passé une semaine sans que la poste ne m'apporte l'un ou l'autre pli.

Polydore de Mont n'a que 28 ans, mais a déjà écrit toute une série de volumes de poésie de genres différents. Il est né le 15 avril 1857 à Wambeke, un petit village près de Bruxelles ; ses parents étaient des paysans aisés. Sa mère, dont il pense avoir hérité des dons poétiques, a développé, au cœur d'une nature riche et belle, un goût pour cette nature, délicat et sensible à toutes les impressions changeantes ; on retrouve cette propension de façon frappante dans les poèmes du fils. Les livres des auteurs flamands, et plus

particulièrement les poèmes de van Beers et les romans de Conscience (qui sera plus tard le protecteur de Pol de Mont) furent sa première nourriture intellectuelle. Il passa six ans à l'école du Séminaire de Malines et étudia plus tard à l'Université de Louvain. En 1880, il devint subitement célèbre lorsqu'il gagna avec un recueil de poèmes le prix quinquennal de l'Etat d'un montant de cinq mille francs, attribué au meilleur livre de littérature flamande, et ce devant soixante concurrents. La même année il se maria avec une jeune femme, qu'il chanta sous le nom d'Ophélia dans une longue série de poèmes.

Pol de Mont fut exclusivement poète lyrique jusqu'en 1882. Ensuite il commença à dépeindre dans une série de petits poèmes descriptifs des scènes de la vie paysanne de sa patrie, plus particulièrement la vie telle qu'elle se déroule dans les champs et les prés de son pays natal, le Brabant flamand ; à quelques exceptions près, tous les événements qu'il décrit sont réels. Les plus sérieux de ces poèmes rappellent le peintre français Jules Breton ; les plus légers sont parfois un peu fades.

L'école de Malines était dirigée par des prêtres catholiques et l'Université de Louvain était catholique elle aussi. Son poème en hexamètres *De eerste mens* et les sept poèmes réunis sous le même titre *Glinster*, tous issus de son premier recueil, datent de l'époque où le jeune poète était encore croyant, même si, en étudiant Strauss, George Eliot, Tiele, etc. il sentait sa croyance dogmatique s'effriter petit à petit. Le chemin parcouru entre le jeune homme d'alors et l'adulte d'aujourd'hui apparaît clairement dans le poème *De Kinderen der Menschen*, qui, comme Pol de Mont l'écrit lui-même dans une lettre, « est ouvertement libre penseur, même athée, mais ne va pas jusqu'à nier l'existence de Dieu » ; ce poème s'apparente à la poésie biblique de Byron et au *Caïn* de Leconte de Lisle par la grandeur stylistique et l'énergie créatrice.

A peine Pol de Mont avait-il atteint la célébrité en 1880 que celle-ci déclencha la haine et l'envie. Dans un tract anonyme, *De tendens van Pol de Mont*, il fut accusé de vouloir corrompre et déchristianiser le peuple flamand. Cela suite à un article sur la littérature néerlandaise publié dans une revue hollandaise, où il avait attiré l'attention sur l'école dite réaliste en France et sur le lyrisme d'une agressivité fervente en Angleterre ; il y avait chanté les louanges de Zola, de Richepin et de Swinburne et avait exprimé l'espoir passionné qu'un poète introduise bientôt une forme d'art vraiment moderne dans la littérature néerlandaise. Immédiatement après la parution de ce texte, il publia le recueil *Loreley*, plein de sensibilité et de vécu, pour apporter sa contribution à ces lendemains. Et à nouveau un calomniateur anonyme protesta solennellement au nom du peuple flamand, dont il se faisait l'organe et dont il se réclamait de connaître à fond l'essence et les

aspirations comme tous ses semblables. Pol de Mont lui ayant fait l'honneur de répondre dans la revue *Jong Vlaanderen*, qu'il éditait à l'époque, un nouveau pamphlet suivit, qui ne contenait que des injures ; il reçut pour seule réponse de la part de Pol de Mont la poursuite en toute tranquillité de l'œuvre entamée. Pol de Mont persévéra dans la recherche de son objectif, à savoir que les lettres flamandes ne soient d'aucune façon en retrait par rapport à celles d'autres peuples qui sont à la pointe de l'évolution culturelle de l'époque. Peu à peu, tout un groupe de jeunes poètes lyriques, hommes et femmes, tels Rodenbach (décédé récemment), Victor de la Montagne, Arnold Sauwen et les jeunes poétesses Helene Swarth et Hilda Ram, se rassemblèrent autour de lui ; ils furent suivi d'une série de romanciers, de nouvellistes et de critiques, parmi lesquels Micheels et Rooses sont les plus connus.

Tous ces auteurs ont, en tant que Belges, le français comme langue maternelle et utilisent toujours cette langue dans leurs contacts avec l'étranger. Pol de Mont, comme beaucoup d'autres, ne parle ni n'écrit le haut allemand. Il ne faut pas confondre d'une part la lutte vivace contre l'oppression wallonne, qui est certes présente dans le chef des représentants du mouvement flamand, et d'autre part une aversion contre la langue française et la culture française en tant que telles. Plusieurs des auteurs cités ont publié dans des revues parisiennes des essais en français sur la situation dans leur pays.

Pol de Mont débuta avec un torrent pétillant de poésie lyrique, dans tous les types de vers possibles, souvent même inventés par lui. Quand la fécondité et la richesse sont à ce point, il y a de temps à autre derrière la splendeur et la sonorité des mots un certain vide au niveau des idées ; mais cela ne manque jamais d'ambiance et l'impression créée est rafraîchissante et naïve. Dans le premier recueil de poèmes dédié à Ophélia, on notera des poèmes marquant l'irritation contre les oppresseurs du peuple, contre les grands guerriers, *Dominatores terrae*, et surtout le songe d'Adam, mort, où il contemple la misère terrestre qui naîtra de sa semence et de celle d'Eve. Ici le poète rappelle Victor Hugo dans sa description de magnifiques scènes d'horreur, là par contre il sombre dans le babillage lyrique d'un Julius Wolff.

Mais c'est une tout autre originalité que Pol de Mont montre dans *Lentesotternijen*. Depuis le *Songe d'une nuit d'été*, on n'a probablement rien écrit d'aussi féerique. C'est le printemps, tel que le connaît un fils de paysan ; c'est pour cela qu'il est mieux rendu que même dans les *minnezangen*. On respire l'air de mai dans ces vers mélodieux. La fraîcheur d'un matin de printemps les a couverts de rosée. Leur musicalité est parfois si fine et délicate que l'on croirait percevoir les battements d'aile des insectes tourbil-

lonnants parmi les premiers pépiements des oiseaux, on croirait entendre le bourdonnement des mouches et voir le ballet des moustiques. Et, au milieu de ces éléments, les chants matinaux des elfes sur des rythmes endiablés, avec la précipitation des vers et la conjugaison gracieuse de téléscopages de rimes, imprévus et joyeux, comme si deux elfes se heurtaient en plein vol.

Dans le même recueil, on trouve le *Korogter-Idyl*, poème déjà justement célèbre (du moins dans la langue néerlandaise), qui est une toute petite plaquette, quelques pages seulement, une scène unique de la vie rurale : Klaas est profondément amoureux de Rooskne, mais, après avoir langui en vain pendant un certain temps, il lance brusquement son troupeau à coups de fouets en direction de celui de Rooske et profite de la confusion pour lui sauter dessus par derrière, lui cacher les yeux et la couvrir de baisers ardents. C'est tout. Mais il y a là un style qui impressionne et que l'on salue bien bas. C'est aussi grand que la nature elle-même. Et c'est représenté comme seul son compatriote Rubens aurait pu le faire. Le corps de la jeune fille est décrit avec une force et une santé débordante qui rappellent l'ancien art flamand, mais qui ont quand même un charme tout à fait moderne dans la façon de décrire sa tendresse naissante à la fin. Jamais Pol de Mont n'a atteint de plus haut sommet dans la description de la réalité. Dans cet instantané, dont la dimension est tellement insignifiante, il saisit le paysage, la vie animale, le caractère populaire brabançon, sa grossièreté et sa beauté et les fixe de façon inoubliable.

Si on veut faire la connaissance d'une tout autre facette de Pol de Mont, il faut lire l'agonisant *Nicht in den kalten Boden* (extrait de *Van den boom der kennis*). Il s'agit d'une supplique exaltée, qui rappelle presque Shelley, dans laquelle la dépouille du poète ne saurait subir l'infamie d'être ensevelie dans le confinement d'un cercueil sans air, ni dans les ténèbres d'une tombe sans lumière, ni dans le froid giron de la terre. Au nom de tout ce qu'il a aimé, au nom de la beauté qui fut sa religion, de l'art qui fut son culte, de la vie et de l'amour, il implore d'être livré à la flamme purificatrice, que Prométhée vola aux Cieux, et de pouvoir s'élever dans les cieux sur ses ailes.

Toutefois, l'œuvre maîtresse de Pol de Mont, jusqu'ici, est le fameux poème *De Kinderen der Menschen*, extrait du recueil *Idyllen en Gedichten* datant de 1884. Il est bref (2-3 pages), mais il dégage une grandeur certaine qui dépasse l'interprétation que Milton a donnée des fables bibliques et une sérénité qui témoigne d'une assurance dans les conceptions philosophiques, qui manque dans le style par ailleurs inégalable de Byron. Il raconte la vie du premier homme, celle des peuples de Caïn et de Seth, le rassemblement des deux, la découverte de la chasse et de l'élevage, la vie de cette énorme famille et sa perte, l'époque du déluge et Noé. Mais il est surprenant de voir

comme cela est présenté de façon grandiose et nouvelle, et avec les moyens les plus simples. Certes, Pol de Mont a entaché ce petit chef-d'œuvre ci et là de références de poésie didactique provenant de sa philosophie feuerbachienne, d'après laquelle l'homme est le dieu de l'homme ; il utilise cependant un langage codé (comme Hamerling, auquel il dédie le poème), ce que je me dois de mentionner, mais avec une certaine horreur. Mais il y a une scène parlée, au cours de laquelle Jared, un des descendants pacifiques de Seth, propose à Tubal, le fils aîné de Caïn, que les deux peuples fassent dorénavant la paix et les fils de Seth auront le droit d'épouser les filles de Caïn, magnifiques et plantureuses (comme des Flamandes). Cette conversation a, de par sa candeur innocente et paysanne, une grandeur patriarcale, comme les vieilles légendes. Et il est étonnant de voir comment tout ici est nouveau.

Nous voyons les hommes dans un paysage plaisant regretter le paradis perdu avec une telle intensité qu'ils se révoltent contre Dieu. On entend Nemrod, le grand chasseur, exprimer à Dieu les doléances du peuple avec des mots graves et on le voit, enfin, en proie à une colère sauvage, prendre son formidable arc et tirer une flèche en direction du ciel ; à ce moment, il tombe mort, comme en signe de punition. La description du tir à l'arc est un moment aussi fort que le tir de Guillaume Tell. Et on suit littéralement dans le suspense l'action des Titans qui, assoiffés de vengeance, entassent rocher sur rocher pour assaillir le Ciel. Cette scène est représentée avec une telle passion qu'on ne doute pas un instant qu'en fin de compte ils y arrivent.

Les Titans sont frappés par l'éclair, mais Noé, leur fils intrépide, deviendra le sauveur de l'humanité, lui qui a compris depuis longtemps la vanité de leur entreprise, lui qui ne cherche le paradis nulle part ailleurs qu'en lui-même et qui a parfaitement compris la manifestation de la jalousie divine. C'est en sa personne finalement que les hommes couronneront leur seigneur et maître. Cependant, ce qui est surprenant, ce n'est pas seulement l'ampleur des préparatifs en vue de la construction de l'immense navire, l'entrée des animaux dans l'arche et la description du bruit de la pluie diluvienne, mais bien plus l'intérêt qui y est porté ; on le lit avec *curiosité*, si incroyable que cela puisse paraître.

Pol de Mont a fort probablement un bel avenir devant lui, vu son âge. Il devrait se garder de verser dans le doucereux du lyrisme, dans le pompeux sonnant faux des scènes solennelles, mais plutôt poursuivre comme il a débuté. L'homme n'est pas encore tout à fait accompli (on le sent clairement un peu partout), mais l'artiste a une sensibilité très vaste, des possibilités de développement prometteuses et un talent d'élever ce qui est petit et de rénover ce qui est connu.

Correspondance de Georg Brandes avec Pol de Mont[1]

1*

Pol de Mont à Georg Brandes.
Brandes-Arkivet, Det kongelige Bibliotek, Copenhague.

Antwerpen, 21 juin 85
(Anvers)

Monsieur!

L'idée que j'ai conçue — moi, poète *néerlandais* entièrement inconnu de vous — de vous adresser ces quelques lignes de mon écriture, vous paraîtra, j'en suis sûr, originale sinon audacieuse.

Veuillez toutefois m'entendre avec bienveillance. Peut-être direz-vous alors avec le Corse aux cheveux plats mourant à Ste-Hélène, que tout *comprendre*, c'est tout *pardonner*!!

J'ai l'heur et l'honneur — je le disais plus haut — d'être poète, même que, si vous me le permettez, je ne suis pas sans avoir acquis quelque sympathie en mon pays, la Belgique, d'abord, en Hollande, *surtout* en Hollande, ensuite, et même en Allemagne et en France. Mais à côté de cet heur là, j'ai le *mal*-heur d'être pédagogue, étant depuis 1870 professeur de langue néerlandaise, à l'Athénée royal de Tournai de 80 à 82, à Anvers *actuellement*. Or, si je regarde ce dernier détail comme moins agréable — la jeunesse, celle des écoles aussi est, vous le savez, un âge sans pitié — c'est

[1] Les lettres de Georg Brandes sont conservées aux Archief en Museum voor het Vlaamse Cultuurleven (Anvers), les lettres de Pol de Mont dans les Archives Georg Brandes (Brandes-Arkivet, Det kongelige Bibliotek, Copenhague).

cependant à ma qualité de pédant d'école que je dois le plaisir extrême d'avoir appris à connaître et apprécier vos travaux et critiques si justement vantés en Allemagne. C'est en effet entre les mains d'un de mes collègues que j'ai vu pour la première fois un de vos ouvrages : *Die Literatur des neunzehnten Jahrhunderts*[1].

Les études que vous avez consacrées, soit à la renaissance poétique de la France au dix-neuvième siècle, Hugo, Musset, etc. soit plus récemment, aux écrivains de votre langue propre, tels que Björnson, Ibsen, Drachmann, Edv. Brandes[2], ont excité mes admirations à tel point, que cent et cent fois je me suis écrié : « le mouvement littéraire flamand, si vivace et si intense, depuis 1830, que ne lui est-il réservé de fixer quelque jour l'attention d'un critique, de même taille que l'auteur de cette superbe histoire littéraire du 19e siècle ! »

Alors, Monsieur, obéissant à la voix de mon cœur, je n'ai pu résister plus longtemps au désir de me mettre en rapport avec vous, et de vous indiquer, comme un terrain bien digne de vos recherches, la littérature sud-néerlandaise, ou même *néerlandaise* (hollandaise et flamande), en notre siècle. Restreinte dans un pays peu étendu, écrite dans une langue relativement peu parlée et pour un public, hélas, par trop conservateur et par trop... collet monté, la littérature néerlandaise présente à peu de choses près et *mutatis mutandis* les mêmes qualités et défauts que celle des pays scandinaves. C'est ma ferme conviction : il serait d'une haute signification en même temps que d'un bon augure pour la littérature de ma patrie, si un écrivain, justement célèbre en toute l'Europe faisait ressortir dans quelque grande revue (allemande p. ex.) les différents caractères du mouvement littéraire néerlandais, tout autant pour y discerner ce qui est vieillot, démodé, anachronique, que ce qui pousse vers l'avenir en éclairant le présent.

J'avoue que *personnellement* je ne saurais envier de plus grand bonheur, que d'obtenir de vous un compte rendu de mes divers recueils poétiques qui — soit dit ici sans aucune prétention — ont effarouché plus d'une fois le public hollandais et flamand, tantôt à cause de leur tendance trop *démocratique* comme dans *Gedichten*[3] (dont parlait en 1884 le *Magazin* (Leipzig)), tantôt à cause de certaines hardiesses érotiques et plastiques,

[1] Georg Brandes, *Die Literatur des neunzehnten Jahrhunderts in ihren Hauptströmungen dargestellt. V. Die romantische Schule in Frankreich*, Veit & Co., Leipzig, 1883.
[2] Edvard Brandes (1847-1931), frère cadet de Georg Brandes. Écrivain, critique et homme politique.
[3] Pol de Mont, *Gedichten*, Leuven, 1879-1880.

comme dans *Idyllen*[1] et tout récemment *Idyllen en andere Gedichten*[2], dont la *Petersburger Zeitung* (du 15 juin) entretenait naguère ses lecteurs. Je ne sais quel sera le sort de cette lettre; j'ignore même si elle doit vous être remise, ne sachant pas au juste le lieu actuel de votre résidence. Permettez-moi toutefois de vous dire, que je serais *cent fois* votre obligé si vous vouliez bien vous souvenir un jour de la littérature flamande, et *mille fois* si j'étais assez heureux d'obtenir de vous ces articles sur mes recueils poétiques, *que je me ferais une joie de vous offrir en ce cas.*

Votre serviteur et confrère

Pol de Mont

Antwerpen (Belgien)
Milis-straat, 11

2*

Georg Brandes à Pol de Mont.
AMVC, B 8214/B1, nr. 31.547/23

Copenhague,
St Annae Plads 24,
7 juillet 1885

Monsieur,

Croyez-moi, votre aimable lettre du 25 juin m'a fait le plus vif plaisir. Si je ne vous réponds qu'aujourd'hui, la cause en est seulement que je reçois un tel nombre de lettres qu'il m'est impossible de répondre vite à tous mes correspondants.

On m'a beaucoup parlé de la littérature flamande et depuis longtemps j'ai eu le désir de la connaître. J'avoue mon ignorance, mais j'ai la bonne volonté d'apprendre.

Cet hiver j'étais invité à Varsovie pour y faire quelques conférences en langue française; depuis ce temps j'ai lu tout ce que j'ai pu me procurer

[1] Pol de Mont, *Idyllen*, Sneek, 1884.
[2] Pol de Mont, *Idyllen en andere Gedichten*, Sneek, 1884.

de traductions de la littérature polonaise et j'ai fait des conférences sur la Pologne ici à l'Université[1]. La littérature néerlandaise a bien plus d'affinité avec les littératures scandinaves que celle de la Pologne. Aussi ni l'intérêt ni la sympathie me feront défaut. Seulement comme je suis énormément occupé, je ne pourrai vous promettre d'écrire quelque chose sur vous tout de suite. Mais pourtant comme j'ai un journal à ma disposition[2], je pourrai facilement y placer un article.

Je vous prie donc, Monsieur, d'avoir la bonté de m'envoyer vos ouvrages et de me munir dans l'avenir des renseignements, dont j'aurai certainement besoin.

Je suis Monsieur et cher confrère

votre bien obligé

Georges Brandès[3]

3*

Georg Brandes à Pol de Mont.
AMVC, B8214/B1, nr. 31.547/29

Chalet Ephrussi,
Meggen,
Lac des Quatre-Cantons, Suisse
21 juillet 1885

Monsieur et cher confrère,

Depuis le 9 juillet, je suis en voyage. Je vais à St-Moritz pour y séjourner 3 semaines, m'ayant tellement affaibli par trop de travail que je dois avoir une parfaite tranquillité pour guérir.

C'est ici seulement que votre aimable lettre et le grand paquet de livres m'est venue et je vous en remercie de tout mon cœur. Il faut avouer pourtant que les poésies m'effrayent encore un peu ; il ne me sera pas facile d'en comprendre plus que le sens le plus grossier sans dictionnaire et sans

[1] Brandes donna une série de conférences après son voyage en Pologne, à l'Université de Copenhague, à partir du 19 mars 1885.
[2] Il s'agit du quotidien *Politiken*, fondé par Edvard Brandes, le 11 octobre 1884.
[3] Georg Brandes, comme il le fera plusieurs fois à la suite avec ses correspondants belges, francise son prénom et son nom.

grammaire. Mais aussitôt que j'en ai le temps je m'y mettrai bravement et avec plaisir. J'emporte les livres à St-Moritz où j'arriverai demain soir. Les traductions, que j'ai feuilletées me plaisent beaucoup.

Je vous serre les deux mains, cher Monsieur, et suis

votre bien obligé

Georges Brandès

4*

Georg Brandes à Pol de Mont.
AMVC, B8214/B1, nr. 31.547/30

Copenhague, St. Annae Plads 24.
21 octobre 1885

Monsieur et cher confrère!

Depuis plusieurs mois déjà j'ai vos livres. Pendant le voyage de cet été j'ai essayé de les comprendre, mais la langue m'était trop difficile; je n'ai vraiment compris que les quelques morceaux traduits, et pas trop bien traduits je crains. Pourtant vous m'avez inspiré un intérêt très vif. Et maintenant pendant tout le travail qui m'occupe je sens la tentation d'écrire au moins un petit article sur vous et vos compatriotes.

Mais, cher Monsieur, il faut m'aider un peu. Je ne connais personne qui sait le premier mot de votre langue et les libraires et les bibliothèques ici, n'ont rien qui a rapport à vous.

Je vous prie donc d'avoir encore la grande bonté de me faire présent d'un dictionnaire flamand-français ou flamand-allemand (plutôt allemand, parce que les mots se ressemblent plus) le meilleur qui existe. Une petite grammaire serait aussi bien venue. Sans cela je ne sais pas me tirer d'affaire.

Je vous demande pardon, Monsieur, de ma hardiesse, mais moi-même j'ai très souvent même envoyé des dictionnaires danois à des étrangers, qui désiraient étudier ma langue.

Je suis votre bien obligé

Georges Brandès

Vous m'avez nommé quelques articles qui existent sur le mouvement flamand. Mais les revues que vous nommez me sont absolument inaccessibles (*Le Monde poétique*[1], etc.) Est-ce que vous ne pourriez pas me nommer quelques livres ou articles sur votre littérature néerlandaise, que je pourrais comprendre et qui ne seraient pas inaccessibles ?

J'ai lu avec le plus grand plaisir le beau morceau traduit : Aus *Vom Baum des Erkentniss* : *Nicht in den kalten Boden*[2]. C'est très poétique et très simple et vrai.

5*

Georg Brandes à Pol de Mont.
AMVC, B8214/B1, nr. 31.547/24

20 décembre 1885

Monsieur et cher confrère,

Je m'occupe de vous, je vais maintenant lire les poésies flamandes ; je fais dans ces jours-ci un article de journal — le numéro de Noël — sur *Le mouvement flamand et Pol de Mont*[3] et d'autres études suivront. J'aime vos *Lentesotternijen*[4] et *De Kinderen der Menschen*[5]. Je vous prie de remercier vos amis M. Omer Wattez et M. Flemmich[6] de ma part pour tous les matériaux qu'ils m'ont fait parvenir. G.B.

Mon article vous sera envoyé aussitôt qu'il sera imprimé.

---

[1] « La poésie néerlandaise en Belgique. Son passé », *Le Monde poétique*, 1884, pp. 282-272 et pp. 309-314.
[2] Pol de Mont, *Van den boom der kennis*, Gent, 1885.
[3] Georg Brandes, « Pol de Mont og den flamske Bevægelse. », *Politiken*, 26 décembre 1885.
[4] Pol de Mont, *Lentesotternijen*, Gent, 1882.
[5] Pol de Mont, *De Kinderen der Menschen*, 1888.
[6] Henrich Flemmich, traducteur de Pol de Mont.

6*

Georg Brandes à Pol de Mont.
AMVC, B8214/B1, nr. 31.547/25

25 décembre 1885

Monsieur et cher confrère!

Vous ne devez pas vous attendre grand-chose de ce qui paraîtra demain et dont vous aurez volontiers quelques exemplaires. Ce n'est que trois colonnes, dans lesquelles j'ai dû raconter d'avance ce que c'est que le mouvement flamand, nommer quelques noms, citer quelques mots, enfin vous nommer, les dates principales de votre vie et pour la fin un brin de critique sur plusieurs de vos productions. La chose est trop peu considérable et trop peu nouvelle pour être traduite en flamand. Ce serait donc seulement le dernier des trois chapitres, je crois, qui le mériterait. Je voudrais volontiers avoir tout ce que vous avez écrit en prose, je n'en ai rien. Surtout votre propre essai sur la littérature flamande, votre essai sur Conscience[1]. Ne pouvez-vous pas me les procurer?

Naturellement je lirai avec plaisir ce que Conscience a écrit sur vous. J'ai déjà les quatre volumes: *Gedichten*, *Lentesotternijen*, *Idyllen*, *Idyllen en Gedichten*. Veuillez bien dire à M. Wattez que je lui ai envoyé un livre d'Andersen[2], mais que je ne pouvais pas avoir la grammaire allemand-danois que je désirais pour lui. Il doit prendre Ollendorf.

7*

Pol de Mont à Georg Brandes.
Brandes-Arkivet, Det kongelige Bibliotek, Copenhague.

9. 2. 1886

Cher et savant confrère!

Je ne résiste pas au désir de vous dire une fois encore et de tout mon

[1] Pol de Mont, *Hendrik Conscience, zijn leven en zijne werken*, Gent, 1883.
[2] Le livre de Hans Christian Andersen, *Billedbog uden Billeder*, København, 1840.

cœur combien grande est la reconnaissance que je vous dois à cause de la splendide étude que vous m'avez consacrée. Elle vient de paraître traduite en allemand par Brønsted, dans la *Frankfurter Zeitung* (7 février). Un journal bibliographique gantois et une revue flamande la reproduiront sous peu.

Puis-je vous demander si vous avez reçu en leur temps les ouvrages que je vous ai fait adresser en mon nom : *Op mijn Dorpken*[1] — *Conscience, zijn Leven en zijne Werken* — *Loreley*[2], pages éparses du livre des passions ? Avez-vous lu également mes idylles de *Pulcinello*[3] et surtout *Een Rapeling*[4], dont le succès en Flandre, Hollande et même en Allemagne, a été très grand, surtout pour la deuxième, que les premiers critiques, Joan Bohl[5], Nolet de Brauwere[6], Ferd. von Hollwalld, ont appelée un pur chef-d'œuvre. Mes amis ont également promis de vous procurer les poésies *complètes* de van Beers ; de la Montagne vous aurait adressé ses *Gedichten*, un coquet petit recueil ; Teirlinck-Stijns, trois ou quatre de leurs *nouvelles* ; Segers, ses histoires de la Campine. Ces livres vous sont-ils parvenus ?

Ce qui m'a ravi surtout, ç'a été votre analyse si serrée de mon poème *De Kinderen der Menschen* et votre jugement sur *Lentesotternijen*. C'est étonnant de voir que vous, étranger, vous ayez pu si bien approfondir ces deux poèmes d'ailleurs compliqués de forme.

Je finis en me disant

votre bien dévoué

Pol de Mont

---

[1] Pol de Mont, *Op mijn Dorpken* (prose), Roeselare, 1886.
[2] Pol de Mont, *Loreley*, Gent, 1882.
[3] Pol de Mont, *Pulcinello*, dans *Idyllen*, op. cit., pp. 47-86.
[4] Pol de Mont, *Een Rapeling*, dans *Idyllen*, op. cit., pp. 87-106.
[5] Joan Bohl (1836-1908), critique et traducteur.
[6] Nolet de Brauwere van Steeland (1815-1888), poète et critique.

8*

Pol de Mont à Georg Brandes.
Brandes-Arkivet, Det kongelige Bibliotek, Copenhague.

24. 2. 1886

Cher et illustre confrère!

J'apprends avec plaisir que vous vous plaisez en votre séjour temporaire de Varsovie et je vous souhaite, près de vos auditeurs, tout le succès auquel vous avez droit.

Mes amis Sleeckx de Bruxelles, le premier de nos romanciers encore vivants, Elseni (Janmoulle), un jeune Wallon, qui s'est converti par des études sérieuses à la Cause et aux lettres flamandes et Segers, un de nos jeunes conteurs de talent, m'ont promis de vous faire tenir plusieurs de leurs ouvrages. Votre article du Journal *Politiken* était très convenablement traduit en allemand par Brönsted. Elseni (Janmoulle) le transcrit à présent en langue néerlandaise. Je suis heureux d'entendre que vous lirez, à votre retour, les volumes que je vous ai expédiés en dernier lieu: *Loreley*, *Conscience*, *Op mijn Dorpken*, et les *Idyllen* de 1881 (au nombre de trois). Je vous ai lancé il y a deux jours un de mes nouveaux poèmes philosophiques: *De Ceder*[1]. Peut-être vous est-il possible de me procurer l'adresse de l'un ou l'autre homme de lettres de Varsovie: nous sommes ici plusieurs à désirer entrer en rapports suivis avec les littérateurs polonais et de nous mettre à la hauteur de la situation actuelle de cette langue et de cette littérature. N'avez-vous encore rien reçu de Teirlinck-Stijns? Mon ami Ferguut[2] vous enverra vers fin de l'été un superbe recueil de poésies orientales.

Votre tout dévoué ami,

Pol de Mont

---

[1] Pol de Mont, *De Ceder*, *Nederlandsch Museum. Tijdschrift voor letteren, wetenschappen en kunst*, 2, 2, 1885, pp. 323-327.
[2] Jan Ferguut (Joannes Amandeus van Droogenbroek) (1883-1902).

9*

Pol de Mont à Georg Brandes.
Brandes-Arkivet, Det kongelige Bibliotek, Copenhague.

11. 4. 1886

Très cher et savant confrère!

On m'accuserait à juste titre d'ingratitude si je tardais plus longtemps de vous dire, combien je suis heureux et fier du superbe article que votre tant habile plume vient de me consacrer. Je le dis sans flatterie aucune; bien mieux que la plupart de nos critiques néerlandais vous avez saisi la portée et pénétré le vrai fond de mes humbles tentatives. Vous avez parlé de moi en poète autant qu'en critique érudit. En vérité, si quelque chose est capable de m'exhorter à persévérer dans la voie que je me suis tracée, c'est sans contredit la faveur dont daigne m'honorer un auteur, qui prend rang parmi les quatre ou cinq critiques de réelle valeur de cette fin de siècle. Je vous ai fait envoyer par mon éditeur Adolf Hoste à Gand, ma biographie (la plus complète qui soit) de mon regretté maître et cher père Conscience, ainsi que mon recueil *Loreley* et une *Bloemlezing* classique, que j'ai publiée en 82. Faites-moi savoir s.v.p. si vous avez reçu tous les livres et si la brochure *De Wedergeboorte in Occitanië*[1] que je vous ai envoyée il y a plus ou moins trois semaines vous est parvenue? Je prends la liberté de vous adresser un exemplaire d'un petit recueil *Op mijn Dorpken*, où je viens de réunir les neuf ou dix nouvelles et contes que j'ai écrits depuis 79.

Ce livre, sans aucune prétention, a ceci d'intéressant, qu'il renferme pour ainsi dire le récit complet de mon enfance et mon séjour trop éphémère sous le toit de mes parents. C'est à ce seul titre que j'ose vous recommander ces pages aussi simples que naïves. J'ai demandé à plusieurs amis et confrères de vous faire tenir leur œuvres. Je ne doute point que notre excellent poète Jan van Beers, mon vénéré et vieux collègue et fidèle ami, ne vous envoie ses *Œuvres complètes*, deux volumes parus chez Hoste, à Gand. Je demanderai également à Teirlinck-Stijns, deux romanciers d'un vrai talent, et à de la Montagne, un charmant poète, de vous lancer un ou deux volumes. Puis-je fixer votre attention sur *Een Rapeling*, *Pulcinello*, dont Andersen[2]

[1] Pol de Mont, *De Wedergeboorte in Occitanië*, *Nederland*, 1885, t. II, pp. 177-230 et t. III, pp. 99-112.
[2] Hans Christian Andersen (1805-1875).

m'a fourni le sujet, et sur les récits villageois[1] *Akte van Berouw*, *Truiken van Pollaer*, *Hoe Krelis trouwde* et *Van den Doop naar Huis*? *Oude Geschichte* est une idylle moderne; *de Dienstmeid* emprunté à la vie de la ville. Je vous remercie encore une fois, cher confrère, et je vous prie de croire que rien ne me serait plus agréable que de pouvoir quelque jour vous être utile à mon tour. Espérant que vous voudrez bien m'envoyer un seul mot de réponse, je me rappelle à votre bon souvenir et me nomme

Votre très obligé

Pol de Mont

10*

Brandes à Pol de Mont.
AMVC, B8214/B1, nr. 31.547/31

Copenhague, 25 avril 1886

Cher monsieur et confrère!

Ne pensez pas mal de moi et de ma paresse d'écrire! Depuis huit jours seulement je suis de retour de Varsovie et accablé de travail. A Varsovie j'ai eu un succès immense. Les Polonais étaient si reconnaissants qu'un étranger leur montrait de la sympathie et s'occupa d'eux maintenant, où ils sont supprimés de tous les côtés à la fois. J'ai passé là deux mois et demi heureux.

Ici je trouve votre poème *Onbluschbare Vlammen*[2] que vous avez eu l'amabilité de me dédier. Je vous remercie de tout mon cœur de l'honneur que vous m'avez fait. J'ai lu le poème mot pour mot avec mon dictionnaire et je comprends tout. C'est puissant et hardi. Je voudrais seulement que votre jugement fût un peu autre. Pourquoi toujours regarder cet instinct comme une insulte que la nature nous ait fait? Pourquoi le regarder comme contraire à la pureté (*de reinheid*)? C'est votre idée de pureté qu'il fallut réformer.

Je ne vous répondais pas de Varsovie à votre carte postale. Je ne trouvais personne qui ne fût trop paresseux pour vouloir vous donner des

---

[1] Pol de Mont, voir: *Idyllen en andere Gedichten*, op. cit.
[2] Pol de Mont, *Onbluschbare Vlammen*, *Nederlandsch Museum*, dans *Tijdschrift voor letteren, wetenschappen en kunst*, 2, 3, 1886, pp. 37-46.

éclaircissements sur le mouvement littéraire en Pologne.

Mais moi qui connais assez bien ce pays, je pourrai répondre à vos questions.

Le poème philosophique *de Ceder* dont vous parlez ne m'est pas parvenu. Et ni M. Sleeckx, ni M. Elseni, ni M. Teirlinck-Stijns ne m'ont rien envoyé. Seulement j'ai reçu de vous-même votre traité sur le *Wedergeboorte*.

Je sais que le traducteur Brönsted qui se dit « autorisé » a fait de votre *Tesselschade*[1] un Monsieur.

A Varsovie on vendait en quatre heures 3.600 billets pour mes conférences sur la littérature polonaise avant que la permission arriva du maître de police pour mettre les affiches. Depuis six semaines j'avais eu à combattre les difficultés de la censure, l'intérêt était donc très éveillé. Aussitôt que la nouvelle se répandit dans la ville, qu'enfin j'avais la permission de parler — même avant que les conférences furent annoncées — tout fut vendu.

Votre très dévoué

Georges Brandès

11*

Georg Brandes à Pol de Mont.
AMVC, B8214/B1, nr. 31.547/27

Copenhague, 19 octobre 1886

Cher Monsieur et confrère!

La collection d'essais, que j'ai eu le plaisir de vous offrir, représente seulement un choix fait entre un très grand nombre d'essais. La plupart de mes études de cette espèce a pour objet des phénomènes de notre littérature du Nord qui sont trop inconnus en Europe pour qu'on pourrait en parler en langue étrangère.

Hors *Les grands courants de la littérature du 19ème siècle*, j'ai fait paraître en allemand des livres sur *Lassalle*[2], *Kierkegaard*[3], *Beaconsfield*[4],

[1] Maria Roemers Tesselschade (dochter) (1594-1649).
[2] Georg Brandes, *Ferdinand Lassalle. Ein literarischer Charakterbild*, Berlin, 1877.
[3] Georg Brandes, *Søren Kierkegaard. Ein literarischer Charakterbild*, Leipzig, 1879.
[4] Georg Brandes, *Lord Beaconsfield (Benjamin Disraëli). Ein Charakterbild*, Berlin, 1879.

Holberg[1], plusieurs essais et nouvellement dans la revue *Nord und Süd* les numéros d'août et de septembre un grand essai sur Schack Staffeldt[2]. Il y a dans le numéro d'août un portrait de moi, fait d'après le dessin d'un peintre polonais, Horowitz, qui est plus expressif que celui dans les *Moderne Geister*[3].

J'ai reçu et j'ai lu avec un vif plaisir tous les livres, que vous m'avez envoyés, *Loreley*, *Idyllen*, *Op mijn Dorpken*. Si je n'en ai pas parlé publiquement, c'est seulement que j'ai du temps pour rien. Je suis tellement accablé de travail de devoir.

Messieurs van Beers et M. de la Montagne ont eu la bonté de m'envoyer leurs poèmes. Je n'ai rien reçu ni de Sleeckx, ni de Teirlinck, ni de Stijns, ni de Segers. De M. Wattez je possède seulement le livre *Mehr Licht*.

Aussitôt que j'aurai quelques moments de loisir je m'occuperai de nouveau de la littérature flamande.

On m'attend cet hiver à Petersbourg où je ferai quelques conférences si l'on ne me le défendra pas. (On a supprimé le livre, c'est-à-dire le texte polonais que j'écrivais à Varsovie sur la littérature polonaise.) De Petersbourg j'irai à Moscou. Ce sera, je pense, au mois de février.

Jusqu'à ce temps je resterai à Copenhague. Je récris mon grand ouvrage en allemand, ce qui me fait une peine énorme. Le deuxième volume en est sous presse[4]. Adieu, cher confrère. Je vous serre les mains.

Georges Brandès

12*

Pol de Mont à Georg Brandes, 18/10/86
Brandes-Arkivet, Det kongelige Bibliotek, Copenhague.

Très cher et savant confrère!

Quelle agréable surprise pour moi que la réception, aujourd'hui même, de votre superbe volume: *Moderne Geister*, présent réellement royal et qui m'est d'autant plus cher qu'il m'apporte en même temps votre très

[1] Georg Brandes, *Ludwig Holberg und seine Zeitgenossen*, Berlin, 1885.
[2] Schack von Staffeldt (1769-1826), poète.
[3] Georg Brandes, *Moderne Geister*, Frankfurt a/M., 1882
[4] *Die Hauptströmungen der Literatur des neunzehnten Jahrhunderts*, übersetzt und herausgeben von Adolf Strodtmann und W. Rudow, 2. Auflage, Leipzig, 1886.

sympathique et viril visage. Merci, trois fois merci et soyez bien sûr que ce sera une joie exquise pour moi que de lire et d'admirer cette série de magistrales études, auxquelles, d'ailleurs, je me ferai un devoir de consacrer un petit article dans ma revue : *De Toekomst*[1], à Gand. Une question à présent : avez-vous reçu en leur temps les livres de mes confrères van Beers, Sleeckx, de la Montagne, Wattez, Teirlinck-Stijns, Segers ? Quels sont ceux d'entre eux qui n'ont *rien* envoyé ? Avez-vous déjà eu le temps de lire mes recueils de *Loreley*, ce livre de passion et de flamme qui m'a valu les anathèmes de tant de plumitifs flamands, d'*Idylle* (grand format) et de *Op mijn Dorpken*, ces humbles souvenirs de mon petit village brabançon ? En parlerez-vous encore dans quelque revue dont votre collaboration fait l'ornement ? Où donc passerez-vous l'hiver ? Retournez-vous en Russie ? en Pologne ? Que je voudrais vous y suivre, si j'en avais le temps ! ! Encore une fois merci. Je vous écrirai plus longuement avant peu.

Votre dévoué

Pol de Mont

van Geerststraat nr. 51 (adresse)

13*

Pol de Mont à Georg Brandes, 25/10/1886
Brandes-Arkivet, Det kongelige Bibliotek, Copenhague.

Très estimé confrère !

Vous aurez déjà reçu en ce moment, je pense, les numéros des *Mondes poétiques* où il est parlé de la littérature flamande contemporaine ainsi que la grammaire flamande de Heremans. Mon excellent ami et collègue O. Wattez vous les a envoyés sur ma demande. En outre vous recevrez de Fribourg (Bade) une collection assez considérable de traductions allemandes de mes poésies, traductions dues à la plume de M. H. Flemmich, et qui paraîtront bientôt en volume. De mon côté, je vous ferai adresser à titre d'hommage un petit mais très bon dictionnaire flamand-français, qui vous sera, certainement, très utile. La 33e livraison, 3e partie, *Patria Belgica*, 1874,

[1] *De Toekomst*, (Gent), dirigé par Ad. Hoste (1885-97) et Pol de Mont (1884-1897).

renferme également un article sur les lettres flamandes. Je ne le possède pas, malheureusement, et ne puis donc vous l'envoyer.

Je suis ravi, très estimé confrère, d'apprendre que *Nicht in den Kalten Boden*[1] vous a plu. Je nourris l'espoir que vous mettrez votre généreuse promesse à exécution, et que votre article sur mes productions poétiques verra le jour avant peu. Je vous en remercie d'avance et de grand cœur! N'oubliez pas, s.v.p., de m'en adresser un ou deux exemplaires!

Je suis toujours à votre disposition pour tous renseignements désirables et je signe

Votre obligé

Prof. Pol de Mont

rue Milis M.
En très grande hâte!

14*

Pol de Mont à Georg Brandes, 22/12/86
Brandes-Arkivet, Det kongelige Bibliotek, Copenhague.

Très estimé confrère!

Ce que vous m'annoncez me cause la plus grande joie. Je suis on ne peut plus flatté d'apprendre que mes *Lentesotternijen* et surtout que mes *Kinderen der Menschen* vous ont plu. Inutile de vous dire avec quelle impatience j'attends la publication de vos études. Si vous voulez, je vous enverrai une brochure qui vous sera utile peut-être dans votre étude de la langue néerlandaise. C'est un recueil de traductions, texte flamand en regard du français. Je vous fais adresser également un exemplaire d'une grammaire allemande que je viens de publier. Ceci vous sera envoyé simplement à titre de *curiosité*. Puis-je fixer votre attention sur *Tarwemei* et sur le cycle *Ophelia*[2] (1880, recueil couronné) ainsi que sur l'idylle *Een Rapeling* et sur *Oude Geschichte*? Je me propose de faire traduire vos études sur les lettres flamandes pour une de nos *bonnes* revues. Pourriez-vous m'en adresser deux

[1] Voir *Van den Boom der Kennis*, op. cit.
[2] Pol de Mont, *Ophelia, Jongelingsleven*, Leuven, 1878.

ou trois exemplaires ? Veuillez me dire ce que vous avez de mes livres publiés jusqu'ici. Peut-être que ma biographie *complète* de mon grand ami feu Henri Conscience vous serait utile ?

Tout à vous de cœur

Pol de Mont

15*

Pol de Mont à Georg Brandes, 19/4/87
Brandes-Arkivet, Det kongelige Bibliotek, Copenhague.

Très cher et illustre confrère !

Mon excellent ami Flemmich m'a fait un bien grand plaisir, en m'annonçant que vous avez bien voulu accepter la dédicace du volume de traductions de mes poésies qu'il compte bientôt faire paraître. Il m'a aussi dit, que vous avez lu avec plaisir *Zanna*[1]. Je vous ai envoyé depuis une nouvelle idylle, *Sanneken Craeynest*. Vous ne l'aurez pas encore lue sans doute, vous trouvant à St. Pétersbourg, comme l'écrit Flemmich. A propos, cher et illustre confrère, ne pourriez-vous me rendre un service ? Je donnerais volontiers, à St. Pétersbourg par exemple, une conférence ou plusieurs même sur le *mouvement flamand*, sur la *littérature flamande*, sur l'*histoire politique du peuple flamand*, si l'on le désirait. Or, je ne connais *personne* à St. Pétersbourg. Ne vous serait-il pas possible soit de me mettre en relation avec *the right man in the right place*, soit de me faire inviter, grâce à votre haute influence ? Je me servirais de la langue française, et je suis prêt à aller en Russie entre le 15 août et le 1er octobre, la seule époque de l'année où j'aie des vacances assez longues pour un pareil voyage. Je viens ainsi de donner une longue conférence à Paris, au Café Voltaire, sur le même sujet. J'ai eu un plein succès ! Je vous enverrai sous peu quelques *ballades* et deux ou trois essais littéraires, entre autres un sur *Der neue Tanhäuser* de Ed. Grisebach et un sur la poésie des dialectes en Allemagne. Ne donnerez-vous

[1] Pol de Mont, *Zanna*, pièce de théâtre, Leiden, 1887, traduit en allemand par H. Flemmich (1889).

jamais de conférences en Belgique ? ou du moins ne viendrez-vous jamais me voir à Anvers ? J'en serais heureux. Encore une demande, mais indiscrète : que paie-t-on en Russie pour une conférence littéraire et combien de temps ces causeries durent-elles ? Espérant recevoir un mot de réponse et votre adresse en Russie, je vous serre cordialement la main.

T.t.

Pol de Mont

Anvers

16*

Georg Brandes à Pol de Mont
AMVC, B9214/B1, nr. 32.547/28.

Copenhague, Havnegade 55.
28 mai 1891

Monsieur et cher confrère,

Des années se sont passées sans que j'aie eu de vos nouvelles. J'écris aujourd'hui parce que j'irai *peut-être* ce printemps voir la Belgique et la Hollande que je ne connais pas encore. Comment d'après vous faudrait-il faire le voyage ? Vous trouverais-je à Anvers ce juin ?

Votre bien dévoué

Georg Brandes

17*

Pol de Mont à Georg Brandes, 31/5/91 (*en allemand*).
Brandes-Arkivet, Det kongelige Bibliotek, Copenhague.

Très estimé collègue,

Ce que vous m'écrivez dans votre lettre du 28 mai me réjouit beaucoup ! Je vous ferai connaître avec le plus grand plaisir tout ce qu'il y a de remarquable dans notre ville flamande d'Anvers, et je compte — c'est là mon plus grand espoir — vous présenter, si je puis et si cela vous agrée, aux meilleurs parmi mes confrères en art et mes compagnons de combat.

Malheureusement, je ne puis vous dire quel est le meilleur itinéraire de Copenhague à Anvers. Peut-être pourrais-je vous conseiller de visiter d'abord Amsterdam, Leiden, Utrecht, La Haye, Rotterdam, Dordrecht et ensuite Anvers, Bruges, Gand, Courtrai, Louvain, Bruxelles, etc.

Je crois ne pas me tromper en vous conseillant de passer par *Hambourg*.

C'est avec joie — faut-il le dire ? — que j'apprendrai la date exacte de votre arrivée.

Bien à vous.

Pol de Mont

30. Ommeganckstrasse
Antwerpen

18*

Pol de Mont à Georg Brandes, 27/6/91 (*en allemand*).
Brandes-Arkivet, Det kongelige Bibliotek, Copenhague.

Cher et très estimé Ami et Confrère,

Je suis heureux de pouvoir vous adresser le premier la bienvenue sur notre terre de Flandre.

Anvers est une ville en effet remarquable et riche en trésors d'art les

de l'Escaut : j'aurai le plaisir de vous accompagner au nouveau Musée de peinture et de vous mettre en rapport avec mes amis, écrivains et pionniers flamands. Vous ne me refuserez pas — lundi, mardi ou jeudi — l'honneur de déjeuner à ma modeste table et de passer une soirée avec mes amis et ma famille.

Mais avant tout : vous arrivez ici demain dimanche et me demandez un rendez-vous dans la soirée. Avec plaisir ! Je viendrai vous chercher donc demain à sept heures, à l'hôtel du Gr(and) Lab(rador) sur le Meir.

Votre

Prof. Pol de Mont

Samedi, 27 juin 1891

19*

Pol de Mont à Georg Brandes, 29/6/91 (*en allemand*).
Brandes-Arkivet, Det kongelige Bibliotek, Copenhague.

Très estimé Confrère et Ami,

Ce soir, entre 7½ et 8 heures, j'aurai le plaisir de venir vous chercher à votre hôtel.

Nous assisterons, si cela vous plaît, à un concert donné au jardin zoologique.

Avec mes salutations les meilleures
et un serrement de main amical,
votre

Prof. Pol de Mont

Lundi
1 heure (midi)

20*

Pol de Mont à Georg Brandes, 31/7/91
Brandes-Arkivet, Det kongelige Bibliotek, Copenhague.

Cher et savant Ami!

J'ai à vous faire une prière!

Mon jeune ami, Maître L. Franck, avocat à Anvers, entreprend le 5 du mois d'août un voyage à travers la Suède et la Norvège. Il serait très heureux de présenter ses hommages aux principaux écrivains de ces deux pays. Or, il croit avec raison que pour être admis auprès d'eux il n'a besoin que d'un bout d'écriture de la main de Georg Brandes. Me permettez-vous de vous demander, en sa faveur, une petite lettre de recommandation ainsi que les noms et adresses de ceux que vous lui conseillez d'aller voir?

Maître Franck est le jeune avocat qui a prononcé, lors de votre trop court séjour ici, le petit toast en langue française.

Vous seriez aimable si vous vouliez lui adresser le billet d'introduction à *Christiania*, poste restante, Centre, Maître L. Franck, avocat.

Votre voyage a-t-il répondu à votre attente? Comment avez-vous trouvé Bruges, Gand, Bruxelles? Mes amis de Hollande regrettent que vous ne soyez allé leur serrer la main.

En attendant un mot de votre main avec
quelques nouvelles
tout à vous (*illisible*)

Pol de Mont

rue Ommeganck
30 Anvers

21*

Pol de Mont à Georg Brandes (*en allemand*).
Brandes-Arkivet, Det kongelige Bibliotek, Copenhague.

7 août 1891

Très estimé Confrère et Ami,

Votre bonne lettre du 4 de ce mois m'a causé une grande joie ! De ce trop bref séjour à Anvers vous avez gardé un souvenir point trop désavantageux et je vous en remercie de tout cœur. C'est avec plaisir que je transmettrai vos salutations à mes amis Gittens, van Ryswyck (van Rijswijk), Rooses, Rosseels, Moortgat, etc. Ma femme regrette seulement de n'avoir pu, avec nos modestes ressources bourgeoises, vous recevoir mieux dans notre petite maison !

Ce que vous me rapportez à propos de la feuille bruxelloise *La Chr(onique)* ne m'étonne guère. Cette *gazette de trottoir*[1] française fait toujours les mêmes boulettes tout en croyant détenir en Belgique le monopole de l'*Esprit*[1] et du *haut goût*[1] ! Ledit article, que je n'ai d'ailleurs *pas* lu (ayez l'amabilité de me l'envoyer pour deux ou trois jours !, ne provient d'aucun de mes amis et compagnons de combat, je puis déjà vous en assurer ! Nous les flamingants tant haïs, nous avons encore trop de *tact*[1] pour jeter des confidences d'ordre privé, quelles qu'elles soient, en pâture dans de *tels* journaux au public et aux bêtes. Une question : avez-vous rencontré à Bruxelles Théodore Hannon ou ses confrères Jean d'Ardenne, Victor Hallang, etc. ? Ils collaborent tous à ladite feuille.

Et êtes-vous aussi allé chez Picard : quelle impression vous ont faite ces écrivains belges qui fransquillonnent laborieusement ! Dites-moi à l'occasion, je vous prie, si Bruges, cette chère vieille cité, vous a plu. Et le Musée de peinture de Bruxelles ? ... Je voudrais vous faire une prière encore : ne pourriez-vous pas m'aider à devenir correspondant belge de quelque grand *newspaper* allemand ? Mais vous êtes toujours sur les routes et n'avez pas le temps de vous occuper de ces choses !

Croyez-moi cependant votre bien dévoué

Pol de Mont

[1] En français dans le texte.

Emile Verhaeren dramaturge[1]

Parmi les écrivains belges de langue française, Maeterlinck et Verhaeren sont les plus célèbres. Alors que Maeterlinck, à juste titre, s'est fait rapidement une réputation, Verhaeren a eu beaucoup plus de difficultés à percer avec son penchant au fond purement lyrique qui attire peu de lecteurs et dont les œuvres sont intraduisibles ; toutefois il est à présent reconnu comme le meilleur écrivain de langue française en Belgique et comme un des meilleurs poètes de la francophonie. Mais si l'on veut qu'il ait une audience internationale, il faut mettre l'accent sur ses œuvres dramatiques.

Il est né en 1855 dans le village de Saint-Amand près d'Anvers et a passé sa jeunesse à la campagne sur les rives de l'Escaut dans les paysages flamands de prairies fertiles, où il s'est imprégné de l'amour pour la terre, qui est une constante dans sa poésie. Son premier recueil *Les Flamandes* décrit la Flandre riche, gaie et rude, avec ses fermes, ses auberges et ses kermesses ; les femmes sont ici débordantes de santé, comme Rubens ou Jordaens les ont peintes. Dans *Les Moines*, il dépeint le pendant de cette Flandre-là, à savoir la Flandre pieuse, celle de la Sainte-Vierge, dont ceux qui se cloîtrent chantent les louanges, la vie monastique, l'idéalisation de la vie conventuelle, cet état tranquille et régulier avec en toile de fond les prières, les messes et les processions ; en un mot, la Flandre que Memling a laissée à la postérité.

Dans ses recueils suivants, il donne plus libre cours à son imagination et à ses visions ; ses sentiments l'amènent de plus en plus à être en proie au tragique ; ses illusions semblent s'être évanouies ; même les visions qui s'offrent à lui sont souvent marquées par l'horreur. Dans un de ses recueils, *Les Apparus dans mes Chemins*, la plaine, immense et morne, se peuple, poème après poème, de personnages hideux ; « celui de l'horizon », qui a peur de lui-même et cherche son chemin dans le lointain ; « celui de la fatigue »,

[1] Article publié dans *Politiken*, 8 juin 1903 et réédité dans les *Samlede Skrifter*, t. XVI, pp. 95-100.

qui traîne derrière lui les siècles morts et maudit son destin ; « celui du savoir », dont le regard perçant a scruté sans relâche, mais en vain ; « celui du rien », « celui des pourritures », qui avec un rire de mépris annonce la pourriture (qui est l'ultime aboutissement de tout), — jusqu'à ce que Saint-Georges, sous un arc-en-ciel doré, descende du ciel dans sa cuirasse lumineuse, montant son cheval d'écume et débarrasse l'espace de ces visions répugnantes. Dans un autre recueil profondément symbolique, *Les Villages illusoires*, il ne dépeint que des personnages dans la tempête, la pluie et la neige, qu'il a vus en Flandre étant enfant et, avec son imagination, les transforme en symboles. Il y a aussi le passeur qui se bat contre la tempête pour aller chercher celle qui l'a appelé. Mais le fleuve est terrible ; une rame casse, la barre casse, l'autre rame casse, et la voix appelle. — Au cimetière, le fossoyeur a creusé les tombes ; les cercueils blancs parcourent les allées et il va les descendre en terre, ces cercueils blancs des tourments et des souvenirs ; et on porte des cercueils rouges dans les chemins, ces cercueils où sont enterrés son héroïsme d'antan, son courage brisé et ses crimes. — Sur le fleuve, les pêcheurs veillent au clair de la lune près de leurs noirs filets, comme plongés dans la vase. Et ils ne prennent rien que leur misère, de nombreuses maladies et quantité de débris de leurs espoirs échoués et de leurs aspirations brisées.

Alors que, dans ses tout premiers recueils, Verhaeren respectait dans ses vers les règles très strictes de rythme et de rime propres à la poésie française traditionnelle, il a plus tard rejeté complètement le joug de la versification et a souvent appliqué des homophonies au lieu de véritables rimes et s'est partout contenté de rimes pour l'oreille sans se soucier des rimes pour l'œil. Il est tout à fait remarquable que, en jouant avec la langue, il ait quand même atteint d'extraordinaires effets sonores, une euphonie puissante et mâle, toujours pleine, parfois rêche. Ce sont ces vers qu'il a utilisés pour écrire ses œuvres dramatiques ; toutefois, ci et là, il les remplace sans transition par des répliques en prose rythmique.

La pièce *Le Cloître*, écrite en 1900, a marqué le retour au thème de sa jeunesse, la vie monastique, mais cette fois dans un esprit différent. La passion la plus intense et la plus sauvage a trouvé son expression dans cette pièce et les différents types de moines sont présentés avec une assurance et une maîtrise supérieures. Ce thème a quelque chose de grandiose. Dès le début, nous ne découvrons dans ce cloître où il nous introduit que les différentes ambitions des moines, leur piété, leurs antipathies mutuelles et les rivalités. On voit le prieur, sage et très religieux, préférer et se choisir pour successeur un moine de la haute noblesse, un ancien duc, Dom Balthazar ; on voit ce dernier combattu par Thomas qui brigue la charge de

prieur ; on le voit encore objet de l'admiration du jeune Dom Marc, en moine aussi angélique que ceux des peintures de Fiesole. On apprend ensuite que Dom Balthazar a tué son propre père, non pas parce que ce dernier lui avait fait un tort quelconque (car c'était un homme juste), mais simplement parce qu'un jour il avait critiqué la mauvaise conduite de son fils. Il s'est réfugié au couvent pour éviter le châtiment. Mais ceci n'effraie nullement le prieur, qui trouve que le repentir de Dom Balthazar est d'autant plus beau que le péché était grave, qui l'estime plus digne de lui succéder à la charge de prieur, son comportement en tant que religieux étant une véritable édification.

Au fur et à mesure qu'on approfondit le péché de Balthazar, on apprend qu'il a de sang-froid laissé exécuter un vagabond innocent soupçonné de meurtre ; malgré cela, le prieur ne change pas son attitude à l'égard du distingué moine et n'en trouve pas sa vie monastique moins édifiante pour autant. Quand un religieux indigné envisage de dénoncer Dom Balthazar au pouvoir séculier, même Thomas, l'adversaire du criminel, recule devant une telle action condamnable, qui dévoilerait au monde extérieur les secrets du couvent. Mais même la tranquillité d'âme de Dom Balthazar s'est trouvée ébranlée petit à petit ; il ne peut plus taire son secret et, un jour, alors que l'église est bondée, devant cette foule rassemblée, utilisant les mots les plus violents, il clame son péché dans toute son ampleur. C'est en vain que les moines tentent de l'arrêter, et lorsqu'il a terminé sa confession délirante, le prieur le condamne et l'expulse avec une passion qui, pour l'honneur de l'Eglise, ne connaît aucune miséricorde. Seul le jeune et pieux dom Marc prie encore pour la brebis égarée, qui devra mourir sur l'échafaud.

Les derniers actes sont conçus avec une psychologie et une puissance de style qui ne laissent rien à envier.

Entre 1893 et 1898, Emile Verhaeren écrivit une trilogie, dont le thème lui était bien familier en tant qu'enfant de la campagne et lui tenait à cœur depuis longtemps : ce mouvement d'aspiration funeste que les villes exercent sur les habitants des campagnes et qui petit à petit a dépeuplé son pays natal, les champs et les villages. Il y a lieu de remarquer en marge de ce texte que curieusement il a lui-même d'abord quitté la campagne pour Bruxelles et que, ces dernières années, il s'est installé à Paris.

Le dernier volet de sa trilogie, *Les Aubes*, est sans doute l'œuvre la plus étonnante et la plus importante qu'il ait produite jusqu'ici. Son thème ressemble un peu à celui de la pièce *Et Oprør* (*Une Révolte*) de Edvard Søderberg.

L'action se situe, comme toujours chez Verhaeren, hors de la réalité historique. Nous assistons à une guerre : une armée ennemie s'approche de l'énorme ville d'Oppidomagne et chasse devant elle la population en fuite

des villages vers la capitale. Il nous fait connaître différents groupes de la population, la foule des mendiants et les paysans aigris et fuyant. Il nous prépare à la venue d'un homme, dont tout le monde parle et à qui tout le monde pense, le grand tribun du peuple, Jacques Hérénien, qui va enterrer son père en ville. Cet homme arrive et nous obtenons une bonne impression de l'immense estime dont il jouit.

Le sujet est repris du siège de Paris en 1870-71. Dans cette ville, le prolétariat s'est retranché dans un cimetière sur les hauteurs, d'où il a pris une attitude menaçante à l'égard de la Régence, un gouvernement patricien, qui a poussé l'homme de la rue jusqu'aux extrémités en raison de son égoïsme et de sa brutalité. Jacques Hérénien est l'homme du peuple et l'homme de l'avenir. Dans ses écrits, qui se lisent aussi à l'étranger, il a exposé des théories sur les droits des opprimés et l'horreur de la guerre. Ces idées ont eu un succès tel que Hérénien s'est fait des disciples jusque dans l'armée ennemie.

Nous voyons la Régence tenter en vain de le battre, de le duper et à nouveau essayer de l'exploiter vis-à-vis de la foule avec des promesses généreuses, qui devraient parer au danger inquiétant ; nous le voyons enfin, entouré de confiance, de jalousie et de haine, s'élever et nous observons son ascension vers les hauteurs du pouvoir, rétablir la paix intérieure dans la capitale et finalement, dans un mouvement hardi que lui inspire son génie, accepter l'offre de l'ennemi. L'armée ennemie est aussi fatiguée de la guerre que la ville assiégée et, grâce à un officier ennemi qui a lu Hérénien et se considère son élève, on arrive à un arrangement qui met fin à la guerre par l'entrée pacifique dans la capitale des troupes ennemies. Les idéaux de démocratie et de paix mondiale semblent assurés, quand le grand tribun est touché par les dernières balles tirées par les soldats de la Régence sur ordre des hommes haineux de l'ancien régime. Il meurt, mais son épouse soulève son jeune fils à bout de bras au-dessus des têtes de la foule, qui acclame en lui l'aube des temps nouveaux.

Des années après avoir lu cette pièce pour la première fois, on garde le souvenir de quelque chose d'émouvant ; mais curieusement on oublie les détails. On se souvient vaguement du personnage d'Hérénien, mais sans idée précise de ses caractéristiques. On pourra certainement en faire le reproche à Verhaeren.

Tout tourne en fait autour de la personnalité du tribun et de l'impression de grandeur qu'il dégage. Verhaeren était confronté au problème, récurrent en poésie, de la façon de susciter l'impression de grandeur. Ici cela se fait tout simplement et facilement par l'importance que les autres accordent au personnage, leur attitude respectueuse, enthousiaste ou aimante à son égard, ou au contraire leur jalousie, leur haine, leur malignité et leur joie

devant le malheur. Et aussi — c'est évidemment l'essentiel — cette impression de grandeur est suscitée par ses propres paroles et ses propres actes. Hérénien parle une langue virile et enthousiaste; nous constatons son ascendant sur les âmes des autres; tout ce qu'il dit a un accent lyrico-rhétorique; mais l'esprit de grandeur est incontestablement estompé. Voltaire, qui avait des disciples dans les armées des ennemis de la France, était autrement plus simple. Frédéric II de Prusse, qui comptait des admirateurs dans les troupes de ses adversaires, était autrement plus direct. Même Gambetta, qui impressionnait surtout comme orateur, n'était pas aussi grave en permanence. On penserait plutôt à Jaurès.

On sent dans ce drame que Verhaeren s'est battu autant pour la liberté politique qu'artistique; en 1892, il collaborait avec Eekhoud et Vandervelde au développement de la Maison du Peuple. Il y fonda une section artistique et se consacra avec zèle à l'éducation du peuple. Pour lui, comme pour tant de ses contemporains, le grand homme est celui qui réalise l'idéal de la paix. La difficulté à utiliser le héros de l'idéal de paix sur le plan dramatique réside dans la difficulté à individualiser cette idée. A notre époque, il n'y a qu'un homme qui ait été génial et innovateur dans ce domaine: c'est le Polonais Jean de Bloch, qui a essayé de combattre la guerre de façon purement financière; mais cette particularité n'était pas de nature à se prêter au rôle de tribun du peuple ou de héros tragique. Pourtant c'était bien dans la construction de la personnalité du tribun que Verhaeren aurait dû mener sa bataille maîtresse. Mais, vu qu'il est au fond de lui-même un pur lyrique, il a pris son travail un petit peu trop à la légère et, même si *Les Aubes* est une des œuvres les plus marquantes de notre époque, elle n'a pas le caractère absolu des chefs-d'œuvre.

Correspondance de Georg Brandes avec Emile Verhaeren

Les lettres d'Emile Verhaeren sont conservées dans les Archives Georg Brandes (Brandes-Arkivet, Det kongelige Bibliotek, Copenhague) ; les lettres de Brandes se trouvent aux Archives et Musée de la Littérature, Bibliothèque Royale Albert Ier, Bruxelles.

1*

Emile Verhaeren à Georg Brandes.
Brandes-Arkivet, Det kongelige Bibliotek, Copenhague.

/Dimanche 1891/

Mon cher poète,

Je suis souffrant ; je ne puis me rendre à votre bonne invitation, ce soir. Mais, pour que vous ne quittiez point Bruxelles[1] sans rencontre, puis-je vous prier de venir déjeuner, chez moi, dimanche ? Mockel sera des nôtres. J'ai conservé de vous un si bon souvenir, que je suis furieux contre moi-même de ne pouvoir me rendre auprès de vous — et que j'espère fort vous voir dimanche.

Très vôtre

Emile Verhaeren

---

[1] Brandes séjourna en Belgique du 27 juin au 14 juillet 1891.

2*

Georg Brandes à Emile Verhaeren.

F.S. XVI 148/123, Archives et Musée de la Littérature, Bibliothèque Royale Albert Ier.

Copenhague, 9 avril 99

Monsieur et cher confrère,

Celui qui vous écrit a souffert beaucoup de maladie ces dernières années. Une inflammation des veines m'a pris six mois de l'an 1897 et à présent me tient depuis quatre mois cloué à mon lit. Il y a deux jours, je me faisais apporter quelques livres de ma bibliothèque française. Il y avait entre eux un que je ne connais pas. Je l'ouvre et j'y trouve ces mots aimables : « En bon souvenir bien gardé ». Je n'ai pas reçu ce livre. Il doit être arrivé dans la première moitié de 98 que j'ai passée en Italie.

J'ai lu votre livre et je vous remercie de tout mon cœur. *Les Aubes*[1] est une œuvre qui a quelque chose de grandiose. C'est une œuvre qui fait rêver, le produit d'une imagination forte et originale. Je n'ai pas pu recevoir ce cadeau en silence.

Cher Monsieur Verhaeren ! C'est bien de votre part de ne m'avoir pas oublié. Nous nous sommes rencontrés dans quelques minutes de notre vie, c'est tout, et on a pourtant l'impression de se connaître. C'est huit ans maintenant depuis que je vous ai vu à Bruxelles chez Maître Picard[2], que nous sommes assis le soir à une petite table de café sur une grande place je ne sais où. Et vous disiez : pour Swinburne le centre de l'histoire est toujours la révolution française, et à moi : vous connaissez comme scandinave toujours deux ou trois langues de plus que nous autres.

Il me serait cher d'entendre de vos nouvelles, savoir comment vous allez. Je vous serre la main avec reconnaissance et sympathie.

Georg Brandes

---

[1] Emile Verhaeren, *Les Aubes*, Bruxelles, 1898.

[2] Edmond Picard (1836-1924), juriste, écrivain, mécène et collectionneur d'art. Fondateur, avec Octave Maus, de la revue *L'art moderne* (1881-1914). Sa maison de l'avenue de la Toison d'Or devint le lieu de rassemblement de nombreux artistes de la capitale.

3*

Emile Verhaeren à Georg Brandes.
Brandes-Arkivet, Det kongelige Bibliotek, Copenhague.

13. 4. 1899

Oh le bon souvenir que moi aussi j'ai gardé de notre entretien déjà si loin dans le passé ! C'est vous le premier qui me parlâtes de Nietzsche et dont l'ardeur pour Ibsen me fut heureusement contagieuse. Quel ennui de ne s'être plus vu depuis et comme j'ai mal fait, l'an dernier, étant à Hambourg de ne point pousser jusqu'à Copenhague ! Mais j'étais sans nouvelles de vous, je ne savais pas que vous receviez les livres que je vous envoyais ; j'ignorais aussi que j'étais resté debout dans votre souvenir. Et puis je vous aurais peut-être dérangé puisque vous m'annonciez que vous étiez souffrant. Comme je vous souhaite prompte et sérieuse guérison ! Depuis votre lettre, reçue avant-hier je vous aime et de toute mon âme ; je voudrais vous voir guéri et solide. Je songe que vous êtes un cerveau, que l'art et la critique ont besoin de vous, que le destin ne peut vous torturer plus longtemps. Vous me demandez de mes nouvelles. Pour l'instant je suis à Bruxelles (95, avenue des Saisons) mais d'ordinaire, surtout l'été, j'habite Paris (206, rue Championnet). Vous y verrais-je, un jour ? Vous devez y passer souvent, pendant le grand voyage de l'existence, puisque c'est un lieu de l'espace où chacun après quelque temps de vie, aboutit fatalement.

J'ai publié deux bouquins cette année : le premier que je vous envoie fut édité au Mercure (c'est une réimpression) ; le second que vous recevrez bientôt a pour titre : *Les visages de la vie*[1]. Puisque vous vous intéressez à mon œuvre, je veux que vous l'ayez complète en votre bibliothèque et je ferai en sorte que cela soit. Ce sera pour moi une joie et un honneur.

Et maintenant, je vous serre très fortement et affectueusement la main, Georg Brandes qui m'a donné l'impression d'être de ceux qui comptent dans la vie. Très vôtre

Emile Verhaeren

---

[1] Emile Verhaeren, *Les visages de la vie*, Bruxelles, 1899.

4*

Emile Verhaeren à Georg Brandes.
Brandes-Arkivet, Det kongelige Bibliotek, Copenhague.

Roisin, Belgique
(Caillou-qui-bique)

le 24 avril 1903

Mon cher Monsieur Brandes,

Je suis à la campagne, j'ouvre un tiroir, j'y trouve parmi des lettres déjà vieilles mais conservées avec soin, une des vôtres que vous m'adressâtes le 9 avril 1899. Je la lis — elle m'émeut vivement. Elle est empreinte de cordialité et me rappelle un des meilleurs souvenirs de ma vie: notre rencontre à Bruxelles et notre bonne et très franche poignée de main.

Je ne vous ai vu qu'une fois et d'un saut vous êtes entré dans mon amitié. Chaque fois que j'entends prononcer votre nom ou que je le lis dans un journal, je vous envoie une bonne pensée. Aussi, aujourd'hui, en feuilletant cette liasse de lettres où la vôtre s'est trouvée, suis-je allé directement à ma table de travail pour vous écrire ceci.

Et je vous demande infiniment pardon de ne vous avoir pas écrit plus tôt et surtout de ne vous avoir point envoyé au fur et à mesure mes livres quand ils paraissaient.

Dans votre lettre vous m'annonciez que c'était de votre lit que vous m'écrivez. A peine pouviez-vous tracer les lettres en la page blanche. Et cette écriture frêle et boiteuse que j'ai là devant mes yeux m'émotionne fort, d'autant plus que je sors également de maladie et que je songe au courage plein d'amitié dont vous avez fait preuve en m'écrivant. Vous ne pouvez croire avec quelle tendresse je pense à vous en cet instant. Vous aussi avez connu toute la misère des maux physiques et les avez surmontés et c'est en votre miroir que je me vois et que je me reconnais. Ne trouvez-vous pas qu'à certaines heures, c'est surtout dans les autres que l'on prend conscience de soi? Je suis dans ces heures.

Me permettez-vous sitôt que je le pourrai de vous envoyer deux bouquins que je ne déteste pas trop: *Les Visages de la vie*[1] et *Les Forces*

[1] Emile Verhaeren, *Les visages de la vie*, Bruxelles, 1899.

tumultueuses[1] ? Je rentre à Paris le 15 mai : aussitôt je me rendrai chez mon éditeur pour vous les faire parvenir.

Recevez, mon cher Brandes, avec ma très forte poignée de main mon ineffaçable souvenir.

Emile Verhaeren

5*

Emile Verhaeren à Georg Brandes.
Brandes-Arkivet, Det kongelige Bibliotek, Copenhague.

Roisin, Belgique
Caillouquibique
/mai 1903/

Mon cher Monsieur Brandes,

Votre lettre m'a été très bonne. J'y ai senti l'affection que je vous ai vouée transparaître et bien que nous nous connaissions peu et que peut-être nous ne nous reconnaîtrions pas, en nous croisant dans la rue, nous nous sentons si près l'un de l'autre que nous voilà amis. Et c'est délicieux de se savoir ainsi pleins de bonne chaleur amicale et mutuelle et de le dire simplement.

Je ferai mon possible pour assister au banquet[2] dont vous me parlez, mais je n'ose vous le promettre de façon formelle, d'abord parce que je dois guetter un jour de bonne santé pour me permettre un tel excès le soir, ensuite parce que je ne suis guère sûr de pouvoir me trouver le 15 à Paris. J'ai des affaires à terminer en Belgique et malheureusement elles semblent traîner en longueur.

Mais assurément serai-je à Paris le 20 ou le 19. Le lendemain de mon arrivée je me rendrai rue Léo Delibes dans l'espoir de vous y trouver encore. Je descendrai à Paris 44 rue Laugier (Villa Aublet) chez mon ami le peintre Théo van Rysselberghe. Si vous avez à m'envoyer un mot ce serait là que je vous prierais de me l'adresser.

---

[1] Emile Verhaeren, *Les Forces tumultueuses*, Paris, 1902.
[2] Le banquet organisé par l'Association syndicale des Critiques littéraires, le 19 mai 1903.

Au reste si vous étiez dans l'obligation de quitter Paris avant le 20, notre rencontre ne serait que retardée, car je suis décidé de visiter cette année soit l'an prochain les pays scandinaves. Je vous verrai donc sûrement à Copenhague[1].

Il y a une heure, le facteur m'a apporté un livre que vous voulez bien me dédicacer[2]. Je vous en remercie vivement et dès ce soir j'en commencerai la lecture. Je suis désolé de ne pouvoir immédiatement vous envoyer les miens. Vous les recevrez sous peu.

A bientôt donc mon cher Monsieur Brandes. Je vous envoie en ma poignée de main toute mon affection. Très vôtre:

Emile Verhaeren

6*

Emile Verhaeren à Georg Brandes.
Brandes-Arkivet, Det kongelige Bibliotek, Copenhague.

Paris.
Villa Aublet
44 rue Laugier.

/16 mai 1903/
Lundi soir

Mon cher Monsieur Brandes,

Je serai demain à Baltimore Hotel vers 11 heures du matin. Très heureux de vous revoir après si longtemps.

Bien à vous

Emile Verhaeren

---

[1] Ce voyage n'eut jamais lieu.
[2] Il s'agit fort probablement de l'essai *Le Grand Homme, origine et fin de la Civilisation*, Paris, 1903.

7*

Emile Verhaeren à Georg Brandes.
Brandes-Arkivet, Det kongelige Bibliotek, Copenhague.

Ambleteuse (par Marquise)
Pas-de-Calais

/juin 1903/

Mon cher et illustre ami,

Oui, n'est-ce pas, vous permettez que je vous donne ce nom, d'autant plus qu'il me vient si naturellement au bout de la plume et que depuis bien des jours je le dis, tout bas, quand je songe à vous, dans mon cœur.

J'ai reçu hier *Politiken*[1] et bien que je ne comprenne quasi rien à vos phrases, j'en étais néanmoins heureux et c'était comme si j'avais compris. Je regardais le titre de mes pièces et mon nom écrit et réécrit par vous et ce m'était une joie suffisante. Je vous sentais sympathique à mon art ; je désirais presque ce que vous en disiez et c'était des bouffées de reconnaissance qui s'en allaient vers vous. J'aurais voulu vous avoir là, tout près de moi, et vous serrer les mains, fortement et longtemps, presque à vous faire mal.

Et puis il faisait soleil et temps joyeux au moment où le facteur me remit votre article. J'étais déjà si heureux à cause de l'air du temps et du vent clair que je respirais, et de la mer éclatante et infinie que je voyais devant moi. Votre bon souvenir, votre étude bienveillante, la tendresse qui sortait de moi pour s'en aller vers vous, tout me disait que c'était une heure belle de mon existence que je vivais. Aussi en serai-je heureux aussi longtemps que je vivrai. Et pour moi et pour vous, car vous aussi maintenant que vous le savez — vous devez être content de la joie que vous m'avez donnée. Je travaille assez continûment depuis quelques temps, je suis depuis quatre jours au bord de la mer à Ambleteuse (par Marquise ; Pas-de-Calais) et bien qu'il y ait quelques matins gris et quelque soirs tristes, vers midi, ordinairement, il y a une belle clarté sur la plage et l'atmosphère est fine et profonde. Me permettez-vous que je me rappelle au souvenir de Mlle Edith Brandes[2] à qui vous m'aviez permis d'offrir quelques lignes de mon écriture ?

[1] L'article parut dans le *Politiken* du 8 juin 1903. Il fut reproduit dans les *Samlede Skrifter* de Brandes, vol. XVI, pp. 95-100. En allemand, *Die Schaubühne*, 2, 14, 5.4.1906, pp. 394-98.
[2] La fille de Georg Brandes.

Et maintenant que je vous serre encore une fois les mains avec toute mon âme et que je vous remercie encore de tout mon cœur.

Votre très attaché

Emile Verhaeren

8*

Emile Verhaeren à Georg Brandes.
Brandes-Arkivet, Det kongelige Bibliotek, Copenhague.

5 rue Montretout
St-Cloud
Seine-et-Oise

/avant avril 1907/

Mon cher maître et ami,

Madame Erna Rehwoldt[1] qui vient de traduire *Les Heures Claires*[2] et *Les Heures d'après-midi*[3] en allemand vous a envoyé ce volume il y a trois semaines. Pourrais-je vous prier d'y jeter un coup d'œil ?

Et plus, si votre examen est favorable, Madame Erna Rehwoldt vous demanderait de faire dans *Die Literatur*[4] une biographie et un examen de mon œuvre. Si vous me jugiez digne d'entrer comme poète en votre collection, je vous serais très obligé de confier ce travail bio-bibliographique à ma traductrice. Elle me connaît bien, elle est très au courant de mon œuvre et j'ai toute confiance en elle.

Puis-je vous demander un mot de réponse à ce sujet que je pourrais lui communiquer ?

J'espère que votre santé favorise votre travail et que j'aurai bientôt le plaisir de vous serrer la main dans un de vos voyages à Paris.

---

[1] Erna Rehwoldt fut la traductrice allemande de Verhaeren.
[2] Emile Verhaeren, *Les Heures Claires*, Bruxelles, 1896.
[3] Emile Verhaeren, *Les Heures d'après-midi*, Bruxelles, 1905.
[4] Georg Brandes fut rédacteur de la série *Die Literatur, Sammlung illustrierter Monographien*, Berlin, de 1904 à 1908.

Je vous reste très dévoué et très attentif et vous prie d'agréer mes amitiés et mon souvenir

Emile Verhaeren

9*

Georg Brandes à Emile Verhaeren.
F.S. XVI 148/124, Archives et Musée de la Littérature.

Copenhague 1 avril 1907

Cher maître,

Je suis heureux que vous m'appeliez ami ; mes sentiments pour vous sont depuis longtemps fervents. Nous aurions dû nous voir plus souvent ; je ne vous ai vu qu'une fois à Bruxelles et une fois à Paris à plus de dix ans de distance.

Je ne suis guère que le directeur *nominal* de cette petite entreprise *Die Literatur*. On avait besoin d'un nom très connu et on m'a offert une bagatelle (mille francs par an) pour le mien. Mais j'emploierai ce que je puis avoir d'influence à votre service.

J'ai comparé une douzaine de vos belles poésies avec les traductions de Madame Rehwoldt ; elle a d'une manière surprenante conservé la musique de vos vers. Seulement elle est quelquefois forcée d'ajouter des mots à cause des exigences de rime. C'est fâcheux de dire au lieu de :

Berce ma tête entre tes bras
In deiner Arme *Hafen*

Le *front* n'a rien à faire dans un *port*[1],

Mais j'ajoute qu'en général les traductions sont exquises.

J'écrirai encore aujourd'hui à l'éditeur. Seulement ne vous fâchez pas contre moi, s'il ne veut pas risquer son argent. Je n'ai pas de moyen pour le forcer à le faire.

Il y a quelques années j'ai écrit en danois un article *Emile Verhaeren, auteur dramatique*, *Skikkelser og Tanker*, 2e volume[2]. Si je me souviens bien on l'a traduit en allemand dans la revue *Die Schaubühne* il y a longtemps.

Cela n'est pas considérable, mais cela pourra vous prouver mon amitié et mon admiration.

Bien à vous

Georg Brandes

---

[1] Brandes évoque la traduction que Erna Rehwoldt fit des vers suivants de Verhaeren :
Très doucement, plus doucement encore,
Berce ma tête entre tes bras,
Mon front fiévreux et mes yeux las ;
C'est toi qui m'es la bonne aurore,
(Œuvres, VII-IX, 1977, p. 86).

Wiege sie zart, o viel zarter noch
lange in deiner Arme Hafen,
Meine Stirne, die Fieber umflog,
meine Lider, die sich nicht satt geschlafen ;
(Emile Verhaeren, *Leichte Stunden*, 1907, p. 50).

Après la critique de Brandes, la traduction fut corrigée de la façon suivante :
Wiege sehr zart, o viel zarter noch
lange in deinem Arm das Erschlaffen
meiner Stirne, die Fieber umflog,
meiner Lider, die sich nicht satt geschlafen ;
(Emile Verhaeren, *Die Stunden*, 1928, p. 56).

[2] Voir note 1, page 101.

10*

Emile Verhaeren à Georg Brandes.
Brandes-Arkivet, Det kongelige Bibliotek, Copenhague.

/1911/

Mon cher Maître,

Pour célébrer la bataille de Jemappes[1] qui en 1792 eut lieu en Belgique et où pour la première fois les idées modernes triomphèrent sur les coalitions des forces du passé, un comité s'est formé ici. Ce comité désire se mettre sous la tutelle d'un large comité d'honneur, recruté parmi les hautes personnalités européennes. Il me prie de m'adresser à vous que vous lui permettiez d'inscrire votre nom, au premier rang. Aurez-vous l'obligeance de me répondre, assez rapidement à Roisin (Hainaut), Belgique, où je séjourne pour l'instant?

Quel dommage que nous ne nous soyons pas rencontrés, lors de votre dernier passage par Paris!

Très à vous,

E. Verhaeren

11*

Georg Brandes à /Emile Verhaeren/.
Brandes-Arkivet, Det kongelige Bibliotek, Copenhague.

Paris, 18 juin 1911

Monsieur et honoré confrère,

Je regarde comme un honneur d'être admis dans votre comité de patronage et je vous remercie des paroles flatteuses, avec lesquelles vous me l'offrez.

[1] Le 6 novembre 1792, les Français, sous les ordres du Général Dumouriez, défirent les Autrichiens à Jemappes.

Agréez, Monsieur et cher confrère, l'assurance de ma sympathie et de ma haute considération.

Georg Brandes

12*

Georg Brandes à Emile Verhaeren.
F.S. XVI 148/125, Archives et Musée de la Littérature.

Copenhague, 5 mai 1912

Cher et bien aimé Verhaeren,

Merci de votre *Hélène*[1]. J'en suis enthousiasmé. C'est nouveau, c'est profondément poétique. Quel charme vous avez répandu autour de cette grande figure de beauté divine et terrestre et comme vous en avez interprété la tragédie.

J'ai entendu parler de l'attente avec laquelle la pièce sera reçue à Paris. J'espère de tout mon cœur que la représentation serait[2] à la hauteur du drame.

A vous toujours.

Georg Brandes

[1] Emile Verhaeren, *Hélène de Sparte*, Bruxelles, 1912.
[2] La représentation fut un succès. Ida Rubinstein jouait le premier rôle et l'artiste russe Bakst réalisa les décors.

Maurice Maeterlinck[1]

I

Lorsque Lisbonne fut détruite par un tremblement de terre en 1755, causant la mort de trente mille personnes d'un seul coup, l'Europe pensante y vit sujet à révision de sa conception de la Providence ; on remit la discussion sur la question de savoir si notre monde était vraiment comme Leibniz l'avait défini, à savoir le meilleur des mondes possible. Le poème de Voltaire *Le désastre de Lisbonne* en est le produit et son roman *Candide* trouve ses origines dans le fameux tremblement de terre.

Les ravages causés à la Martinique en 1902 n'ont pas provoqué la même réaction des grands esprits ; dans l'humanité civilisée, croyants et intellectuels ne se laissent guère influencer par un événement isolé ; ils ont chacun choisi leur parti.

Pour ce qui est de la littérature, on est très loin de Voltaire, tant de sa philosophie que de son ironie. A cette tendance qui recherchait la raison et la clarté dans l'esprit des sciences naturelles succède à présent une autre qui vise à la grandeur et à l'effet du mystère et se concentre donc sur la nature en tant que force insaisissable et impénétrable, qui entoure l'homme, lui insuffle la peur et finalement le détruit.

Maurice Maeterlinck, le remarquable poète belge, qui inaugura au théâtre ce que l'on appela le symbolisme, fonda ses premières pièces sur le mystère de l'inconnu qui nous entoure et nous menace. Le poète semblait croire à des forces formidables, invisibles et funestes, dont personne ne connaissait les desseins, mais qui étaient hostiles à ce qui représente pour nous la joie de vivre, le bonheur ou simplement la paix. Il synthétise le concept médiéval du dieu punitif et le concept antique du destin inexorable. Le résultat est l'impression d'une sorte de justice aveugle ou d'injustice

[1] Article publié dans *Politiken* 2/6, 1902, et réédité dans les *Samlede Skrifter*, t. XVI, pp. 86-90.

voyante, qui domine la vie sur terre et intervient toujours de façon triomphante ou écrasante ; mais cette force est mystérieuse et, d'une façon ou d'une autre qui est pour nous insaisissable, semble avoir un lien avec notre conception du droit.

Il n'est pas inintéressant de remarquer que le poète en personne, qui dans ses expériences poétiques innovatrices fait appel au sens du mystérieux, s'est senti obligé de justifier longuement vis-à-vis de lui-même et des autres la nature de ce mystère ; dans un nouvel ouvrage, *Le Temple enseveli*, il traite des rapports entre justice et destin afin de créer la clarté, cette clarté que, auparavant, il fuyait plutôt que de la rechercher.

Il s'adresse exclusivement à ceux qui ne croient pas qu'il y ait un juge tout-puissant et infaillible qui veille en permanence sur nos pensées, nos sentiments et nos actes, qui fait régner la justice en ce monde pour la parfaire dans l'autre. Il veut examiner avec ses lecteurs s'il existe une autre justice que celle que les hommes se sont donnée ; la justice vers laquelle ils aspirent non seulement dans leurs lois et leurs tribunaux, mais aussi dans leur société par le biais des manifestations de l'opinion publique et le dosage entre approbation et réprobation, entre confiance et méfiance. En d'autres mots, il veut étudier l'état actuel de la pensée en ce qui concerne la justice.

Il soutient avec beaucoup de vigueur qu'il n'y a pas de justice dans le monde apparent qui puisse se fonder sur des bases morales, que cette justice se manifeste sous forme de maladie, d'hérédité, d'éclair ou de tremblement de terre. Ni la terre, ni le ciel n'ont le moindre rapport avec notre morale, nos pensées ou nos desseins. Tout le monde sait pertinemment bien que celui qui commet certaines imprudences ou excès doit souvent les payer. Mais cela n'a rien à voir avec la morale. Que je me jette à l'eau en hiver pour sauver quelqu'un, ou que je tombe à l'eau en hiver en y précipitant quelqu'un pour le tuer, le refroidissement que je contracterai ainsi que ses conséquences seront exactement les mêmes. La nature reste indifférente à mes motivations.

On trouve généralement une certaine justice naturelle dans l'hérédité. La débilité ou les infirmités des pères se retrouvent parfois chez leurs enfants. Mais là aussi la justice n'est qu'apparente. Un père peut avoir volé les pauvres, poursuivi les innocents, trompé et trahi ses amis, commis les plus viles infamies, sans que cela ne laisse la moindre trace dans le corps de ses enfants. Il importe seulement qu'il n'ait pas ruiné sa santé. Au fond, l'hérédité ne punit que deux vices : la boisson et la débauche. Parmi eux, l'alcoolisme est parfois une faiblesse très innocente et on ne comprend pas pourquoi, sur la base d'une justice naturelle, elle devrait être punie physiquement de façon aussi sévère. En ce qui concerne les excès sexuels, ils peuvent être une horreur, une infamie, qui cause le désespoir, mais aussi peut-être

une faute des plus insignifiantes. Pourtant les deux actes sont quelquefois punis de la même façon dans les deux cas. Ou bien supposons que le père ait contracté une maladie épouvantable en faisant son devoir ou lors d'une action héroïque en toute abnégation de soi. La nature punira l'enfant tout comme si le père avait contracté la maladie en toute vilenie.

Nous sommes abusés dans la vie courante par le fait qu'il semble y avoir une certaine justice dans le simple rapport de cause à effet que nous percevons. Celui qui cultive son champ ou s'occupe de son travail avec soin a l'espoir de devenir riche et estimé ; en revanche, celui qui néglige ses affaires risque de devenir pauvre et misérable. Ce n'est qu'en apparence qu'il y a là une certaine morale. La conséquence sera toujours la même, quelle que soit la raison pour laquelle l'homme a négligé son travail. Il sera tout aussi pauvre, qu'il ait simplement été paresseux ou qu'il ait soigné un malade au cours d'une épidémie et ait été contaminé. Il n'y a pas de vraie justice dans la nature et si nous suivions son exemple, nous finirions, dans la lutte pour la vie, par donner toujours raison au plus fort, au plus brutal et au mieux armé.

Dans l'état actuel de développement de l'humanité, il règne à ce sujet une confusion qui n'est pas des moindres dans l'esprit des gens normalement cultivés. Ceci apparaît assez clairement chez les hommes dont la tâche consiste à représenter ou à interpréter la vie telle qu'elle est, c'est-à-dire expliquer les causes cachées de la prospérité et de l'adversité, de la fortune et de l'infortune, particulièrement dans le chef des auteurs de pièces sérieuses.

En voyant les œuvres de sa jeunesse en rétrospective, Maeterlinck fut frappé par la confusion et le manque d'honnêteté de ses contemporains quant à leur conception du rapport entre destin et justice. La plupart des auteurs de l'antiquité n'avaient pas le moindre doute. Sophocle croyait au destin grec, Calderon au dieu catholique, Corneille à la volonté héroïque poussant à remplir son devoir. Mais de nos jours, il y a peu de devoirs incontestés ; nous ne croyons plus à un destin inexorable qui, avec ruse et par cent chemins détournés, pousse l'homme à accomplir un acte qu'il essaie d'éviter de toutes ses forces. Et une croyance au miracle, telle qu'elle apparaît dans les pièces de Calderon, n'existe plus qu'en dehors du monde civilisé.

Quand je vois mon voisin perdre coup sur coup sa femme dans un accident de chemin de fer, son premier fils dans un naufrage, son second dans un incendie, sa fille suite à une maladie, cela ne me vient pas à l'esprit de voir dans ces faits la vengeance divine ou une justice invisible, ou encore la prédestination. Au contraire, je ne m'étonne pas trop du fait que, ayant eu le cerveau ébranlé par ces coups, il voit quelque chose de surnaturel dans tout ce qui l'a éprouvé ; mais je ne pense pas que, dans son état, il soit

particulièrement bien placé pour découvrir des vérités cachées sur l'ordre du monde.

Maeterlinck s'est donc opposé aux auteurs modernes qui ont essayé de démontrer dans leurs pièces l'existence de quelque justice naturelle, comme par exemple Ibsen dans *Les Revenants*. Si dans un cas particulier d'hérédité (comme chez Ibsen) il y a peut-être une sorte de justice fortuite, elle apparaît comme une flèche tirée par un aveugle en direction de la foule et qui par hasard toucherait un meurtrier.

Mais que les écrivains contemporains le ressentent comme tel ou non, il y a quelque chose d'extrêmement stimulant dans l'idée que la justice n'a comme champ que celui qu'on veut bien lui donner et ne devient destin que par notre volonté.

II

Le mystère[1]

En général, les écrivains nous procurent plus de plaisir en écrivant qu'en pensant. Toutefois rares sont ceux qui (comme Ibsen) ne sont jamais sortis de la littérature et n'ont jamais proclamé une conviction qui leur soit propre ; beaucoup sont tout à la fois écrivain et : orateur, leader populaire, prêtre, homme politique, critique ou journaliste.

Maeterlinck, le prosateur, est moins un penseur qu'un méditatif. Le respect de l'autre, d'origine germanique, et l'amour du beau, d'origine française, se combinent dans son sang mi-flamand, mi-wallon. Sa prose est comme son être, un peu lente et lourde, mais elle est spirituelle, profonde, sans la pointe d'esprit propre au superficiel, parfois alourdie par des longueurs, surtout lorsqu'il utilise une pléthore de mots techniques ou botaniques ; au fond, un style riche, mais pas attachant.

Récemment il a publié seize essais sous le titre assez obscur de *Le double Jardin* (fleurs modernes et anciennes, potager ou jardin d'agrément) ; il affectionne les titres énigmatiques. Ces essais portent sur les sujets apparemment les plus divers : un petit chien, le casino de Monaco, l'éloge d'une épée, la cruauté des abeilles, le suffrage universel, etc. Toutefois ils se rapportent tous à quelques variations de base sur un même thème fondamental.

Des textes comme ceux sur le chien, les abeilles, les sources du

[1] Article publié dans *Politiken* 11/7, 1904, et réédité dans les *Samlede Skrifter*, t. XVI, pp. 90-95.

printemps, les fleurs des champs, le chrysanthème, les fleurs qui sont passées de mode, sont tous des études de la nature ; ils entrent dans la vie des êtres inconscients et dans leurs relations avec l'homme qui s'en entoure. Ce qui attire Maeterlinck ici, comme dans ses poèmes d'ailleurs, c'est le mystère.

Ses réflexions sur le chrysanthème débouchent sur la capacité de l'homme à transformer une fleur, à modifier son aspect. Car de quoi s'agit-il sinon de porter atteinte à des lois profondes et peut-être fondamentales, en tout cas des lois qui s'appliquent depuis des siècles ! Cela justifie la possibilité qu'une action volontaire passagère de l'homme se confonde avec le jeu des forces éternelles. Une interaction tout à fait analogue existe dans les rapports entre le chien et l'homme et dans sa constante adaptation aux besoins de l'homme au fil des siècles.

Le texte que Maeterlinck a écrit à l'occasion de la mort de son petit chien est beau et délicat. C'est avec un intérêt teinté d'amour qu'il étudie tout ce qu'un jeune petit chien doit apprendre sur sa situation et sur son environnement ; le ciel ne l'intéresse pas, car il n'y a rien à manger là-haut.

Si on compare la description que Maeterlinck fait du chien Pelléas avec celle, amusante, d'Anatole France du chien Riquet, on constatera que A. France se contente de souligner les traits du chien, qui correspondent de façon humoristique et satirique aux qualités humaines, alors que Maeterlinck laisse apparaître toutes les particularités du chien et les expose librement, sans arrière-pensée. Le contraste est le plus fort là où les deux écrivains se rejoignent. Ils sont d'accord sur une chose : pour le chien l'homme est un dieu. Mais A. France démasque la flagornerie, la superstition et l'égoïsme omniprésent dans cette relation chien-dieu. Maeterlinck, en revanche, trouve le chien heureux ; il va presque jusqu'à l'envier d'être le seul être vivant qui ait trouvé une divinité indubitable et palpable et qui puisse donc sans hésitation se mettre à son service. Pour Maeterlinck le chien est la seule créature qui connaisse ses devoirs les plus hauts et qui soit par conséquent aussi sûre de sa morale que de sa religion. Il a un système de valeurs bien plus noble que celui qu'il aurait pu imaginer lui-même et qu'il peut donc appliquer sans peur ni scrupules.

Toutefois, chez Maeterlinck, l'accent est mis sur le fait que le chien est la seule de toutes les créatures qui aime l'homme véritablement. Ce dernier serait bien seul sur la terre sans l'amour du chien, qui transcende le mur que la nature a généralement élevé entre les animaux et leur maître. Il justifie de façon ingénieuse qu'aucun autre animal, pas même le cheval, ne peut sérieusement concurrencer le chien à cet égard. Quant à savoir pourquoi c'est justement le chien dont l'affection jette un pont entre la nature et l'homme, c'est un de ces mystères sur lesquels Maeterlinck médite.

Il a découvert ce côté énigmatique et mystérieux chez les abeilles, auxquelles il a notoirement consacré tout un ouvrage ainsi qu'une courte pièce dans le présent recueil. Il montre la raison de leurs accès de colère, apparemment inexplicables, et réfute en des termes qui lui sont caractéristiques certaines erreurs et superstitions assez répandues à leur sujet. On croit, par exemple, que les abeilles piquent les femmes impudiques, particulièrement les infidèles. Maeterlinck fait remarquer qu'il serait surprenant que la plus intelligente des créatures attribue un tel poids à un «péché souvent innocent». Ce dont les abeilles ont horreur, ce ne sont pas les vices, mais bien les parfums (et il est parfaitement possible que les femmes légères en emploient plus que les fidèles), ainsi que les odeurs de transpiration et de cognac. Il met en garde de prêter aux abeilles une âme humaine, c'est la façon la plus sûre de ne pas les comprendre.

Une autre série d'essais de Maeterlinck, ses textes sur *Le Temple du Hasard*, sur la conduite automobile, l'épée, le suffrage universel, le théâtre moderne, la mort et la couronne, etc. ont ceci de commun qu'ils parlent tous du destin. Si à Monaco son regard s'arrête sur la petite bille dont la course et l'arrêt accordent ou retirent l'aisance et le bien-être, c'est uniquement parce que la déesse du destin parvient à se poser une demi-minute sur la surface de la bille en mouvement. S'il glorifie l'épée en tant que recours pour celui que l'ordre social n'a pas suffisamment protégé contre l'injustice et l'avilissement, s'il fait l'éloge de l'épée parce qu'elle élimine la différence entre le fort et le faible, le pauvre et le riche, c'est seulement parce que l'épée — souvent de façon imprévisible — apporte par sa pointe la victoire ou la mort. La pointe de l'épée est destin, telle la bille de la roulette et mystère tel le destin lui-même.

Si l'écrivain belge est fasciné par le suffrage universel, c'est visiblement aussi en tant que force du destin. Les courants de notre temps y conduisent tous ; aucune objection au fait de mettre la décision dans les mains des masses n'a pu arrêter cette tendance. Le suffrage universel n'est plus considéré de nos jours que comme un moindre mal comparé à l'absolutisme ou à une société dirigée par une classe, comme simple solution temporaire à l'exercice de cette tâche politique, qui pourra être remplacée par une autre quand un jour on en aura trouvé une plus satisfaisante. Non, c'est un idéal qui est né mystérieusement dans les profondeurs de la vie populaire et qu'il est par conséquent légitime d'encourager. Un des aspects les plus directs et les plus positifs est sans aucun doute le sentiment d'égalité des hommes, comme on le retrouve dans les républiques les plus avancées ; quant aux vices du système, on les tolère, car ce n'est qu'en tâtonnant qu'il peut atteindre la stabilité et qu'on ne peut pas dire qu'il ait déjà fait ses preuves. Maeterlinck

prône le droit du système à conquérir un pays après l'autre; mais ce qui l'attire, c'est visiblement son manque de transparence et son caractère imprévisible, celui d'un destin moderne qui lui est inhérent.

Maeterlinck le penseur est moderne, violemment moderne. On a parfois l'impression qu'il est un nouveau converti à la modernité, tant il met d'ardeur à affirmer la libération de l'homme contemporain par rapport à toutes les religions du passé. On le sent également dans son essai sur le théâtre moderne, où, comme dans son livre *Le Temple enseveli*, il déclare impossible le retour au contenu dramatique des périodes antérieures et démontre que les conflits captivants sont de nos jours purement intérieurs et que notre destin est une force insaisissable et indicible.

La Mort et la Couronne, écrit en prose, relève certes de cette démarche, mais paraît en même temps curieusement désuet. Il s'agit de considérations sur les impressions de l'humanité suite à la maladie subite et apparemment mortelle du Roi Edouard, maladie qui obligea l'ajournement des cérémonies de couronnement; ce faisant, l'humanité constate également comment la nature se moque de toute tentative humaine de s'élever au-dessus du commun des mortels. Maeterlinck veut démontrer qu'en réalité, l'art des médecins s'est révélé en cette occasion la force suprême. Il est loin de croire à une Némésis qui fait échouer les projets des plus haut placés. Peut-être le changement de destin l'a-t-il parfois plongé dans un état émotionnel presque sacerdotal, à tel point que ses considérations sur la grandeur terrestre et sur l'exposition de l'homme à la maladie et à la mort rappellent un sermon édifiant; que, si les prières et les suppliques sont ici restées sans suite, la puissance spirituelle, quant à elle, a triomphé du physique.

Ses études sur la nature concluaient toutes à la vénération du mystère dans la vie des plantes ou dans l'instinct des animaux; de même, tous ses essais sur le destin en tant que hasard ou que force inexplicable débouchent sur la même vénération du mystère dans le déroulement des événements.

A la métaphysique très moderne de Maeterlinck correspond une psychologie exempte de tout concept moral, qui vise à l'adoration de l'unicité de la *psychè* pour autant qu'elle conserve l'énergie originelle de l'âme.

Maeterlinck, à l'image des penseurs du 18ème siècle des écoles les plus diverses, rejette la distinction nette entre vices et vertus. L'existence de toute vertu est conditionnée par la présence préalable d'un soi-disant vice. En sa qualité de non-moraliste, il pousse sa théorie à l'extrême sur ce point dans différents essais (*De la Sincérité*, *Portrait de femme*, etc.)

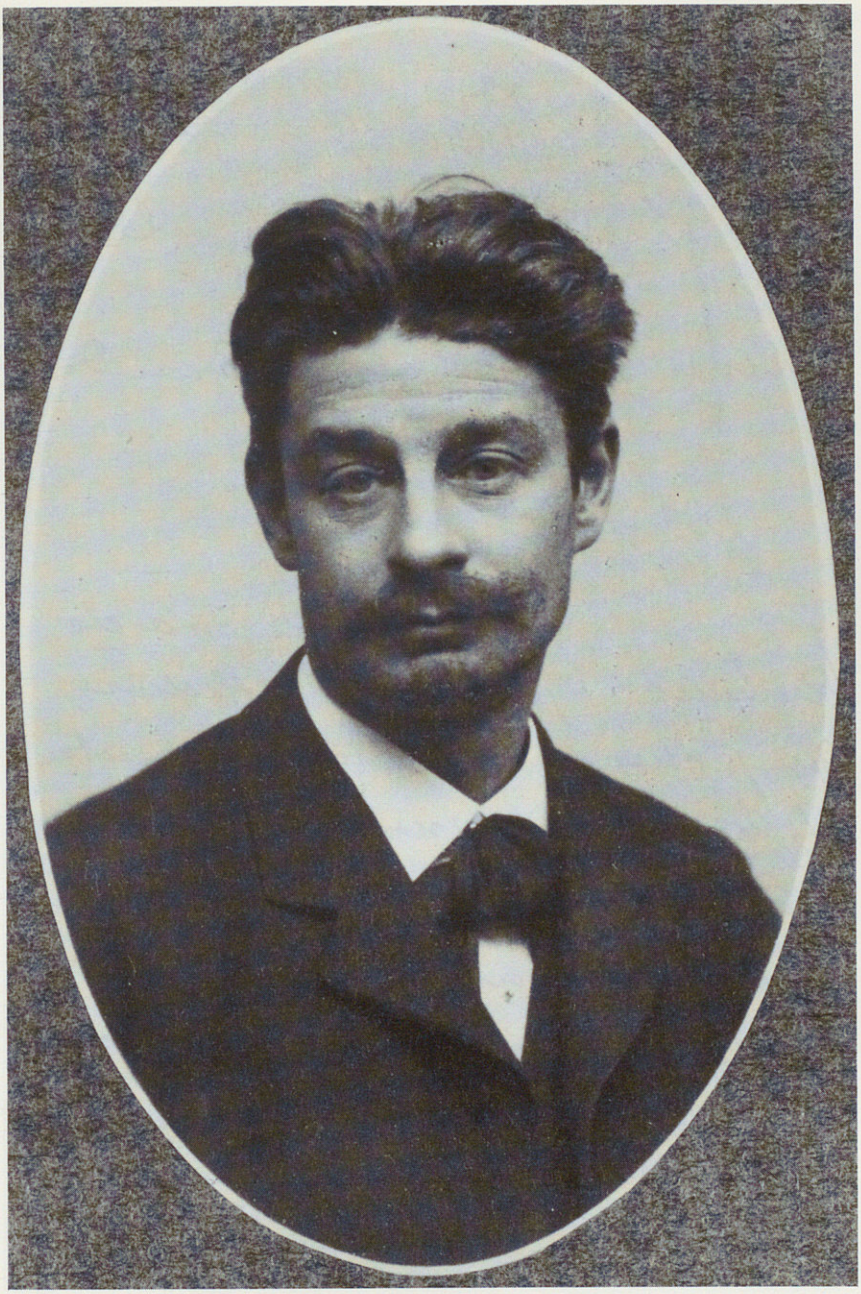
Il combat la perfection de la personnalité qui devrait consister à réprimer le désir par trop violent, l'ambition, la fierté, la vanité, la jouissance,

en d'autres termes : les forces fondamentales de vie en nous, qui sont à l'origine de toute vie supérieure. Il prétend que l'ambition est indispensable au déploiement de l'énergie nécessaire, l'égoïsme à l'élimination des obstacles injustes, la sensualité comme source de la tendresse, le plaisir de la satisfaction comme base de la préservation de la beauté, la sévérité comme fondement de la justice, etc. Ce que nous appelons passion ou vice n'est souvent que la racine de la fleur qu'est la vertu.

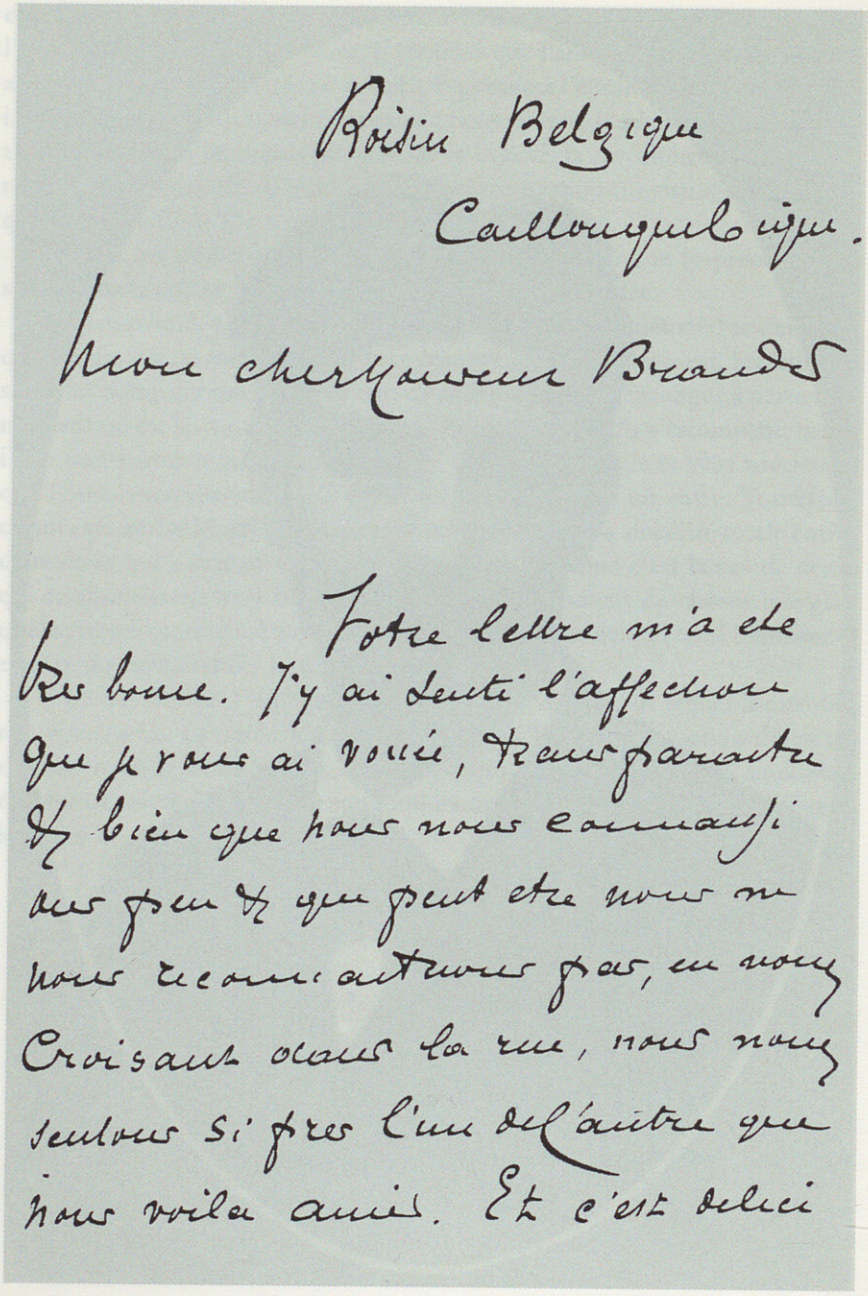
Mais les possibilités de développement de l'homme le préoccupent sensiblement moins que celles du chien ou de l'orchidée.

Maeterlinck va encore plus loin. Pour lui, lorsque deux êtres s'aiment qui se trouvent au même niveau et se comprennent parfaitement, les faiblesses et les mesquineries s'estompent, de même que les mensonges à partir du moment où on les avoue franchement ; non seulement ils s'estompent, mais ils se transforment même en une vérité qui est plus belle et plus précieuse que l'innocence elle-même. C'est un paradoxe comme un autre. Toutefois ce qui caractérise Maeterlinck, c'est sa conviction que la sincérité totale entre deux êtres qui s'aiment ne les séparera jamais, comme c'est le cas de ceux qui se connaissent trop bien. Car il reste suffisamment de choses inexpliquées ; notre conscience a des frontières étroites ; au-delà s'étend l'immense empire du mystérieux : le royaume de Maeterlinck.

La nature, qu'il aime, est mystérieuse. Le destin, sur lequel il médite, est mystérieux. Et l'âme humaine, dans laquelle vertu et vice se tiennent comme la fleur et la racine, cette âme qui se purifie dans la sincérité, représente, en vertu même de son fond inconscient avec ses sources secrètes, le grand et éternel secret.



Georg Brandes (1891-1892), photographie.
© *Det kongelige Bibliotek*, Copenhague (inédit).



Roisin Belgique

Caillouquebique.

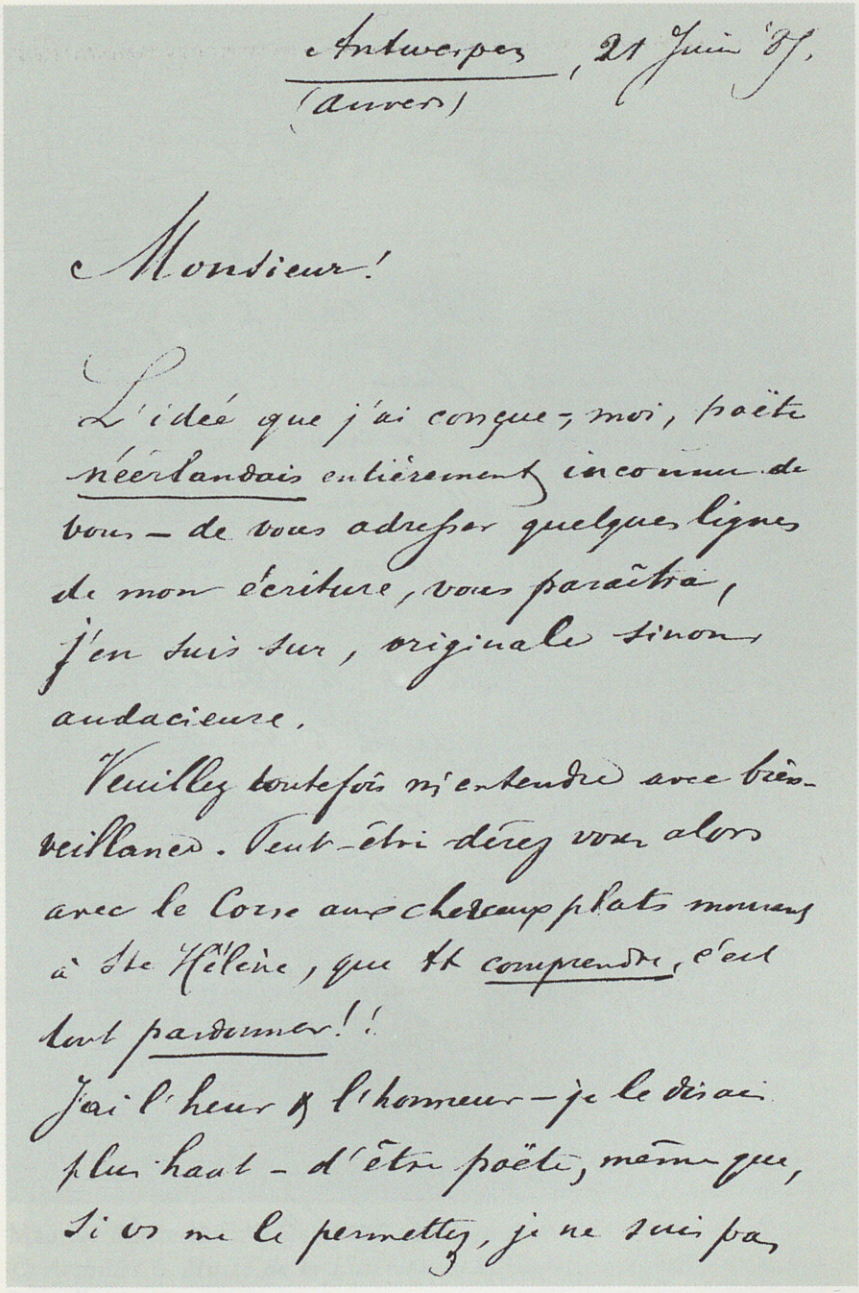
Mon cher Monsieur Brandes

Votre lettre m'a été très bonne. J'y ai senti l'affection que je vous ai vouée, tant paraître & bien que nous nous connaissions peu & que peut être nous ne nous reconnaîtrions pas, en nous croisant dans la rue, nous nous sentons si près l'un de l'autre que nous voilà amis. Et c'est délici

Lettre d'Emile Verhaeren à Georg Brandes.
© *Det kongelige Bibliotek*, Copenhague.

Emile Verhaeren, dessin de Marthe Verhaeren (1890-1891).
Collection Luc et Adrienne Fontainas, Anvers.

Pol de Mont (1891), photographie.
© *Archief en Museum voor het Vlaamse Cultuurleven*, Anvers.



Antwerpen, 21 Juin 87.
(Anvers)

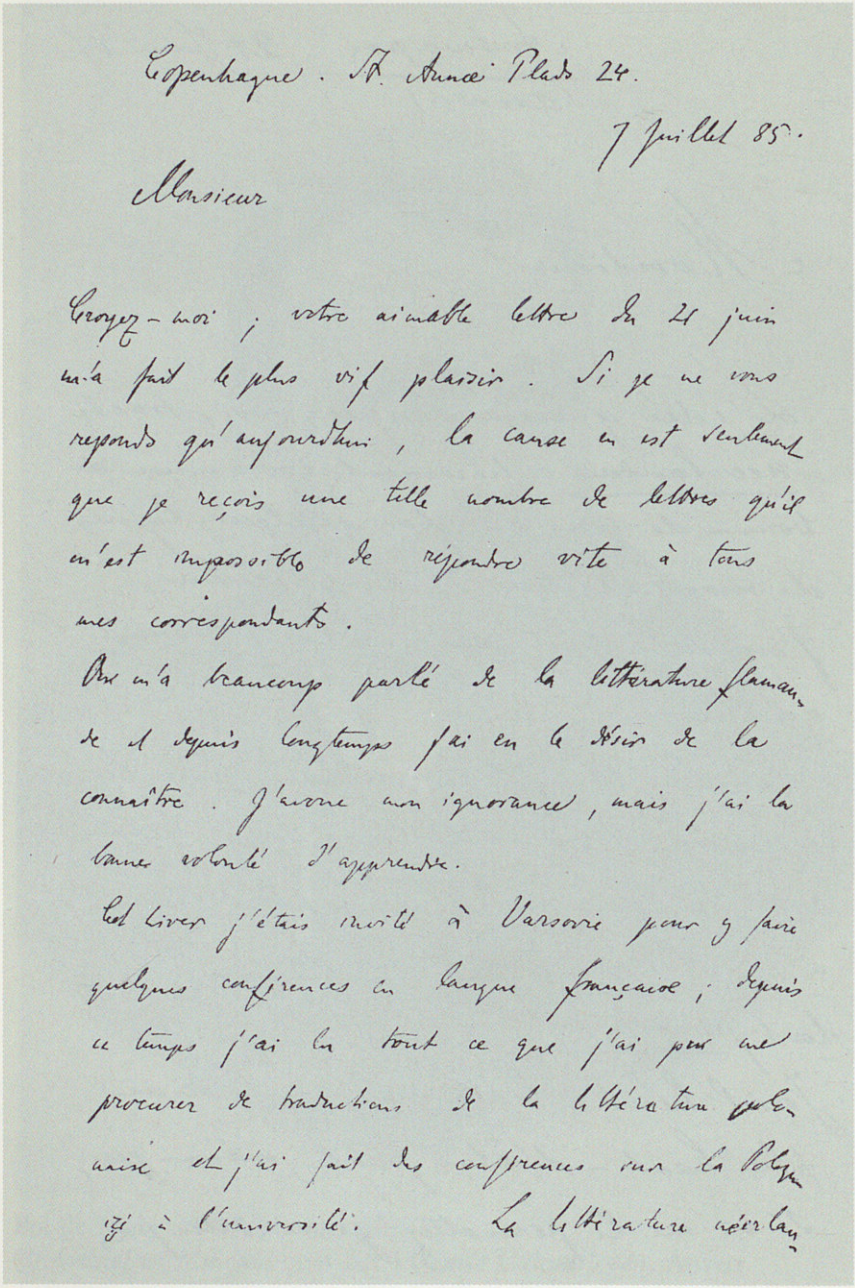
Monsieur!

L'idée que j'ai conçue, moi, poëte néerlandais entièrement inconnu de vous — de vous adresser quelques lignes de mon écriture, vous paraîtra, j'en suis sûr, originale sinon audacieuse.

Veuillez toutefois m'entendre avec bienveillance. Peut-être direz vous alors avec le Corse aux cheveux plats mourant à Ste Hélène, que tt comprendre, c'est tout pardonner!!

J'ai l'heur & l'honneur — je le disais plus haut — d'être poëte, même que, si vs me le permettez, je ne suis pas

Lettre de Pol de Mont à Georg Brandes.
© *Archief en Museum voor het Vlaamse Cultuurleven*, Anvers.



Copenhague. St. Annæ Plads 24.

7 juillet 85.

Monsieur

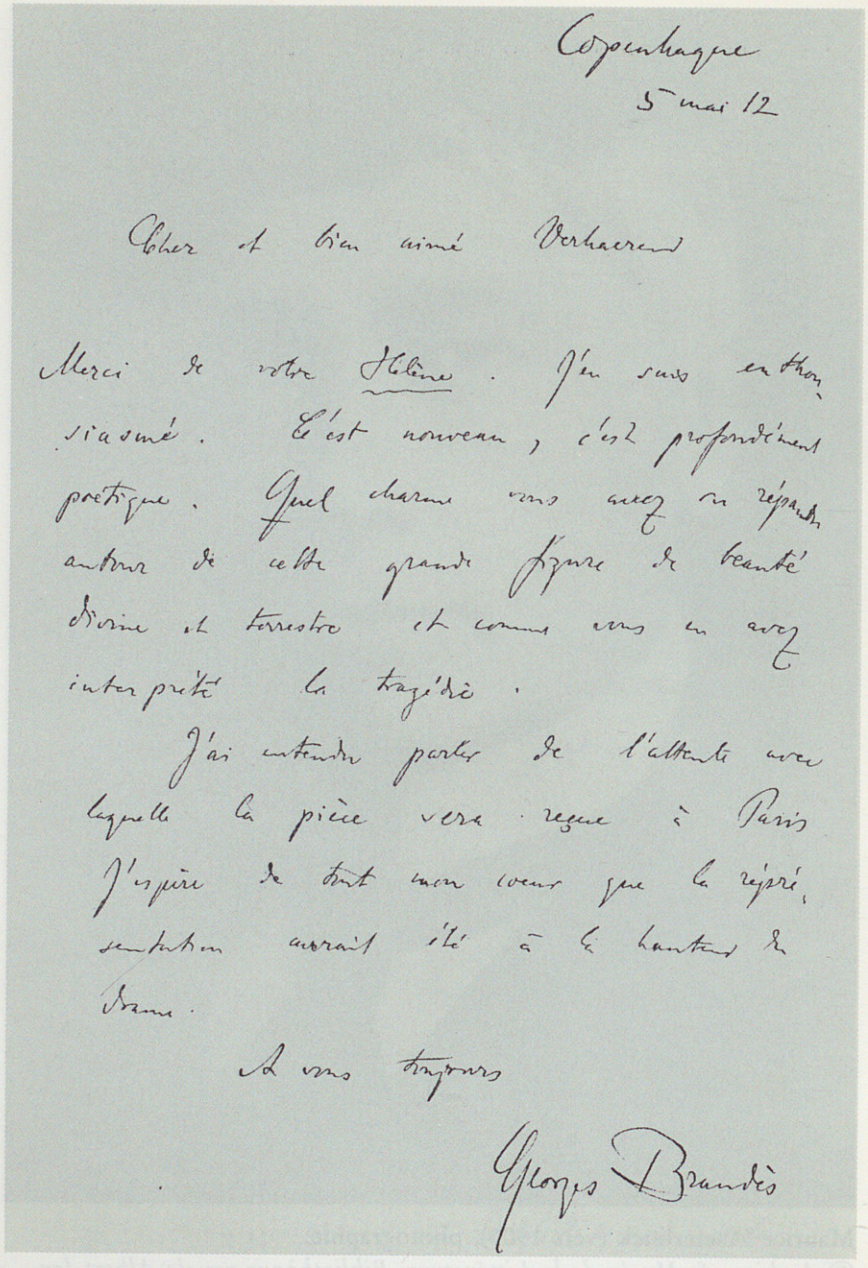
Croyez-moi, votre aimable lettre du 21 juin m'a fait le plus vif plaisir. Si je ne vous reponds que aujourd'hui, la cause en est seulement que je reçois une telle nombre de lettres qu'il m'est impossible de répondre vite à tous mes correspondants.

Vous m'a beaucoup parlé de la littérature flamande depuis longtemps j'ai eu le désir de la connaître. J'avoue mon ignorance, mais j'ai la bonne volonté d'apprendre.

Cet hiver j'étais invité à Varsovie pour y faire quelques conférences en langue française; depuis ce temps j'ai lu tout ce que j'ai pu me procurer de traductions de la littérature flamande et j'ai fait des conférences sur la Belgique à l'université. La littérature néerlan-

Lettre de Georg Brandes à Pol de Mont.
© *Archief en Museum voor het Vlaamse Cultuurleven*, Anvers.

Maurice Maeterlinck (vers 1900), photographie.
© *Archives & Musée de la Littérature, Bibliothèque royale Albert Ier*, Bruxelles.



Copenhague
5 mai 12

Cher et bien aimé Verhaeren

Merci de votre Hélène. J'en suis enthousiasmé. C'est nouveau, c'est profondément poétique. Quel charme vous avez su répandre autour de cette grande figure de beauté divine et terrestre et comme vous en avez interprété la tragédie.

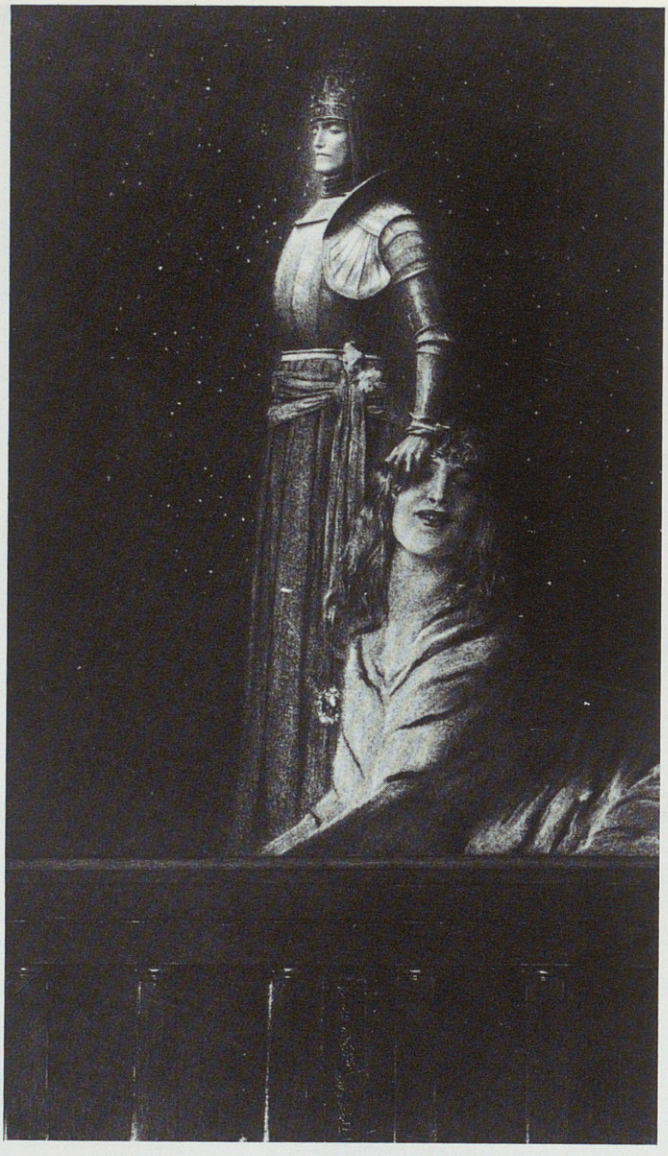
J'ai entendu parler de l'attente avec laquelle la pièce vient d'être reçue à Paris. J'espère de tout mon cœur que la représentation aurait été à la hauteur de votre drame.

A vous toujours

Georges Brandès

Lettre de Georg Brandes à Emile Verhaeren.
© *Archives & Musée de la Littérature, Bibliothèque royale Albert Ier*, Bruxelles.

Fernand Khnopff, *Le Procureur général*. Crayon, fusain et rehauts blancs sur papier. Non daté. Collection Vincent Laloux, Bruxelles. Illustration pour Edmond Picard, *La Forge Roussel*, Bruxelles, 1884. © Speltdoorn, Bruxelles.

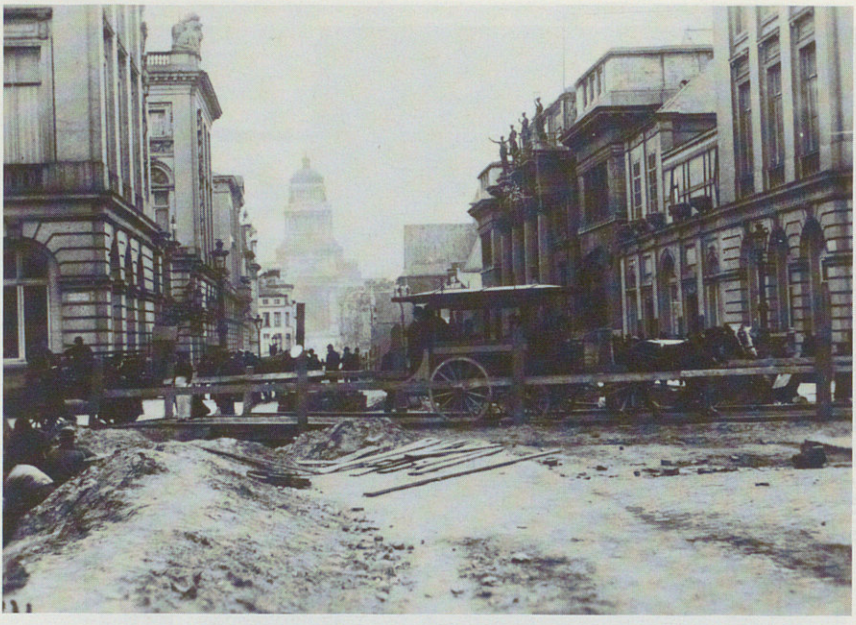


Fernand Khnopff, *Avec Verhaeren. Un ange* (1889).
Photo par Alexandre, retouchée et teintée, d'un crayon sur papier avec rehauts blancs. Servit de frontispice pour Pol de Mont, *Modernités. Anthologie des meilleurs poètes d'expression française 1880-1898*, Almelo, W. Hilarius Wz, s.d. © *Bibliothèque royale Albert Ier*, Bruxelles (Cabinet des estampes).

Félicien Rops, *Ma fille, Mr. Cabanel!*
© *Bibliothèque royale Albert Ier*, Bruxelles (Cabinet des estampes – voir p. 52).

Félicien Rops, *L'ordre règne à Varsovie*.
© *Bibliothèque royale Albert Ier*, Bruxelles (Cabinet des estampes – voir p. 16-17).

Le boulevard Adolphe Max vers 1900. Vue prise depuis la place de Brouckère.
Au fond, la place Rogier.
© A.C.L., Bruxelles.



La rue de la Régence vers 1900. Au premier plan, la place Royale et l'omnibus Ixelles-Bourse. Au fond, le Palais de Justice.
© A.C.L., Bruxelles.

La place Louise vers 1900, lors des travaux d'élargissement de l'ancienne rue du Cygne devenue rue des Quatre Bras. Au fond, le Palais de Justice. © A.C.L., Bruxelles.

Le boulevard Anspach. Au premier plan, à droite, la Bourse. Au fond, l'église des Augustins, détruite en 1893.
© A.C.L., Bruxelles.

Lettres de Maurice Maeterlinck

Les lettres de Maurice Maeterlinck sont conservées dans les Archives Georg Brandes (Brandes-Arkivet, Det kongelige Bibliotek, Copenhague) ; les lettres de Georg Brandes n'ont malheureusement pas été conservées.

1*

Maurice Maeterlinck à Georg Brandes.
Brandes-Arkivet, Det kongelige Bibliotek, Copenhague.

26 novembre 1904[1]

Je regrette vivement de n'être pas libre demain après-midi[2] mais j'applaudis d'avance à toutes les résolutions que l'on prendra chez le bon poète Viélé-Griffin[3]. Il est certain qu'elles seront excellentes.

A propos de *Vers et prose*[4], veuillez donc m'inscrire sur la liste de vos abonnés. C'est un grand honneur que d'y figurer.

Je vous serre bien cordialement les mains.

Maeterlinck

---

[1] Georg Brandes séjourna en France avec sa fille Edith du 23 novembre au 13 décembre 1904.
[2] Pour assister à la conférence de Brandes à la Sorbonne, le 28 novembre 1904.
[3] Francis Viélé-Griffin (1864-1937), poète français.
[4] *Vers et prose*, publié à Paris chez H. Jouve de 1905 à 1914. Cf. M. Décaudin, *La crise des valeurs symbolistes. Vingt ans de poésie française. 1895-1914*, Toulouse, Privat, 1960 (collection « *Universitas* »), pp. 180-183.

2*

Maurice Maeterlinck à Georg Brandes.
Brandes-Arkivet, Det kongelige Bibliotek, Copenhague.

Monsieur,

Je ne dispose malheureusement plus de l'autorisation que vous avez bien voulu me demander. La musique de « S'il revenait un jour » par Gabriel Fabre[1] a été publiée l'hiver dernier par *L'Illustration*[2] et doit paraître sous peu chez l'éditeur Enoch ou Heugel. Connaissez-vous Gabriel Fabre? Peut-être pourrez-vous vous entendre avec lui. Personnellement, il va sans dire que je donnerais avec plaisir l'autorisation. Mais je ne peux le faire sans le consentement de Fabre, qui de son côté a probablement pris un engagement avec son éditeur.

Agréez, Monsieur, l'expression de mes sentiments les plus distingués.

M. Maeterlinck

---

[1] Gabriel Fabre (1863-1921), compositeur français.
[2] *L'Illustration. Journal universel*, publié à Paris de 1843 à 1944.

Une Vie[1]

Après un long séjour à Copenhague, le démon du voyage m'a chatouillé cette année et, après un temps de réflexion, je suis allé en Belgique, en Hollande et à Berlin. J'ai déjà consigné ailleurs mes impressions de la Belgique et de la Hollande, ce qui me permettra ici d'être bref à ce sujet.

Après une visite chez Arthur Fitger à Horn près de Brême, je me rendis à Liège où habitait un jeune étudiant de 21 ans, Charles Saroléa, qui avait correspondu avec moi ; il avait appris le danois et avait même écrit un petit ouvrage sur Henrik Ibsen. Il me fit voir la ville et m'éclaira sur sa situation et ses institutions. Depuis lors il est devenu un homme remarquable qui occupe un poste important à l'Université d'Edimbourg. Je visitai les curiosités de la ville, l'exposition congolaise ainsi que la cascade de Coo et acceptai l'aimable invitation du professeur de sanscrit, M. Monseur. La principale impression que j'ai retenue de la ville et de l'université, c'est la toute-puissance du clergé.

A Anvers, je me suis retrouvé au milieu des activistes flamands, pour qui leur langue et leur culture étaient — contrairement au français — l'essentiel ; c'était des hommes hautement doués, indépendants et savants. Pol de Mont était ma plus ancienne connaissance et c'est lui qui m'introduisit dans ce milieu. Je fréquentai également Max Rooses, le remarquable et docte conservateur du Musée Plantin, Jan van Ryswyck, le bourgmestre élégant, imposant et plein d'humour, et le poète Frans Gittens, un homme énergique, ambitieux et très doué, qui connaissait les langues nordiques et parlait même assez couramment le danois.

Le 1er juillet se tint à Anvers une fête organisée en mon honneur par les peintres, les écrivains, les poètes, les compositeurs, les amis de la littérature, tous flamingants, tous radicaux. Pol de Mont prononça un beau discours en français, Max Rooses un autre en flamand, tout aussi beau en raison de la splendeur et de l'éclat de la langue, et Jan van Ryswyck prit la parole dans

[1] Extrait de *Levned*, t. III, Copenhague, 1908, pp. 305-306.

la même langue sur le ton de la plaisanterie et de la bonne humeur. Je parlai comme je pus, exprimant l'espoir que les génies respectifs des peuples néerlandais et scandinaves, qui avaient tant en commun et qui pourtant étaient si regrettablement distants, créent entre eux des liens plus étroits et chaleureux.

A Gand, ce sont Vuylsteke et le Professeur Fredericq qui s'occupèrent de moi. Ce dernier me fit voir la ville en détail. Il était et est encore le type même du savant le plus charmant, qui, venant d'un petit pays, est exempt d'orgueil, mais personnifie justement un petit pays avec une culture universelle. Je lui dois beaucoup d'enseignements. Gittens et sa jolie et jeune femme m'accompagnèrent à Audenaerde, où j'avais été invité par van der Straeten (décédé depuis), passionné de musique et musicologue, et sa femme, qui était son égale et qui collaborait à tous les travaux de son mari ; nous y passâmes une journée pleine d'ambiance.

A Bruxelles, je jouis de l'hospitalité tout à fait comparable des écrivains de l'ancienne école, comme Charles Potvin, et du défenseur de la tendance moderne, Edmond Picard. Georges Eekhoud, dont je connaissais la prose énergique, me guida dans cette ville ancienne. Nous nous sommes attablés dans une vieille brasserie flamande où les bouteilles de bière se servaient comme de grands Bourgognes, couchées dans des paniers. C'est chez Picard que je fis la connaissance de Verhaeren, avec qui je passai une soirée inoubliable. Mes relations avec des hommes comme l'estimé critique Octave Maus ou le grand sculpteur Meunier sont restées plus superficielles.

Il régnait dans ce milieu un grand raffinement artistique, mais, dans tous les points essentiels, il était français, d'esprit comme de langue ; et face à cette civilisation hyperdéveloppée avec Rops, Odilon Redon et Huysmans, il y avait le pouvoir religieux exercé par l'Eglise catholique romaine sur la population rurale, dans toute son intangibilité.

Chronologie du voyage de Brandes en Belgique

21 juin 1891	Départ de Copenhague ; visite chez le poète et artiste Arthur Fitger à Horne près de Brême.
23 juin	A Liège, rencontre avec Charles Saroléa. A Gand, rencontre avec le professeur Fredericq.
1 juillet	Fête organisée à Anvers ; rencontre avec Pol de Mont, Max Rooses, Jan van Ryswyck, Frans Gittens, Mane Rosseels, etc.
3 juillet	A Bruges, rencontre avec Julius Sabbe. Visite d'Ostende.
5 juillet	A Bruxelles, visite chez Edmond Picard. Rencontre avec Emile Verhaeren, Georges Eekhoud, Charles Potvin, etc.
15 juillet	A Audenaerde, visite chez Edmond van der Straeten. Quitte la Belgique.

Œuvres traduites de Georg Brandes

En français :

Portraits de romantiques : Théophile Gautier, Sainte-Beuve. Avec une biographie de G. Brandes par Charles Simond. Nouvelle Bibliothèque populaire, n° 306, Paris, 1892.

Les grands courants littéraires au XIXe siècle. L'Ecole romantique en France. Traduction de la 8e éd. allemande par A. Topin. Précédé d'une introduction par Victor Basch.
Basdorf, Berlin ; Michelon, Paris, 1902.

L'Arménie et l'Europe. Conférence faite à Berlin, le 2 février 1903.
Publié par l'Union des étudiants arméniens de l'Europe, Genève, 1903.

Le Grand Homme, origine et fin de la civilisation. Conférence faite à l'Ecole russe des Hautes Etudes à Paris, en février 1902. Stock, Paris, 1903.

Essais choisis. Renan — Taine — Nietzsche — Heine — Kielland — Ibsen. Traduit avec l'autorisation de l'auteur par S. Garling. Avec une préface de Henri Albert. Mercure de France, Paris, 1914.

En néerlandais :

Scandinaafse persoonlijkheden. H.D. Tjeenk Willinck & Zoon, Haarlem, 1905. (Essais concernant Henrik Ibsen, Björnstjerne Björnson, Alexander Kielland, Ellen Key et Selma Lagerlöf).

Over het lezen en andere opstellen. (*Het genie, Elemir Bourges, Anton Tsjekov*). Samengesteld en ingeleid door Nop Maas, Nijmegen, 1986.

Les essais concernant Emile Verhaeren et Maurice Maeterlinck furent publiés en néerlandais dans le journal *Het Vaderland* :
Emile Verhaeren als dramaschrijver, 28 octobre 1905.
Maurice Maeterlinck, 9-10 février 1906.

Indications bibliographiques

Baldensperger, Fernand, Georg Brandes (1842-1927), dans *Revue de littérature comparée*, vol. 7, 1927, pp. 368-371.

Basch, Victor, Introduction, dans Georg Brandes, *Essais choisis*, Paris, 1914, pp. 5-29.

Correspondance de Georg Brandes. Lettres choisies et annotées par Paul Krüger, I-IV, København, 1952-1966.

Dahl, Per et Mott, John, Georg Brandes — a bio-bibliographical survey, dans *The Activist Critic*, *Orbis Litterarum*, Suppl. 5, Copenhague, 1980, pp. 304-360.

Fenger, Henning, *Georg Brandes et la France. Sa formation, son esprit et ses goûts littéraires. (1852-1872)*, Paris, 1963.

Meir, George, *Pol de Mont*, Antwerpen, 1832.

Nolin, Bertil, *Georg Brandes*, Boston, 1976.

Proost, K.F., *Georg Brandes. Inleiding tot zijn leven en werken*, Arnhem, 1940.

The Modern Breakthrough in Scandinavian Literature 1870-1905. Proceedings of the 16th Conference of the International Association for Scandinavian Studies. Edited by Bertil Nolin & Peter Forsgren, Gothenburg, 1988.

The Activist Critic. A symposium on the political ideas, literary methods and international reception of Georg Brandes. Edited by Hans Hertel & Sven Møller Kristensen. *Orbis Litterarum*, Suppl. 5, Copenhague, 1980.

Willekens, Em., Georg Brandes en Vlaanderen, dans *De Vlaamse Gids*, 5, 1960, pp. 306-315.

Index des noms

Andersen, Hans Christian 73, 76
Angelico (Fra) 90
Anseele, Edouard 55
Arouet, François-Marie, *voir* Voltaire

Bakst, Léon 104
Beaconsfield (lord), *voir* Disraeli, Benjamin
Bendix, Emilie *voir* Brandes, Emilie
Benoît, Peter 49
Bjørnson, Bjørnstjerne 13, 14, 68
Bloemaert, 43
Bohl, Joan 74
Børne, Ludwig 25
Borup, Morten 13
Brandes, Edith 99
Brandes, Edvard 12, 14, 68
Brandes, Emilie 12, 13
Brandes, Ernst 12
Brederoo, 60
Bredsdorff, Elias 13
Breton, Jules 63
Brøchner, Hans 12
Brønsted 74, 75, 78
Brueghel, Pieter 58
Buonarotti, Michelangelo, *voir* Michel-Ange
Byron (lord), George Gordon 61, 63, 65

Caesar, Cajus Julius 15
Calderon de la Barca, Pedro 107
Cats, Jacob 49
César, *voir* Caesar, Cajus Julius
Charles Quint 56
Christian II, roi de Danemark 38
Christian IV, roi de Danemark et de Norvège 38
Conscience, Hendrik (Henri) 22, 49, 57, 61, 63, 73, 76, 82
Corneille, Pierre 107
Cousin, Victor 40

Dahlerup, Pil 11
Dante Alighieri 40
d'Ardenne, Jean 87
de Bloch, Jean 92
de Brauwere van Steeland, Nolet 74
Décaudin, Michel 113
Deflou 53
De Geyter, Jan (Julius) 22, 49, 61
de Hoogh, Pieter 52
Delacroix, Eugène 57
de la Montagne, Victor A. 20, 64, 74, 76, 79, 80
de Lattin, Armand 51
de Mont, Pol (Polydore) 18-24, 28, 49, 50, **60-66, 67-87,** 115, 117
De Paepe, César 58
Disraeli, Benjamin 15, 78

Drachmann, Holger 14, 30, 68
Dubbels 54
Dumas, Alexandre 58
Dumouriez, (Charles-François Du Périer, *dit*) 103

Eekhoud, Georges 25, 32, 43, 57, 58, 92, 116, 117
Eliot, George 63
Elisabeth 45
Eloi, saint 39
Elseni, J. 20, 75, 78
Enoch 114

Fabre, Gabriel 114
Ferguut, Jan 75
Feuerbach, Ludwig 12
Fiesole (Fra Giovanni da fiesole), *voir* Angelico (Fra)
Fitger, Arthur 115, 117
Flemmich, Henrich 72, 80, 82
Fontainas, André 25
Forain, Jean-Louis 54
France, Anatole 109
Franck, L. 86
Frédéric II, roi de Prusse 92
Fredericq, Paul 49, 57, 116, 117
Friis-Møller, Kai 16
Fromentin, Eugène 45

Gambetta, Léon 92
Georges, saint 89
Gervex, Henri 59
Gilkin, Iwan 25
Gittens, Frans 29, 48, 49, 51, 87, 115, 116, 117
Goethe, Johann Wolfgang von 15
Goya, Francisco de 59
Grétry, André 40
Grisebach, Éd. 82
Groth, Claus 50
Guillaume Tell 66

Hallang, Victor 87
Hamerling, Robert 66
Hannon, Théodore 87
Hanse, Joseph 26, 27
Hansen, C.J. 42
Hegel, Friedrich 12
Heine, Heinrich 25
Heremans 80
Hertel, Hans 11
Heugel 114
Holberg, Ludwig 14, 79
Hollwald, Ferdinand von 74
Hooft 60
Horowitz 79
Hoste, Adolf 76
Hugo, Victor 50, 58, 61, 64, 68
Huysmans, Joris-Karl 116

Ibsen, Hendrik 14, 16, 28, 31, 68, 95, 108, 115

Jacobsen, Jens Peter 14
Janmoulle, J.B., *voir* Elseni, J.
Jaurès, Jean 92
Jeanne de Navarre 61
Johanson 59
Jordaens, Jacob 44, 52, 88
Joseph II, empereur d'Allemagne 46

Kielland, Alexandre 47, 48
Kierkegaard, Søren 12, 15, 16, 78
Krøjer, Peter Severin 59
Kurth, Godefroid 40

Lassalle, Ferdinand 15, 78
Leconte de Lisle, Charles Marie Leconte, *dit* 63

Ledeganck 61
Leibniz, Wilhem Gottfried 105
Lemonnier, Camille 25, 26, 58
Léopold II, roi des Belges 41
Louis de Nevers, comte d'Artois 65
Luther, Martin 46

Maeterlinck, Maurice 25, 32, 33, 57, 58, 88, **105-112, 113-114**
Marguerite de Parme 57
Marie 45
Marie-Madeleine 45
Maus, Octave 26, 94, 116
Memling, Hans 53, 88
Metsys, Quentin 44
Meunier, Constantin 116
Micheels 64
Michel-Ange 15, 53
Millevoye, Charles 50
Mills, Stuart 13
Milton, John 48, 65
Mirbeau, Octave 58
Mockel, Albert 26, 93
Møller-Kristensen, Sven 11
Monseur 115
Montefiore 40
Moortgat 87
Moretus, Jean 47
Multatuli, Edward 62
Musset, Alfred de 68

Napoléon Ier 56, 67
Nathansen, Henri 17
Nietzsche, Friedrich 11, 15, 17, 26, 31, 95
Nieuwenhuis, Domela 58
Nolin, Bertil 11
Noufflard, Georges 34

Oehlenschlaeger, Adam 14
Ogier, Willem 48
Ollendorf 73
Overbeck, Johann Friedrich 57

Philippe VI de Valois, roi de France 55
Picard, Edmond 25-27, 31, 58, 59, 87, 94, 116, 117
Plantin, Christophe 47, 48
Pontoppidan, Hendrik 11
Potvin, Charles 57, 116, 117

Ram, Hilda 64
Redon, Odilon 59, 116
Rehwoldt, Erna 100, 101
Reuter, Fritz 50
Richepin, Jean 63
Rimestad, Christian 25
Rodenbach, Georges 25, 26, 64
Rolland, Romain 31
Rooses, Max 28, 45, 47, 48, 64, 87, 115, 117
Rops, Félicien 116
Rosenberg, Lev Samoïlevitch
voir Bakst, Léon
Rosseels, Edward 49
Rosseels, Mane 29, 47, 87, 117
Rubens, Pierre-Paul 28, 44, 45, 48, 52, 57, 65, 88
Rubinstein, Ida 104
Ruysdael, Jacob van 41
Ruyter, Michael Adriaanszoon de, 38

Sabbe, Julius 49, 53, 117
Sainte-Beuve, Charles-Augustin 12, 13
Saroléa, Charles 28, 115, 117
Sauwen, Arnold 64
Segers, Gustaaf 20, 74, 75, 79, 80
Sénèque 48
Séverin, Fernand 33
Shakespeare, William 15, 32

Shelley, Percy Byssche 65
Sigbrit 38
Sleeckx, Damien 20, 75, 78, 80
Søderberg, Edvard 32, 90
Sophocle 107
Staffeldt, Schack von, 79
Stijns, Reimond *voir* Teirlinck-Stijns
Strauss, David Friedrich 63
Strindberg, Johan-August 16
Swarth, Helene 50, 64
Swinburne, Algernon Charles 63, 94

Taine, Hippolyte 12
Tegnér, Esaias 14, 15
Teirlinck, Isidoor *voir* Teirlinck-Stijns
Teirlinck-Stijns 20, 74, 75, 76, 78, 79, 80
Teniers, David 44
Tesselschade, Marie Roemers 60, 78
Thaulow, Frits 59
Tiele 63
Titien 52
Tromp, Cornélis 38

van Artevelde, Jacob 55
van Beers, Jan 20, 50, 63, 74, 76, 79, 80
van Branteghem 58
van der Gheenst, Johanna 57
van der Kindere, Léon 57
van der Straeten, Edmond 30, 116, 117
Vandervelde, Emile 32, 92
van Droogenbroek, Joannes Amadeus *voir* Ferguut, Jan
van Duyse, Prudens 49
Van Dyck, Antoine 52
Van Rysselberghe, Théo 59, 97
van Ryswyck, Jan 28, 49, 87, 115, 117
van Ryswyck, Théodore 49
Vecellio, Tiziano *voir* Titien
Verbruggen, A. 33
Verhaeren, Émile 25, 26, 31, 32, 33, 57, 58, **88-92, 93-104,** 116, 117
Verlaine, Paul 58
Verrier, Paul 7
Viélé-Griffin, Francis 113
Voltaire 13, 15, 48, 92, 105
Vondel, Joost van den 48, 60
Vuylsteke, H. A. 49, 61, 116

Waller, Max 25, 58
Warlomont, Maurice *voir* Waller, Max
Wattez, Omer 20, 62, 72, 73, 79, 80
Wellek, René 11
Werenskjold, Erik 59
Wiertz, Antoine 57
Willems, Alphonse 49
Willumsen, Jens Ferdinand 59
Wolff, Julius 64

Zola, Émile 23, 63

Table des matières

GEORG BRANDES ET LA BELGIQUE 9
I. Le «bon européen» 11
II. Le «missionnaire de la culture» 16
III. La Belgique de Georg Brandes 24
Sa première rencontre avec le pays 24
Son séjour en Belgique 27

GEORG BRANDES: ESSAIS ET CORRESPONDANCE 35
La Belgique 37
Pol de Mont et le mouvement flamand 60
Correspondance avec Pol de Mont 67
Emile Verhaeren dramaturge 88
Correspondance avec Emile Verhaeren 93
Maurice Maeterlinck 105
Lettres de Maurice Maeterlinck 113
Une Vie (extrait) 115

Chronologie des voyages de Brandes en Belgique 117
Œuvres de Georg Brandes traduites en français et en néerlandais .. 118
Indications bibliographiques 119
Index des noms 120

Dans la même collection :

Lettres françaises de Belgique – Mutations
(Editions Universitaires, Bruxelles, 1980)

Camille Poupeye : *Le Théâtre chinois*

Le Monde de Paul Willems
Textes, entretiens, études rassemblés par Paul Emond, Henri Ronse et Fabrice van de Kerckhove

Maurice Maeterlinck : *Introduction à une psychologie des songes et autres écrits (1886-1896)*
Textes réunis et commentés par Stefan Gross

Ecritures de l'imaginaire
Dix études sur neuf écrivains belges, sous la direction de Michel Otten

Paul Aron : *Les Ecrivains belges et le socialisme (1880-1913)*

Michel Lemoine : *Index des personnages de Georges Simenon*

Constant Malva : *Correspondance (1931-1969)*
Edition établie et annotée par Yves Vasseur

Marie Gevers : *Correspondance*
Lettres choisies et annotées par Cynthia Skenazi

Marc Angenot : *Le Cru et le Faisandé*
Sexe, littérature et discours social à la Belle Epoque

Charles Van Lerberghe : *Lettres à Albert Mockel*
Editées et annotées par Robert Debever et Jacques Detemmerman (2 tomes)

Marcel-Louis Baugniet : *Vers une synthèse esthétique et sociale*

Colette Baudet : *Grandeur et misères d'un éditeur belge : Henry Kistemaeckers (1851-1934)*

André Helbo, J. Dines Johansen, Patrice Pavis, Anne Ubersfeld :
Théâtre – Modes d'approche

Marges et exils – L'Europe des littératures déplacées

Charles Plisnier entre l'Evangile et la Révolution
Études et documents rassemblés par Paul Aron

Marcel Lecomte : *Les Voies de la littérature*
Chroniques littéraires. Choix établi par Philippe Dewolf

André Baillon : *La Dupe. Le Pénitent exaspéré*
Texte établi et commenté par Raymond Trousson

Raymond Queneau – André Blavier : *Lettres croisées (1949-1976)*
Texte établi et annoté par Jean-Marie Klinkenberg

L'Invention de la Mise en Scène
Dix textes sur la représentation théâtrale (1950-1930) réunis et présentés par Jean-Marie Piemme

Les Arts du Spectacle
Bibliographie des ouvrages publiés en français entre 1960 et 1985 réalisée par René Hainaux

Pierre Mertens, l'Arpenteur
Textes, entretiens, études rassemblés par Danielle Bajomée

Un pays d'irréguliers
Textes et images choisis par M. Quaghebeur, J.P. Verheggen et Véronique Jago-Antoine

Françoise Moulin : *Jacques Sojcher, ni la mémoire ni l'oubli*

Marc Quaghebeur : *Études sur les lettres belges : entre absence et magie*

Charles De Coster : *Légendes flamandes*
Edition critique établie et présentée par Joseph Hanse

Patrick Laude : *Rodenbach. Les décors de silence*
Essai sur la poésie de Georges Rodenbach

Zsuzsanna Bjørn Andersen : *Il y a cent ans, la Belgique*
Textes et documents du critique danois Georg Brandes

Musée de la Littérature

Achevé d'imprimer

le 14 septembre 1990

En 1891, Georg Brandes, le grand écrivain et critique danois, fit un voyage en Belgique et y rencontra plusieurs artistes et écrivains, dont Emile Verhaeren et Pol de Mont, avec lesquels il se lia d'amitié. C'est l'ensemble des écrits de Brandes relatifs à ce voyage, ses essais sur Verhaeren, de Mont et Maeterlinck ainsi que sa correspondance avec ces trois écrivains que Zsuzsanna Bjørn Andersen nous présente dans ce livre. On y découvrira un observateur passionné et aigu qui, souvent, renouvelle notre regard, tant sur la Belgique de la fin du dix-neuvième siècle que sur les œuvres littéraires marquantes qu'il analyse.

Docteur en littérature, Zsuzsanna Bjørn Andersen enseigne la langue et la littérature hongroises à l'Université de Copenhague. Elle est l'auteur de plusieurs travaux, dont le livre *Stemmen udefra (La voix du dehors)*, paru en 1989 et consacré à la réception de Georg Brandes en Hongrie.

La collection **Archives du futur** est publiée sous la responsabilité des **Archives et Musée de la Littérature** à Bruxelles.

Imprimé en Belgique
D/1990/258/37
L 906321

9 782804 005344
ISBN 2-8040-0534-8